





*Nous voulons tout.*

DU MÊME AUTEUR

*La Violence illustrée*, Entremonde, 2012.

*Blackout*, Entremonde, 2011.

*L'Éditeur*, P.O.L, 1995.

*Les Invisibles*, P.O.L, 1992.

*Tristan*, Seuil, 1972.

NANNI BALESTRINI

# NOUS VOULONS TOUT

roman

*Traduit de l'italien  
par Pascale Budillon Puma*

*Postface d'Ada Tosatti*

*Entremonde*  
Genève - Paris

TITRE ORIGINAL : *Vogliamo tutto*

Édition originale italienne publiée par Feltrinelli, 1971.  
Le Seuil, 1973, pour la traduction française.

Entremonde, 2012.

*Première partie*

## SIGLES

DC	Démocratie chrétienne (1942-1994)
PCI	Parti communiste italien (1921-1991)
PSIUP	Parti socialiste italien de l'unité prolétaria (1964-1972)
LC	Lotta continua (1969-1976)
PO	Pouvoir ouvrier (1967-1973)



## 1. LE SUD

Au Sud il y avait déjà dix, quinze ans que ça avait commencé. L'intervention de la Caisse<sup>1</sup>, les nouvelles industries, la campagne qu'il faut industrialiser. Et dans les meetings qu'on entendait alors, on disait que pour le progrès du Midi, il fallait travailler. Pour une nouvelle dignité humaine, il fallait produire. Il fallait un nouveau Sud, le développement, du pain pour tout le monde, du travail pour tout le monde, etc. La DC le disait, le PC le disait, tout le monde le disait.

Et puis au lieu de ça, ça a été le déclenchement de l'émigration, le signal pour tous du départ, de la montée vers les usines du Nord. Parce qu'en Italie du Nord, et en Europe, les usines maintenant étaient prêtes à recevoir toute cette masse de gens. Elles avaient besoin de tous maintenant pour les chaînes de montage, celles de Fiat et de Volkswagen. Et c'était justement de cet ouvrier-là qu'elles avaient besoin. Un ouvrier qui pouvait faire de la même façon tous les travaux à la chaîne, comme là-bas dans le Sud il faisait indifféremment le journalier agricole ou le cantonnier. Et qui au besoin pourrait faire tranquillement le chômeur.

Tandis qu'avant, c'était tout le contraire. Avant, les journaliers devaient rester paysans, on devait les garder tous attachés à la terre. Les travailleurs du Sud, on devait les tenir attachés au Sud. Parce que s'ils étaient tous partis travailler au Nord et en Europe à ce moment-là, il y a plus de quinze ans, là-haut ça aurait fait un immense bordel. Parce qu'ils n'étaient pas encore prêts, avec leurs

1. *Cassa per il Mezzogiorno* : organisme d'État, créé le 10 août 1950, chargé d'établir un plan pour le développement économique et social de l'Italie méridionale et de contribuer à l'exécution de travaux dans le Sud. Entre autres, elle fournit, à travers des instituts spécialisés, de substantielles subventions aux industriels qui viennent installer des entreprises en Italie méridionale. [N.d.T.]

usines et tout le reste, là-haut, à ce moment-là. Moi, tout ça, ce qui était arrivé, je ne le savais pas encore, avant. Je l'ai appris après, dans les discussions avec les camarades. Après que j'ai largué le travail pour toujours. Après le bordel que j'ai fait ce jour-là, à Mirafiori.

Mais à ce moment-là, au Sud, le mot d'ordre du PCI était: la terre à ceux qui la travaillent. Seulement, qu'est-ce que ça pouvait leur foutre, aux journaliers, la terre, la propriété de la terre. Ce qui les intéressait, eux, c'était le pognon qu'ils n'avaient pas, c'était la sûreté de l'avoir garanti toujours, pendant tous les mois de l'année. C'est pour ça que le PCI dans le Sud, il a fini par changer sa politique, par rapport à l'époque de l'occupation des terres. Il s'est retiré dans les villes administratives où il ne lui reste qu'à s'essouffler derrière le mécontentement des artisans et des employés. Et pendant ce temps-là, éclatent les grandes luttes à Battipaglia et à Reggio: pour le PCI, des sous-prolétaires de merde.

Et avec tout ça, on ne peut pas dire que le Sud en général a jamais été pauvre. Là-bas les patrons ont toujours gagné un tas de fric, dans l'agriculture. Et ça a continué comme ça, après la Caisse. Seulement, c'était les grands propriétaires qui gagnaient de l'argent, tandis que ceux qui avaient moins de cinq hectares de terrain, il fallait qu'ils disparaissent de la circulation.

Prenons l'exemple des patrons des terres fertiles à la périphérie de Salerne, dans la plaine du Sélé. Dans cette plaine il y avait des «tomatiers<sup>2</sup>». Des gens qui plantent les tomates quand c'est la saison, et toute la famille y travaille. Au fur et à mesure qu'ils gagnaient de l'argent, les propriétaires ont transformé ce travail en industrie. Comme ça, maintenant, ils produisent tout directement: du champ au bocal de conserve. Et les journaliers deviennent ouvriers, et avec les machines il y a moins de gens qui travaillent mais ils produisent plus. Et les autres, il faut qu'ils disparaissent de la circulation.

2. Italien dialectal: *pommarolari*. [N.d.T.]

Les propriétaires riches que la Caisse avait expropriés de leurs terres, ils avaient empoché des centaines de millions comptant. Eux aussi, ils avaient intérêt qu'on fasse des usines. Et puis, avec ces millions, ils construisaient des appartements en ville, des milliers d'appartements. Et ceux qui venaient travailler sur les chantiers n'étaient pas de Salerne, la plupart venaient du dehors. Des gens de l'intérieur, des villages de montagne, de l'Apennin. Tous des gens qui avaient une maison, un cochon, des poules, une vigne, des olives, de l'huile, mais qui là-haut n'arrivaient plus à joindre les deux bouts. Alors ils ont vendu ces trucs-là, ils ont acheté un appartement en ville et ils se sont mis à travailler en usine. C'est comme ça qu'en ville, il est resté des chômeurs, et même plus qu'avant.

Mais c'était surtout au Nord que devaient s'en aller les gens de l'intérieur et des pays de l'Apennin. Là, la Caisse n'intervient pas. Parce que là, ils doivent disparaître de la circulation. Aller au Nord pour le développement. Parce que ça leur servait, à ceux du Nord, notre sous-développement, pour leur développement à eux. Qui est-ce qui a fait le développement du Nord, tout le développement de l'Italie et de l'Europe ? C'est nous, les journaliers du Sud. Comme si c'était deux choses différentes, les ouvriers du Nord et les journaliers du Sud. Parlez-moi de sous-prolétariat. Parce que c'est nous, les ouvriers du Nord. Parce que c'est quoi, Turin, si ça n'est pas une ville du Sud ? Qui est-ce qui y travaille ? La même chose que Salerne, que Reggio, que Battipaglia. Là-haut, en fin de compte sur le corso Traiano, ça se passe comme à Battipaglia, quand les gens s'aperçoivent qu'ils n'en peuvent plus. Avec toutes ces histoires de travail, au Sud ou au Nord, qu'il y a ou qu'il n'y a pas, on est toujours baisés. Alors on commence à comprendre que la seule chose à faire, c'est de tout brûler. Comme à Battipaglia, etc. Comme ça se produira partout dans pas longtemps, quand on sera organisés. Et alors ici on changera tout ça, finalement, on les enverra se faire foutre, eux et leur travail de merde.

À Salerne, les maçons, ils venaient de Nocera, Cava, San Cipriano Picentino, Giffoni, Montecorvino. De tous ces pays-là, les maçons venaient le matin à vespa, à motocyclette. Il y avait beaucoup de travail pour la construction des usines. Des camionneurs pour apporter le ciment, les pierres, le fer. Pour faire les routes et tous ces trucs-là. Un boom dans la construction, à Salerne, pendant les années 50. Tout le monde s'achetait sa vespa ou sa motocyclette. On commençait à voir les premières voitures de masse, la 600, et les ouvriers aussi en avaient. Et tout le monde s'achetait un téléviseur. Des antennes de télévision, il en sortait de tous les côtés.

Le fric a commencé à circuler dur. Et il y avait de plus en plus de marchandises dans les magasins d'habillement, d'alimentation, etc. et il s'en ouvrait toujours de nouveaux. Tout le monde gagnait et dépensait plus à Salerne. Mais en général, ça n'était pas le prolétariat, les chômeurs salernitains. C'étaient ceux de la ceinture, des villages alentour. Le pognon arrivait dans ces villages, mais il n'y restait pas, naturellement. Les gens s'empoisonnaient la vie à venir tous les jours en motocyclette, en vespa, en 600, de Montecorvino à Salerne pour travailler et s'en retourner le soir. Alors ils se sont cherché un appartement en ville. Et en fait, toutes ces maisons neuves qui ont été construites à Salerne sont habitées par des gens qui, avant, venaient du dehors.

Beaucoup avaient travaillé aux chantiers des maisons qu'ils habitaient. Quelque temps après, ils entraient dans ces appartements en ville et ils payaient le loyer, ou bien même ils achetaient. Ceux-là, avant, c'étaient pas des prolétaires comme ceux de la ville, c'est-à-dire des gens qui ont que dalle. Dans leur genre, c'étaient aussi des propriétaires, ils avaient une maison, un cochon, des poules, une vigne, des olives, de l'huile. Et ils réussissaient même à s'acheter un appartement en ville. Puis ils se trouvaient une place à l'usine. Pour être embauché à l'usine, il fallait du piston. Ces culs-terreux apportaient au député un jambon. Ils lui portaient de l'huile, du vin, tous ces machins-là et comme ça, ils trouvaient du travail.

Ils réussissaient à trouver une place que de cette façon-là. Et puis ils sont devenus des prolétaires comme ceux de la ville, même si, à vrai dire, ils l'avaient toujours été.

Moi j'ai réussi à trouver une place parce que j'avais un oncle. Maintenant il est fonctionnaire en retraite, il était «garde des finances<sup>3</sup>». Il avait un cousin au bureau de placement. Il m'a amené au bureau de placement. Il a dit au cousin: C'est un neveu à moi. Il faut que tu l'aides, que tu lui trouves du travail. Et l'autre m'a fait un papier, il m'a envoyé à l'Ideal Standard. J'ai eu un entretien, j'ai passé la visite à la Sécurité sociale. Après, je suis retourné pour l'examen psychotechnique. L'examen psychotechnique, on le passait avec les employés. Seulement on avait droit à un temps différent. C'est-à-dire qu'eux devaient passer en une minute et nous en trois. Après, on nous a dit qu'on nous envoyait suivre un stage. Ceux qui avaient fait le meilleur examen psychotechnique suivraient le stage à Brescia.

Nous, on a demandé pour quel motif on allait faire ce stage. On nous a dit que c'était la Caisse du Midi qui nous le payait et qu'il servait à préparer des techniciens méridionaux pour les industries méridionales. Moi, quand j'ai entendu parler du stage, j'ai pensé que c'était seulement un truc technique. Tout le temps où j'étais resté au chômage, après l'école professionnelle, j'avais suivi un tas de cours, ajusteur mécanicien, tourneur, etc. Je suivais des cours pour apprendre ça. Et puis ça m'apprenait que dalle, ça servait absolument à rien. Ça servait seulement au bureau de placement, à tenir une école. Pour je sais pas quelles raisons politiques, qu'il y avait derrière les écoles.

3. *Guardia di finanza*: corps institué en 1862. L'essentiel de ses fonctions concerne la surveillance et la répression dans le domaine financier et douanier, mais aussi le maintien de la sûreté et de l'ordre public. [N.d.T.]

Enfin, en entendant dire stage, je pensais que nous allions là-haut écouter des trucs, qu'ils nous expliqueraient. Pour partir à Brescia, ils nous ont donné des billets gratuits, ils nous ont donné des sacs repas. À la gare de Brescia, il y avait un assistant social de l'Ideal Standard qui nous attendait. Ils nous ont pris des taxis, ils ont fait l'appel, on était une vingtaine. Dix d'un côté, cinq d'un autre, sept ailleurs. Ils nous avaient même trouvé les pensions où dormir. Voilà les pensions qu'on vous a trouvées, qu'ils nous ont dit. Et puis si elles ne vous plaisent pas, après vous changerez. Et le lendemain, on s'est présentés à l'usine, à l'Ideal Standard. Là ils nous ont dit qu'on était des types sympas, robustes, etc. Et ils nous ont demandé si on voulait faire des excursions en France, à Turin, à Milan. L'entreprise organisait des excursions hebdomadaires ou mensuelles. Mais nous, on s'en foutait complètement, des excursions, on a dit oui, on verra.

Ils nous ont donné un bourgeron, un bourgeron blanc avec la marque dessus, IS. Ils nous ont amenés dans l'usine, il y faisait entre trente et quarante degrés de chaleur. C'était plein d'humidité parce qu'il y a la céramique qui doit sécher. L'eau s'évapore et tout est humide. Nous, on avait vraiment l'impression d'étouffer. Nous étions plus noirs de peau que les ouvriers de l'Ideal Standard de Brescia. Parce que là, tous les soirs, il faut qu'ils se douchent, ils sont toujours à la chaleur, dans la vapeur humide, et leur peau devient de plus en plus blanche. Et puis, dehors, on peut pas dire qu'il y a tellement de soleil, à Brescia. Alors nous qui venions du Sud, c'était la fin de l'été, nous étions noirs. Et ça, ça leur faisait un peu peur, aux autres.

Enfin, ils nous expliquent. Ils nous font voir le cabinet, le bidet, le lavabo, le pied du lavabo, la baignoire. Ils les sectionnent, ils nous expliquent combien de centimètres ils doivent avoir. Combien de minutes le lavabo doit rester dans le moule, combien de minutes doivent rester les divers machins. Ils nous expliquent la forme, comment elle est faite, et le reste. Et puis ils commencent à nous faire voir comment on travaille. Je voyais que là, les ouvriers de

Brescia faisaient ce travail comme il venait, sans tellement y penser. Ils le faisaient tac tac, c'est tout, presque sans y faire attention. Merde alors, je me suis dit, qu'est-ce que ça peut foutre bien vouloir dire, ce stage ? Est-ce qu'il s'agit de travailler réellement ou bien de devenir des chefs ?

Ben alors, je me suis dit, s'il s'agit de devenir des chefs, il faut pas travailler beaucoup. Et j'apprenais avec calme, moi. Le temps que mes camarades faisaient deux cabinets, j'en faisais un. J'ai continué comme ça. Au bout de deux ou trois mois qu'on était là, on s'est mis à prendre part aux luttes. Parce que là-dedans, ils faisaient grève, et nous aussi on a fait grève, on suivait d'instinct les types de Brescia. C'était la Caisse qui nous payait, on avait dix mille lires par semaine de frais de déplacement, plus de quarante mille par mois. Et puis ils nous donnaient soixante mille lires par mois, et on avait la cantine gratis, la cantine d'entreprise. On avait le transport gratis dans toute la ville, sur toutes les lignes.

Avant Brescia, chacun de nous était d'un village différent, d'une région différente. Mais nous menions tous la vie typique du Sud. Tandis que là, nous dormions cinq ou six par pension, nous mangions aux mêmes heures, nous prenions les mêmes bus. Et comme ça, nous commençons à comprendre les avantages du travail dans l'industrie. Parce qu'en fait, on peut pas dire qu'ils nous exploitaient à faire ce travail, on avait seulement à suivre un stage. On n'avait pas le sentiment d'être exploités, du moins, c'était notre impression. Et il y avait des syndicalistes à l'usine qui s'approchaient de nous, en nous disant qu'une fois retournés dans le Sud, il faudrait lutter. Il faudrait amener le Sud au même niveau que le Nord, etc.

Un jour, ces ouvriers de l'Ideal Standard étaient en lutte, ils faisaient une grève, et alors on s'est arrêtés pour parler avec les syndicalistes. Ils faisaient grève pour l'augmentation de la prime de production et ils nous ont dit que nous aussi, on faisait de la production. Et moi: Non, que je leur dis, nous on fait un stage.

Non, vous aussi, vous faites de la production, parce que les pièces que vous faites, ils les prennent et ils les vendent. C'est pas un stage que vous faites, vous produisez. Un cabinet coûte dix, quinze mille lires, c'est pas des clous que vous faites. Ça nous allait tout à fait, à nous, cette découverte, nous qu'on croyait vivre à l'œil, aux crochets de la maison. Et on s'assied dehors nous aussi, on n'entre pas.

Pendant cette période, le directeur de l'Idéal Standard de Salerne était arrivé à Brescia. Il nous voit assis par terre, et il nous demande ce qu'on fout là. Ben, on est en grève. Allons, entrez donc. Non, nous, on a décidé de lutter. Et puis deux jours après, ceux de Brescia arrêtent la lutte, mais nous on décide de continuer. On est là tout seuls assis, une vingtaine devant la grille, les autres étaient entrés. Pendant qu'on était là, arrive un gardien-flic, et il nous appelle: Le directeur veut vous parler. On entre. Merde alors, le directeur qui veut nous parler, qui sait, peut-être bien qu'on veut nous augmenter.

On entre et l'autre nous fait: Écoutez, les gars, dans le Sud il y a beaucoup d'ouvriers en chômage, vous n'êtes pas les seuls. Nous pourrions vous foutre dehors à l'instant. J'aurais même déjà dû le faire. Pour quelle raison avez-vous fait grève? C'est le syndicat qui vous l'a dit? Vous êtes inscrits à un syndicat? Non, que je dis, pourquoi, faut être inscrit à un syndicat pour faire grève? Oui, on fait grève qu'avec le syndicat. Si vous le faites en dehors du syndicat, on peut vous foutre à la porte. Ben, mais nous on savait pas. Nous on a fait la lutte comme ça, les autres l'ont faite, alors on l'a faite aussi.

Enfin, vous voulez être augmentés, mais vous le savez que vous ne produisez rien? Vous le savez que, à l'usine de Salerne, ils ont commencé à travailler voilà un mois, et maintenant ils produisent déjà seize pièces, quelques-uns jusqu'à dix-huit? Et vous ici, vous en faites quatorze et vous gagnez plus. Nous, on dit que ça peut pas être vrai, que c'est impossible, que c'est un mensonge pour nous faire arrêter la grève. Non, dit l'autre, moi je peux vous bloquer le



stage à l'instant, et alors je vous renvoie à Salerne. Si vous voulez aller au travail, vous rentrez, sinon vous vous en allez. Nous, ça nous est égal. Et je ne vous donne aucune augmentation.

Ou je vous fiche dehors tout de suite, ou vous décidez ici, tout de suite, de retourner au travail. Et si vous le faites moi je passe dans la pièce à côté et je décide de vous renvoyer à Salerne ou de vous reprendre ici. À la fin, on se met à discuter un peu entre nous. Moi je dis, ben on a intérêt à tenir dur, non ? On dit qu'on veut pas travailler et comme ça, ils nous fichent dehors. On descend tous les vingt et on se met à faire le bordel devant la Standard, et puis on fait encore autre chose. Mais il y en a qui disent qu'ils sont mariés, qu'ils veulent finir le stage au plus vite. Ils veulent travailler et gagner de l'argent à Salerne, ils ne veulent pas faire de bordel. Alors on décide d'accepter, de retourner au travail sans avoir rien obtenu.

Enfin, un mois après, on finit le stage et on retourne, à Salerne. Là, on découvre qu'avec l'argent de la Caisse du Midi, ceux qu'on paye, ce sont des types de Brescia, c'est-à-dire des ouvriers de l'Idéal Standard de Brescia, sous prétexte qu'ils devaient apprendre aux ouvriers salernitains. À d'autres, les nouveaux techniciens méridionaux. Et sur place, les ouvriers produisaient déjà plus que nous qui avions fait le stage à Brescia. À Brescia, l'usine existait depuis trente ans, et on faisait seize pièces par jour. À Salerne, elle existait depuis deux mois, et déjà on en faisait dix-huit. Et ça, ils le justifiaient en disant que l'usine était moderne, que les installations étaient plus efficaces.

C'était seulement que les pièces, au lieu que ce soit toi qui les soulèves à la main, elles étaient soulevées par une poignée, toutes ensemble. Quelques opérations étaient automatiques, et au moins tu t'économisais l'échine. Mais de cette façon-là, ce qui aurait pu être utile pour la santé de l'ouvrier, te coûtait au contraire deux pièces de plus, c'est-à-dire deux chiottes de plus. Ça, ça me plaisait pas, quand je pensais qu'à Brescia les ouvriers avaient tous

mal aux reins. Ils portaient tous une ceinture autour des reins, parce qu'ils attrapaient des déchirures. Et ici, cette nouveauté de la poignée, c'est-à-dire de pas se servir des reins pour soulever les pièces, ils l'avaient faite pour éviter que les gens se mettent en congé à cause des déchirures. Et puis, en plus, ils nous le faisaient encore payer à nous, en nous donnant à faire deux pièces en plus. C'est-à-dire que les nouvelles machines des nouvelles usines comme ça, elles servaient seulement à faire travailler moins de gens, et que pourtant chacun produise plus.

Mais ceux-là il n'y avait rien à espérer pour leur faire comprendre quelque chose. Ils disaient: Vous voyez vous-même, que les autres travaillent, ils font dix-huit pièces. En somme ils faisaient tous ces dix-huit pièces, il restait que moi qui en faisais seize. Alors ils m'appellent au bureau. Ils me disent: Écoutez, vous semblez un brave type, mais il faut que nous vous changions de poste. En réalité, nous devrions vous renvoyer, parce que vous ne produisez pas. Mais nous préférons vous déplacer, nous vous mettons dans un autre atelier. Ils m'ont mis dans un autre atelier, mais il fallait que je reste encore deux jours dans l'ancien, à l'atelier de coulage. Parce qu'il y avait des pièces sèches que je devais finir. Je devais enlever les pièces des moules et finir les pièces blanches sèches que j'avais encore.

Je redescends du bureau et je trouve un syndicaliste qui était monté demander des augmentations pour le rendement. La direction lui avait refusé tout net, et lui il avait dit qu'il fallait faire grève. Dès que j'entends ça, je dis: Très bien. Et je me mets à crier avec le syndicaliste: Grève, grève. Je vais près des camarades du sentier de coulage et je les fais sortir. Un chef arrive et me dit: Vous, qu'est-ce que vous faites ici, c'est pas votre atelier. Moi je dis: Si, c'est encore mon atelier, parce qu'il faut que je finisse des pièces. Et pourquoi vous ne les finissez pas? Ben, parce qu'il y a grève. Alors il ferme sa gueule.

On était déjà une cinquantaine à plus travailler. Les autres se mettent à contrôler ceux qui travaillent encore. Alors, on va trouver ceux qui travaillent encore, et on les fiche dehors des sentiers de coulage. Les chefs se foutent en rogne, il y en a un qui me menace. Moi, j'étais en train de manger, je lui balance mon pain dans la figure. J'allais lui sauter dessus, mes camarades me retiennent. Ils disent: T'as bien fait, mais ça suffit comme ça. Après on va dans les autres ateliers, on fait arrêter. On sort dans la cour et on se met à tenir une assemblée. On fait une grève de quinze jours avec piquets nuit et jour. Et tout autour, les paniers à salade. Et puis on va à Salerne manifester devant la préfecture, et tout le reste.

Au retour à l'usine, j'étais dans mon nouvel atelier. Là, il fallait que je mette des pièces finies sur une chaîne qui avançait, un autre les contrôlait, deux autres les mettaient sur les fenwicks. Mais pour récupérer la grève, ils décident d'installer deux chaînes. Deux contrôleurs et deux qui emballaient. Celui qui mettait avant les pièces sur une seule chaîne, il fallait qu'il les mette sur deux. C'est-à-dire que c'était moi qui devais faire la double opération. Pour arriver à tout ça, on avait dit aux contrôleurs, qui contrôlaient si les pièces finies étaient bonnes ou pas, d'accélérer le rythme de contrôle. C'est-à-dire que si la pièce, ceux de devant ne l'emballaient pas, le contrôleur était autorisé à la mettre par terre. Et en général, on ne peut pas poser la pièce par terre, parce qu'elle peut se casser.

Et à moi, ils m'avaient dit de mettre sans arrêt de nouvelles pièces sur la chaîne. De pousser les pièces, de les mettre serrées. Même si on ne peut pas les mettre serrées parce qu'elles risquent de se casser. Parce qu'elles sont en porcelaine, elles ne doivent pas se toucher. Et ils m'avaient autorisé quand même à les serrer. Moi, je disais: Mais vous êtes dingues, elles vont se casser. On me répondait: Et qu'est-ce que ça peut te foutre, tu fais comme on t'a dit de faire. Leur problème était seulement de réussir à augmenter la production. Un camarade m'appelle, un syndicaliste, et il me dit: Écoute, ici ils veulent nous faire produire plus. Ils veulent mettre deux chaînes

au lieu d'une et puis là, il faut que tu te crèves le cul, il faut que tu les charges toutes les deux.

Je le dis à mes camarades qui emballaient et eux me disent: Merde, alors, il faut qu'on aille doucement. Et ils parlent au contrôleur, ils lui disent: Mais qu'est-ce que tu fais là à te grouiller, vas-y mollo. L'autre leur répond: Non, à moi ça me va de travailler comme ça. Alors je lui crache à la figure et puis je m'en vais pisser aux chiottes. Arrive le chef de la cuisson, le chef des fours, un diplômé. Il dit: Vous là-bas, vous commencez à nous casser les pieds, faites gaffe qu'on vous fout dehors. Ben, que je lui fais, si vous avez des pieds délicats comme ça, faut vous les garder à la maison. Enfin je retourne à mon poste, et pendant ce temps-là le contrôleur continuait comme un dingue.

Le lendemain, j'arrive à l'heure pour la reprise et les gardiens m'appellent, ils me donnent une lettre. Je l'ouvre et c'est écrit que je suis licencié. Pour rixe à l'usine, pour sabotage et je sais pas quelle connerie. Comme quoi ils ne me donnaient même pas les huit jours de préavis et je ne sais pas quels autres droits. Je dis: Mais je peux pas entrer? Non, tu peux plus entrer. Et ces gardiens je les connaissais, l'un était le père d'un ami à moi, l'autre j'avais sympathisé avec lui. Ça m'embêtait de leur fichier une raclée, j'avais pas le courage. Après j'ai décidé que si j'allais dans une usine, n'importe où, je sympathiserais jamais avec les flics.

J'ai attendu dehors l'arrivée de l'ingénieur, pour me faire donner l'argent. Mais pendant que j'étais là, j'ai eu envie de chier, je suis allé chier et l'ingénieur est passé. Enfin j'ai pas réussi à le coincer. Alors je suis allé à la bourse du travail et je leur ai dit qu'ils m'avaient licencié pour ces faits-là. Allons, ne te fais pas de bile, on s'en occupe. Maintenant, on va leur faire une belle déclaration. Tu récupéreras tout. En attendant, ils m'ont demandé si j'avais ma carte du syndicat. J'ai dit que la carte, je l'avais prise pendant la grève, j'avais banqué mille balles. Ça va, ils me font la lettre pour l'Idéal Standard.

Ils me la font envoyer exprès et recommandée, et je claque encore deux-trois cents liras. J'ai attendu une quinzaine de jours, plus de quinze jours j'ai attendu qu'il se passe quelque chose. Je suis revenu les trouver et j'ai dit: Écoutez, j'ai pas eu de nouvelles, et moi j'ai besoin du pognon.

Il faut prendre patience, ne te fais pas de bile. S'ils ne paient pas, on les attaque et tu récupéreras tout. J'en ai eu marre. Un matin, je suis allé attendre l'ingénieur qui entrait à l'usine. Quand il est arrivé, je me suis jeté devant la voiture. Il a freiné, j'ai ouvert la portière et je suis monté. Il avait essayé de mettre le verrou, je lui ai mis la main sur l'épaule et je lui ai fourré ma lettre sous le nez. J'ai dit: Pour quelle raison j'ai pas droit aux huit jours de préavis? C'est vous qui m'avez licencié, maintenant je veux être payé. Et pas seulement les huit jours de préavis, mais aussi le mois de travail que j'ai perdu.

Je veux tout, tout ce à quoi j'ai droit. Rien de plus et rien de moins, parce qu'avec moi faut pas plaisanter. Il a dit: Écoute, moi j'étais pas là quand tu as été licencié. Si ç'avait été que de moi, je ne t'aurais pas fait licencier. Tu es un brave type, moi je t'aurais changé de poste. Si tu veux revenir travailler je te mets à un meilleur poste. Un poste où tu n'es pas au milieu des autres, un poste pour toi seul. Moi je lui ai dit que les postes de l'Idéal Standard ne m'intéressaient plus. J'en ai ras le bol, je veux mon pognon maintenant, tout de suite, immédiatement. Pas plus et pas moins que ce à quoi j'ai droit. Il dit: Bon, ne te fais pas de bile. Il m'emmène au bureau, appelle les employés. Il dit: Faites-lui son compte. Comment ça, son compte? Oui, tout, tout, tout. Allons donc? Mais oui, tout, qu'il leur dit.

Ils font les comptes: j'avais droit à cent vingt mille liras. L'autre m'appelle et me dit: Ça te va, cent vingt mille liras? Je dis: Non. Alors, lui me dit: Écoute, moi, avec ces comptes, c'est tout ce que je peux te donner. On peut faire une chose, maintenant, je te fais tamponner le bordereau du mois de novembre par le chef.

Je te le fais timbrer, comme ça le mois prochain, tu viens toucher ton salaire sans travailler. Bon, d'accord, que je dis, ça va. Mais attention, pas de blague. Moi, le mois prochain je reviens ici. Et puis vous, je vous vois passer tous les matins par Fuorni, je sais même où vous habitez. Alors, pas de blagues. L'ingénieur dit: Mais non, et même je veux te dire quelque chose: range-toi un peu, et je peux te trouver un autre travail.

C'était un type de Brescia, il était transféré à Salerne. Il ne voulait pas se faire trop d'ennemis, c'est évident. Il avait pas envie d'y laisser sa peau, lui, pour trente ou quarante mille liras qui n'étaient pas à lui. Qu'est-ce que ça pouvait lui foutre ? Et il a dit aussi qu'il voulait m'aider, je te trouve un autre travail, qu'il m'a dit. Non, vous n'avez pas compris, je ne veux plus travailler. Je veux rien faire. Alors je suis allé prendre le pognon le mois d'après et comme ça l'histoire de l'Ideal Standard a été terminée. Je suis resté en chômage un certain temps, mais je me suis acheté des chaussures élégantes, un imperméable, des vêtements. J'ai dépensé tout mon argent. En moins de quinze jours, j'ai dépensé tout mon argent. Tout, que j'ai dépensé. J'avais plus rien, pas un radis.

Je ne recevais pas l'indemnité de chômage, parce que j'avais moins de deux ans de Sécurité sociale. Mais dans le Sud, le bureau de placement organise des chantiers-école. En réalité, c'est seulement une façon pour distribuer de l'argent aux gens. Ils donnent sept cents liras par jour. Tu vas sur le chantier, et d'ailleurs c'est même pas un chantier. C'est un pré où il n'y a rien, à part un type qui fait l'appel. Tu dis: Présent. Il te marque ta journée et tu t'en vas. Le samedi, tu vas prendre ton argent, quatre mille deux cents liras. Avec cet argent, j'achetais des cigarettes, j'allais au ciné, j'arrivais plus ou moins à m'en tirer. Pour le reste, je dormais chez moi, chez mes parents.

Un jour, je décide que ça ne va pas bien comme ça. Je me suis tapé le dernier travail d'été à la Florio. Là-bas, il y a beaucoup d'usines de conserve, presque tout de la tomate. On fait un travail saisonnier. Avant, ce travail saisonnier variait de quatre à trois, deux mois. Maintenant, ça dure tout juste un mois, parce qu'il y a moins de tomates. Enfin je me suis tapé un mois à la Florio, en faisant douze heures par jour, en travaillant le dimanche. J'ai fait cent cinquante, cent soixante mille liras. Je ne me suis même pas mis à l'assurance parce que j'avais décidé d'aller à Milan. En général, tous ceux qui font le travail saisonnier, après, ils se mettent à l'assurance pendant deux ou trois, ou quatre mois, et même six. Comme ça, ils se font autour de quinze cents, deux mille liras par jour. C'est comme ça qu'on fait quand il y a pas de travail. On se met à l'assurance.





## 2. LE TRAVAIL

J'habitais donc à Fuorni, une banlieue de Salerne. Il y avait aussi Giovi, Caserosse, Mariconda, Pastena, Mercatello, et cætera. À la fin de l'école primaire, mon père et ma mère ont eu l'idée de me faire continuer mes études et ont demandé l'avis de mes professeurs. Eux, les ont félicités. C'est comme ça que devraient faire tous les parents, qu'ils ont dit. Seulement, ils leur ont donné un conseil. Mieux vaut qu'il aille pas au lycée. Avant tout, il faut passer l'examen d'entrée. Et puis au lycée on travaille plus, et le travail est plus difficile. Il faut plus de livres, plus d'argent. Et puis, si ça se trouve, le lycée, il ne pourra pas le terminer, parce que ça vous coûtera trop cher.

Mais votre fils peut aller au à l'école professionnelle, comme ça, il pourra avoir une place en usine. Être contremaître, agent de secteur. Pour nous, ces mots, contremaître, agent de secteur, c'était comme un conte de fées. Quelque chose dont on ne savait même pas ce que ça pouvait fichtre bien être. Comment on aurait pu le savoir, puisque chez nous il n'y avait pas encore d'usine? Mon père avait fait tous les métiers. Fils de paysans, il avait tout fait, depuis la contrebande après guerre, jusqu'à manoeuvre-maçon, qu'il faisait à ce moment. Alors, on a décidé que je continuerais d'aller à l'école. Moi, j'avais peur d'aller à l'école supérieure, comme on disait. Heureusement, il y avait d'autres copains de Fuorni qui y allaient aussi.

Il a fallu prendre une carte d'abonnement pour le trolley Fuorni-centre ville. Tout de suite, dès les premiers jours d'école, il y a eu des divisions entre nous, en classe. Entre ceux qui étaient de la ville, et nous qui venions de dehors. Nous, on venait de Pontecagnano, de Battipaglia, de Baronissi, de Giffoni, de Nocera. Ceux qui venaient de la province, c'étaient les culs-terreux, on les appelait, les autres

étaient les types de la ville. Quelques-uns, les premiers jours, se faisaient à cette condition d'infériorité des culs-terreux. Ils cherchaient à se gagner la sympathie, l'amitié des types de la ville, des garçons de Salerne: par une glace, un bonbon, en prêtant un stylo ou un cahier.

Moi et un copain de Pontecagnano, on a préféré affronter en direct le problème. On s'est cogné avec ceux de Salerne. Et on s'est mérité le respect des types justement en se battant. Souvent, à la sortie de l'école, il y avait des batailles, des dérouillées terribles. Ça a duré toute la première année de l'école professionnelle. Pendant la deuxième et la troisième année, ça a changé. La différence était plus entre les types de la ville et les culs-terreux, mais entre les durs et les cons. Les plus cons, on se foutait d'eux, on leur piquait leur goûter et leur fric.

C'est là qu'a eu lieu la découverte de la ville. On a fait la comparaison entre la vie au village et la vie en ville. Je voyais toutes ces vitrines pleines de marchandises: pantalons, sacs, chaussures, meubles, radios. Je voyais plein de victuailles dans les magasins d'alimentation. Je voyais dans les kiosques, les journaux avec toutes ces femmes. Tandis que lorsque je revenais au village, je voyais les femmes avec leur jupe jusqu'aux chevilles. Je voyais en ville les couvertures des journaux, les affiches avec ces femmes si différentes. Je les voyais dans la rue, au cinéma. Tout ça, c'étaient des nouveautés qui faisaient travailler l'imagination. Je commençais à comprendre quelque chose, il me semblait. J'ai découvert tout de suite une chose fondamentale: pour être bien habillé, pour bien manger, pour bien vivre, il faut du pognon.

Toutes ces nouveautés que je voyais en ville, coûtaient plus cher. Depuis le journal jusqu'aux chaussures en passant par la viande, tout coûtait plus cher. Ce n'était pas les fruits qu'on trouvait sur les arbres et que nous, au village, on allait cueillir le soir. Ni les poissons qu'on trouvait dans la rivière et que nous, on allait pêcher.

Ni les vêtements que nous donnaient nos mères, qui les faisaient elles-mêmes ou qui venaient Dieu sait d'où. Des pantalons ou des chaussures qu'on enfilait sans même savoir de quelle couleur ils étaient, parce qu'on s'en foutait. Il y avait une grande différence entre l'éducation qu'on avait reçue jusqu'alors au village dans nos familles, dans notre milieu de paysans, et maintenant ce milieu citadin.

J'ai découvert alors l'importance de l'argent et je commençais à en demander plus chez moi, le dimanche. Mais eux, nom de Dieu, ils pouvaient pas m'en donner. Ils me donnaient cent, cent cinquante lires par semaine. C'était déjà beaucoup, il n'y avait vraiment pas d'argent chez nous. Et puis je remarquais une chose. Je voyais tous mes copains, ceux qui n'avaient pas continué l'école. Ils n'allaient pas aux champs avec leurs parents planter les tomates. Comme c'était l'habitude, depuis toujours, comme j'avais vu faire depuis ma naissance. Moi, j'avais rompu avec les habitudes du village en allant à l'école, mais eux aussi ils avaient rompu d'une autre façon. Au lieu d'aller aux champs, ils allaient travailler dans les chantiers de construction. En deux mois, ils gagnaient plus d'argent que leurs parents avec la récolte d'une année.

Ils gagnaient plus d'argent que leurs parents, et ils portaient des blue-jeans. C'était la grande mode des blue-jeans. Les années où on voyait des films comme *Pauvres mais beaux*<sup>1</sup>. Mais nous qui allions à l'école, nous n'avions pas mille ou trois mille lires pour nous acheter des blue-jeans. Les autres, je voyais qu'ils avaient des blue-jeans, je voyais qu'ils avaient des pull-overs. Pas de ces chandails de bergers de l'Irpinia, tricotés à la main, un beau tricot acheté dans le commerce et il y en avait de toutes les couleurs. Et puis ils s'achetaient un tourne-disque, des disques. Du rock and roll, du rythm and blues, tous ces trucs. On commençait à danser ces machins à l'américaine, à ce moment-là.

1. *Poveri ma belli*, film de Dino Risi, 1957. (N.d.T.)

Mais il fallait toujours le pognon. Quelques-uns déjà avaient dans l'idée de s'acheter une vespa. C'était une chose exceptionnelle, ça rompait avec toutes les habitudes de la vie paysanne. Le propriétaire terrien avait sa petite calèche à cheval pour sortir le dimanche ou pour aller en ville. Ou bien une bicyclette, à guidon haut, une noire. Et voilà que maintenant les fils de tomatiers s'achetaient une vespa et tout le reste.

Alors je me suis mis à dire à ma mère: Écoute, moi, à l'école, je veux plus y aller. Parce que je veux des blue-jeans, je veux aller au cinéma, je veux aller manger ma pizza au restaurant. Je veux sortir, et pour ça il faut du fric. Sinon, quoi? J'étudie et après, il faut que je reste ici, à avoir envie de tout. Je voulais vivre sans attendre. C'était l'âge où on commence à avoir une petite amie, et nous, tous les dimanches on organisait des bals. Ma mère m'a répondu: Écoute, tout de même, je vais te dire une chose, tu es supérieur, parce que tu vas à l'école, tu étudies. Mais moi je ne la sentais vraiment pas, cette supériorité-là, je ne l'avais jamais sentie.

Moi, la supériorité, je la mesurais à coup d'objets. En blue-jeans, pull-overs, tourne-disques, un point c'est tout. Pas en fonction des conneries qu'on m'apprenait à l'école. Parce que, comme par hasard, ces conneries ne me servaient jamais pour danser, ni pour sortir, ni pour manger une pizza. C'est pour ça que ce que me disait ma mère, que j'étais supérieur, je ne le comprenais pas. Je sentais que ce n'était pas vrai du tout.

Puis on en a parlé un jour qu'il y avait mon père. Mon père hésitait un peu. Lui, en m'envoyant à l'école, il pensait que j'aurais après une vie meilleure que la sienne. Maintenant, il voyait que je n'étais plus un enfant, que j'avais certaines exigences, et peut-être bien qu'il comprenait ces choses-là. Fais gaffe, le boulot c'est moche, qu'il m'a dit. Il faut que tu te lèves tôt le matin, que tu sois toujours à obéir au chef de chantier. S'il y a pas de boulot tu bouffes pas, s'il y a du boulot tu te crèves. Le boulot, c'est jamais chouette.

Toi, tu crois que c'est chouette, le boulot, parce qu'après ça tu peux te payer une pizza, aller au bal, au cinéma. Mais quand tu auras une famille, avec ton boulot, il y a pas de danger que t'aïlles manger une pizza ou au bal. Faudra que tu donnes à manger à ta famille, et alors tu verras si le boulot c'est moche et dur.

Pour ça, il faut que tu y penses bien. Je ne te dis pas: Va à l'école, ou: Va au turbin. Je ne te dis qu'une chose: Le boulot, c'est moche, tâche d'éviter. Je t'envoie à l'école parce que je crois que c'est une façon de te l'éviter, le boulot. Ce raisonnement, que le boulot c'est moche, je le sentais plus vrai, par rapport à ce qu'avait dit ma mère, que j'étais supérieur. J'ai commencé à penser que ce qu'avaient compris les copains qui travaillaient sur les chantiers n'était pas vrai non plus. C'est-à-dire que fric égale boulot. Et donc que boulot égale bonheur. Il commençait à me venir un doute sur la découverte que j'avais faite, que le bonheur signifierait travailler sur un chantier de construction.

Mon père, avec ce point de vue qu'il me donnait sur le travail, sur ce qu'avait été sa vie, c'est comme s'il m'avait dit: Tu la vois cette famille, tu me vois, moi, et toi, tu te vois? C'est une famille heureuse, ça, moi, toi, ta mère et tes sœurs? Des pauvres types, des paumés, voilà ce qu'on est. Alors, j'ai compris, le boulot c'est rien qu'une foutaise. Parce que dans ma famille, je voyais pas de blue-jeans, pas de pull-overs, pas de tourne-disque. Mon père disait: Ici il y a une famille, et puis il y a aussi le boulot. Est-ce que, par hasard, moi, je ne travaille pas? Le résultat, tu le vois tout seul.

Alors je me mets à hésiter, je suis indécis. Aller à l'école ou aller au turbin? Avec le turbin, j'ai le tourne-disque et le pull-over, mais je finis comme mon père. Ou alors je vais à l'école, et c'est pas impossible que je sois plus heureux. Je veux dire que j'aurai pas la même vie que j'ai maintenant en famille, la vie qu'ont eue mon père, ma mère, mes sœurs. C'est ça qui m'a fait continuer d'aller à l'école. T'allais à l'école professionnelle parce qu'on payait moins

cher l'inscription et les livres. Et le travail était moins difficile, il y en avait presque pas.

J'ai suivi un cours d'électricien sur auto, pendant trois ans. Un truc absurde, parce que c'est un métier qu'on apprend à l'atelier. Les gosses l'apprennent en vissant et dévissant les ampoules, le delco et cætera. Il faut connaître toutes les marques de voitures. Nous, on apprenait tout comme ça, dans les livres. Les différentes sortes de batteries, de delcos, on ne les voyait jamais. On apprenait des trucs abstraits qui servaient pour avoir une note. Et puis on voyait que si une ampoule claquait dans une voiture, un apprenti électricien de douze ans savait la réparer tout de suite. Et nous, on ne savait pas.

Ces écoles professionnelles, elles ne servaient qu'à occuper les appariteurs, les proviseurs, les profs en chômage. À nous, elles ne nous servaient à rien, et pour y aller on dépensait du fric en livres, en cahiers, en déjeuners. Des dépenses qu'on ne pouvait pas supporter. Là, tout ce qui comptait, c'était de bien savoir parler de la batterie, du delco, de la dynamo, du démarreur. Si on savait bien en parler, si on savait par cœur ce qu'il y a dans le livre, on avait une bonne note. Tout le monde était convaincu que décidément cette foutue école ne servirait à rien. Quand on en discutait avec un prof, naturellement, il n'était pas d'accord.

Mais non, qu'il disait, les autres sont des ignorants. Des gosses qui ne savent faire que les trucs normaux. Ils les font comme ça, mais ils ne comprennent pas pourquoi ils les font. Vous, vous savez ce qu'est le courant électrique, comment il se forme, comment il circule. Ça, c'est un fait supérieur. Après, vous irez en usine, comme contremaître. Encore une fois, ils te balançaient à la figure que tu serais un chef. Tous des chefs, et on était cinquante, ou soixante. Et puis toutes les écoles professionnelles qu'il y avait dans toute l'Italie, et qui chaque année servaient tout chauds des milliers de chefs... Mais de combien de chefs elles avaient besoin, les usines italiennes ?

Enfin est arrivée la fin de cette école où on n'apprenait rien qui serve. Ça, les profs le savaient aussi, ils le savaient si bien qu'aux examens il n'y a eu aucun recalé. Après l'école, chacun d'entre nous a cherché une place. On allait se présenter chez Fiat. Aux concessionnaires Fiat, qui ont un atelier de mécanique. On allait leur parler. Qu'est-ce que t'es? Électricien sur auto. T'as déjà travaillé? Non, mais j'ai appris à l'école. Ils ne nous prenaient jamais. On est allés chez OM, chez Autobianchi, chez Alfa, chez Lancia. Ils ne nous prenaient pas, ils n'avaient pas besoin de nous. Ils avaient besoin de leurs arpètes, qui apprenaient tout sur le tas et savaient tout faire. Alors chacun de nous a pris une route différente, et on ne s'est même jamais revus. Je ne crois pas qu'aucun soit jamais devenu électricien sur auto ni contremaître.

Cet été-là, je suis allé travailler aux usines de tomates. Je travaillais douze heures par jour, je travaillais aussi le dimanche. J'ai travaillé deux mois et j'ai gagné presque deux cent mille lires. Avec le pognon, j'ai acheté un pardessus et des vêtements pour tout l'hiver. Mais c'était pas suffisant. Quand même, je ne suis pas allé sur un chantier de construction, comme j'avais pensé trois ans plus tôt. Parce que je voyais ceux qui y étaient allés, maintenant qu'ils commençaient à avoir dix-huit, dix-neuf ans. Arrivés à la vespa, ils s'étaient arrêtés. La vespa s'abîmait. Il fallait du fric pour la réparer. Pour les amendes, pour l'essence. Il commençait à se poser des problèmes de fiançailles, de mariage. Il fallait un tas de pognon.

Une série de problèmes commençait à se poser. Et les gars, le bal et les blue-jeans, ils y pensaient plus trop. Ça commençait à passer au second plan. Et puis, parfois ils étaient licenciés. Le travail devenait pénible. On commençait à travailler au rendement. Il y avait aussi le fait que maintenant, tout le monde s'était mis à gagner de l'argent. Ce n'était plus une exception, un privilège, comme quatre ou cinq ans plus tôt. C'était une nécessité, pareil pour tout le monde, tous obligés de gagner de l'argent.

En plus, il y avait une opinion qui revenait à tous les coups. Comment, tu as été à l'école et maintenant tu vas travailler en usine? Si bien que ça, tu ne pouvais pas. On mettait vraiment un point d'honneur à ne pas faire un certain type de travail quand on avait été étudiant. Alors mes parents ont essayé de m'entretenir, pour que je n'aie pas travaillé sur les chantiers. Quand je travaillais aux usines de tomates, ils essayaient de le cacher, et moi je faisais comme eux.

C'est pendant ces années-là qu'a commencé l'industrialisation du Sud. L'époque du développement dans le Sud. Entre autres choses, pour éviter que les journaliers, les tomatiers se révoltent, parce qu'ils ne gagnaient pas assez pour vivre. Alors, on a implanté là quelques usines. On pouvait donner des bas salaires, il n'y avait pas de syndicat. C'est comme ça qu'ils ont commencé à employer quelques types dans les usines. Mais pas trop, parce que le plus gros devait partir pour le Nord, émigrer. Et il a commencé à circuler un peu de fric.

On voyait des autos, des frigos, des téléviseurs dans les maisons. Et moi aussi, je suis allé pour la première fois en usine. Je suis allé à l'Ideal Standard. Et là, j'ai découvert que ce que m'avait dit mon père était vrai. Que travailler, c'est s'éreinter. S'éreinter, un point c'est tout. Et c'est comme ça qu'on m'a foutu dehors de l'Ideal Standard. Alors, j'ai pensé au débouché qui était proposé en masse à tous les Méridionaux. C'est-à-dire émigrer, monter à Milan. Partir moi aussi pour le Nord, là-haut, pour le pays où tous les gens s'en allaient en masse. Des trains bondés qui emmenaient des villages de l'intérieur tout entiers, des villages de l'Apennin.

Ce n'était pas la première fois que j'allais dans le Nord. J'y avais déjà été une fois, tout de suite après l'école professionnelle, avant l'Ideal Standard et Brescia. J'avais été à Turin, juste un mois. J'avais une sœur mariée, là-haut, ils revenaient toutes les années pour les vacances, en voiture. Cette plaine, ce travail, cette mentalité,



ça m'avait fait un choc. Et j'étais revenu précipitamment au bord de la mer, me la couler douce avec les copains. J'étais allé à Turin chez ma sœur mariée et j'avais vu qu'elle habitait une maison pire que la nôtre à Salerne. La porte au rez-de-chaussée. Une seule pièce, là-dedans ils dormaient et ils mangeaient. Seulement ils revenaient en voiture au pays, ces cons-là.

J'étais monté par le train. Un train archiplein, au bout de trente kilomètres j'aurais voulu descendre. J'ai fait tout le voyage debout. Des types saouls avec des morceaux de pain comme ça qu'ils mangeaient dans les couloirs. Des mômes qui pleuraient, qui chiaient. Des valises, des paquets, des boîtes partout. Un machin épouvantable, et eux voyageaient depuis dix heures déjà. Moi j'étais monté à Salerne, et eux ils venaient de Sicile. Ils voyageaient depuis dix heures déjà, depuis le matin. Ils étaient furax. C'était au mois d'avril. Chez nous, l'habitude est d'émigrer au printemps, parce qu'on sait qu'avant, dans le Nord, il fait froid. C'est pour ça que tout le monde part au printemps.

À Turin, j'étais polisseur. Fiat ne fait pas lui-même toutes les pièces, tous les accessoires. Ou plutôt, il n'en fait aucun. Par exemple, les poignées de la 500, de la 600, qui sont en aluminium, et tous les trucs en aluminium. C'est des fonderies qui les font, puis elles donnent ça en sous-traitance pour le dégrossissement. Il y a les bavures de la fonderie autour. Il faut dégrossir la pièce, puis la polir sur une autre meule à émeri. Il y a une meule qui dégrossit et une qui fait briller, avec de l'étoffe et des fils d'acier. On y passe la poignée qui devient brillante et lisse. Voilà, c'était mon travail. On m'a donné la qualification de polisseur.

Mais là, il fallait faire deux mille pièces par jour. Je n'avais même pas le temps de me moucher. J'étais toujours tout noir et sale. Seulement, j'étais polisseur. Mais à moi, ça ne me plaisait pas, d'être polisseur, et au bout d'un mois, j'ai foutu le camp. J'avais regagné le fric que j'avais dépensé ce printemps-là. Mais cette autre fois,

la deuxième fois que je suis monté dans le Nord, j'y allais pas de la même façon. Je voyais bien que maintenant, c'était plus vrai que dans le Sud il fallait moins d'argent pour vivre, et que les choses coûtaient moins cher. Celles que tout le monde utilisait, télévision ou viande en conserve, coûtaient autant à Salerne qu'à Turin. L'essence coûtait pareil, les vespas coûtaient pareil, le train coûtait pareil.

Ici, au Sud, les articles devenus indispensables ne coûtaient plus moins cher. Jusqu'il y a cinq ou six ans, l'ail, les oignons, les poulets, les fruits, on réussissait à se les procurer direct. On allait dans un champ et on prenait des fruits, du basilic, des oignons. Mais à présent, tous les champs étaient enclos hermétiquement, il y avait des gardiens à l'intérieur. Il y avait des commerçants en fruits qui les vendaient, ces fruits. Et si on les volait, on finissait au violon. Et puis les gens avaient honte de montrer qu'ils étaient pauvres. Alors les mêmes fruits et les mêmes légumes qu'avant on se débrouillait pour ne pas acheter, maintenant on était obligés de les acheter. Ça coûtait peut-être encore un peu moins cher qu'à Turin ou Milan. Seulement ici, il n'y avait pas d'argent. Ou il y en avait beaucoup moins. Moi, j'ai décidé de partir pour le Nord. Là-haut on gagnait vraiment plus.

Là-haut, il y avait des familles que je connaissais. Des familles entières qui étaient parties. Entre autres, une qui habitait juste la porte à côté de la mienne. Ils étaient tous partis. Le père avait été tomatier. Il plantait ses tomates à la Versecca, une zone de la plaine du Sélé. Ses fils s'appelaient Angelo, Rocco, Andrea, Armando, Carmine, Giovanni. Tous les frères travaillaient avec leur père aux tomates, à la fabrication des échelas et des «turtielli» c'est-à-dire les branches de genêt, qui servent à lier les plants de tomates aux échelas pour les faire grimper.

Il y avait aussi la coutume de prendre les tomates, de les couper à moitié, de les mettre au soleil pour les faire sécher. Puis on les passait dans un tamis en cuivre, et la sauce en sortait, le concentré.

Une vieille méthode pour fabriquer le concentré. On le mettait ensuite dans des pots de terre avec une feuille de figuier dessus. On le faisait comme ça, le concentré de tomates, on mettait aussi les tomates en bouteilles. Tout le monde en faisait. À midi, on mangeait de la salade de tomates. Le soir, de la salade de tomates. Le matin, de la salade de tomates. Du vin et du pain dur, ce pain très cuit qu'on fabrique chez nous.

Mon père, lui, était saisonnier. Il s'occupait d'échalas. Il coupait les roseaux dans les prés en friche, et il les vendait. Deux cents, trois cents bottes de roseaux, il fallait une semaine pour les cueillir, et on les vendait trente mille lires aux fabriques de macaronis, qui y mettaient les pâtes à sécher. Encore un vieux métier qui a disparu. Mon père faisait tantôt ce métier-là, tantôt manoeuvre-maçon. Il s'arrangeait pour faire tous les métiers. Souvent il devenait charretier parce qu'il avait un cheval et une charrette. Il se débrouillait de toutes les façons, pour ne jamais être journalier, tomatier. Parce que c'était un métier impossible.

Quelquefois, j'aidais nos voisins aux tomates. Ma mère m'appelait: Ne va pas avec eux. Comment, tu vas te mêler aux tomatiers? À présent, cette famille tout entière avait émigré, mais ils n'avaient pas émigré tous ensemble d'un coup. Le premier à partir avait été le deuxième frère, Andrea, la brebis galeuse de la famille. Le type qui se défilait toujours devant le boulot, et qui dans les champs se mettait toujours au frais. Le boulot, il aimait pas ça. Il était analphabète, il avait pas voulu aller à l'école. Il est parti faire son service et il n'est pas revenu dans le Sud.

Il arrivait de temps en temps une lettre. Et puis lui-même est revenu au pays, tout sapé et plein de fric. Il disait qu'il vendait des fleurs, parce que les fleurs, les gens les achetaient, là-haut dans le Nord. À nous, ça nous semblait dingue, que les gens puissent acheter des fleurs. Lui disait qu'il vendait des fleurs, et qu'à la Toussaint, il encaissait soixante-dix ou quatre-vingt mille lires.

Ça nous semblait incroyable. À présent il essayait de monter un magasin de fleurs. Il était en train de passer son permis, il voulait acheter une fourgonnette pour prendre les fleurs à San Remo et les emmener à Milan. Tout ça semblait un conte de fées à ses frères, à ses voisins, à ses amis.

À nous aussi il nous racontait ça, parce que l'habitude était de s'installer le soir sur des chaises devant chez nous sous une vigne en tonnelle. Maintenant, ils ont fait un trottoir, il n'y a même plus d'herbe. C'est là qu'on parlait le soir, on discutait. Et Andrea racontait ce qu'il fabriquait là-haut dans le Nord. Trois ou quatre ans après qu'Andrea s'en était allé, il était revenu voir sa famille deux ou trois fois, un autre frère est parti, Rocco. Un des jeunes dont on parlait le plus dans le pays. Un gars qui envoyait se faire foutre tous les patrons. Un type qui ne plaisait pas aux patrons, un type qui s'achetait même des fringues. Dans ce temps-là, si quelqu'un s'achetait un costume neuf, les proprios, ceux qui possédaient des terres, le regardaient de travers. Ils le critiquaient, parce qu'il s'était acheté un costume neuf.

Ce Rocco en avait marre de vivre avec son père dans les champs. Lui aussi s'en était allé, il était monté à Milan. Il était arrivé là-haut pendant qu'on construisait le métro, et il avait trouvé à travailler sur une excavatrice. De temps en temps, il écrivait, lui aussi. Quand arrivaient les lettres de ceux qui étaient partis, d'abord on les lisait en famille. Ensuite, on les faisait lire à toutes les familles du voisinage qui les connaissaient. Cela devenait un événement dans le pays: un tel a écrit, qu'est-ce qu'il dit, quoi de neuf? On savait que le facteur s'était arrêté à tel endroit pour distribuer une lettre. Qui est-ce qui a écrit, c'est ton fils, qu'est-ce qu'il dit, quoi de neuf?

Il n'y avait pas la télé, le cinéma ou le journal comme aujourd'hui. Le journal avec dessus toutes les nouvelles. Avant, les lettres étaient un fait très important pour la circulation des nouvelles. Une lettre, on en parlait ensuite pendant une semaine ou plus. Puis en arrivait

une autre, et on vivait comme ça. C'est comme ça que je savais qu'à Milan, Rocco travaillait sur une excavatrice. Je n'arrivais pas à imaginer ce que ça pouvait bien être, cette bon Dieu d'excavatrice. Ça devait être un truc terrible, travailler sur une excavatrice. Dans un village de campagne, on ne connaît que le piochon et les bœufs.

Rocco écrivait qu'il travaillait douze heures par jour. Ça ne nous étonnait pas parce que dans les champs on en faisait plutôt quatorze; le travail était sans horaire. Et Rocco gagnait je ne sais plus combien, mais un chiffre fabuleux. Son père, naturellement, était content. Rocco était fiancé dans les environs: un an et demi après, il est revenu se marier. Il est arrivé au pays en costume noir, chemise blanche, cravate et souliers noirs. Vachement girond, tout le monde le regardait. Il avait une valise, pas l'habituel carton ficelé avec lequel on montait dans le Nord. Le propriétaire de la maison où il habitait, et où on habitait nous aussi, l'a appelé. Comment vas-tu? Comment ça marche? qu'il lui fait. En le regardant de travers, de la tête aux pieds.

Tous les propriétaires de maisons ou de terres parlaient de lui quand ils allaient se faire raser le soir chez le coiffeur. Au village, quand un propriétaire arrivait chez le coiffeur, tous les journaliers, les paysans, lui cédaient leur place. Et le coiffeur prenait une nouvelle serviette, une serviette propre. Pour les autres, il se servait de la même serviette pendant une journée entière. Il la changeait le lendemain parce qu'ils étaient tous sales, pleins de terre. Mais pour les propriétaires, il prenait une serviette propre chaque fois. Et le meilleur, c'est que les propriétaires ne payaient même pas pour se faire faire la barbe, tandis que les autres, si.

Au salon les propriétaires disaient: Vous avez vu Rocco, il est revenu. Il est à son aise, lui, pourquoi est-ce que vous ne partez pas, vous aussi? Les journaliers répondaient: Allons, là-haut on est mal. Il y a le brouillard, l'air est moche. Nous, on n'y va pas, y a que les cons pour partir là-haut. Celui-là, qu'est-ce qu'il se croit, il se prend

pour un monsieur avec ses habits tout propres. C'est-à-dire que le raisonnement du patron, c'était pas les proprios qui le faisaient, c'étaient les autres, ceux qui restaient. Les proprios se contentaient d'attiser le feu. Ils contrôlaient pour voir où en était la situation. Il arrivait un type du pays, un de la campagne fringué de cette façon, et même eux n'avaient pas un costume comme ça. Ça les dérangeait un tantinet, ça leur gâchait la vie. La seule chose que trouvaient à dire les patrons: Pourtant, c'est un brave type, un gars d'aplomb. Aucun doute là-dessus, répondaient les journaliers.

Quand il s'est marié, Rocco a apporté des habits pour son père, pour sa mère, pour ses frères. Tous habillés de neuf, et tout le monde à regarder la famille habillée de neuf. C'étaient des articles qu'on ne trouvait pas au pays, ni même en ville. Au mariage, il y avait des serveurs, qui apportaient des gâteaux, du champagne, tout. Et de la musique. Mais le mariage dans le Sud, chez les paysans, a toujours été un grand événement, un point d'arrivée pour tous. Ils faisaient même des dettes pour se marier, et puis après ils les remboursaient pendant leur vie entière.

Dans cette famille, au fur et à mesure que les choses ont commencé à mal tourner, ils sont tous partis, les uns après les autres. Tous les frères s'en allaient et Rocco leur trouvait une place. Ensuite ils se trouvaient bien là-haut, ils se mariaient et cætera. Jusqu'à ce qu'ils soient tous partis, parents compris. Beaucoup de familles avaient fait ça, je me souviens mieux de celle-là parce que je les connaissais directement. C'étaient nos voisins, ils habitaient juste à côté de chez nous. Moi aussi, maintenant, j'avais décidé de m'en aller au Nord, parce que là-haut était le pognon.

### 3. LE NORD

Enfin, je suis parti pour le Nord, monté à Milan. À Milan, la première idée que j'ai eue, c'était d'aller voir Rocco, pour moi c'était une référence, un point qui me rassurait. Rocco avait vingt ans de plus que moi. Je me souviens de lui comme d'un homme, quand moi j'étais encore gosse. Un type dont on parlait beaucoup. Un malotru, qu'on disait, un qui voulait se mettre sur un pied d'égalité avec les patrons. Il était parti de rien, et il était arrivé. Un modèle pour les jeunes du village qui voulaient émigrer. Il habitait un pays près de Milan, Corsico. Quand il m'a vu, il m'a demandé des nouvelles de ma mère, de mes sœurs. Il a ouvert le frigo et il y a pris deux ou trois bières. Il m'a posé un tas de questions, il était content de me voir. Et il a commencé à me verser à boire.

Puis il a dit à sa femme: Prépare la viande. Il m'a demandé: Toi, combien tu en manges, peu ou beaucoup? C'était un type sain, Rocco, il aimait manger et boire. Il aimait avoir tout ce dont il avait envie, et maintenant il y était arrivé. Il s'est mis à parler du temps où il vivait dans le Sud. Il disait: Nous on en a bavé, là-bas, parce que les patrons sont tous des ignorants. Ils se croient Dieu sait quoi parce qu'ils ont un bout de terre. Ils n'ont pas compris que c'est nous, les ouvriers, qui produisons tout. Que sans nous ils la sauteraient. Maintenant ils sont en train de crever, des pouilleux, tout ça parce qu'ils n'ont pas voulu faire du bien au peuple.

Il avait des raisonnements de ce style. Ici, qu'il disait, quand je suis arrivé, les patrons se sont mis à ma disposition. Ils m'ont fait dormir dans une baraque, manger et dormir sans payer. Je travaillais sur une excavatrice et ils me payaient au rendement. C'est-à-dire que plus je travaillais, plus ils me payaient. Tandis que là-bas, tu pouvais faire ce que tu voulais, ils te donnaient toujours ce qu'ils avaient

décidé eux, tu ne savais jamais ce que tu gagnerais. Ils en ont fait de toutes les couleurs, ces salauds-là. Le peuple méridional est con, il a compris que dalle. Ici tout le monde est pareil, le patron et les ouvriers. Bien sûr, il y a la différence que lui a plus de fric, et qu'il commande l'usine, qui est à lui.

Seulement moi aussi je mange, moi aussi j'ai une maison. Tu vois, cette maison est à moi, j'ai une voiture, j'ai un camion, une excavatrice. C'est-à-dire que dans le fond, je suis patron moi aussi. Chacun est patron à son niveau, ici. Il y a aussi l'ouvrier qui n'a rien, qui travaille en usine. Mais lui, il a tous les droits, il a les vacances, la mutuelle, tous ces trucs-là. Enfin, ici on peut pas dire qu'on est mal. Il suffit qu'on ait du travail, une place, on est bien. On n'a pas besoin de se faire du souci. Il me faisait toute cette apologie de Milan et du Nord, Rocco.

J'ai continué à parler comme ça avec Rocco pendant un petit moment, puis j'ai demandé des nouvelles de Giovanni, son plus jeune frère. Il avait trois ans de plus que moi, nous étions presque du même âge. Il travaille dans une usine près d'ici, il n'a pas encore terminé, il rentrera vers neuf heures. Mais Giovanni est un peu cossard, disait Rocco. Il doit avoir la même caboche que toi. Vous avez tous la même caboche, vous les jeunes. Il a déjà changé trois fois de place. Il n'a pas compris qu'ici, il faut se tenir dans une place. Il faut essayer d'améliorer son sort dans la place qu'on a. Le système pour améliorer son sort, c'est pas de changer. Moi, j'ai toujours été dans la même entreprise et maintenant je travaille à mon compte. À mon compte, mais dans la même entreprise toujours.

Enfin, je lui dis, moi maintenant il faut que je me mette au travail. J'ai besoin d'un travail pour vivre tout de suite. Je n'ai pas l'intention de faire carrière pour le moment, et cætera. Qu'est-ce que tu veux faire, qu'il me dit, qu'est-ce que tu aimerais faire? Il faut que tu ailles en usine, que tu essaies de gagner beaucoup de fric, ne pas changer tout le temps, sinon tu ne gagneras rien. Après,



Giovanni est arrivé, on s'est dit bonjour, on a parlé de Fuorni, de Salerne, de Pontecagnano. Des amis qu'on connaissait, des filles, et cætera. Puis il m'a dit: Ce soir tu dormiras ici. Demain, tu viendras travailler avec moi et demain soir on cherchera une pension pour toi.

Le lendemain, Giovanni m'a emmené au travail. L'usine était près du quartier Zingone et fabriquait du «celegno». On faisait toutes ces pièces moulées qu'on colle aux meubles en guise de décoration. On dirait qu'elles sont sculptées à la main, mais c'est du bois pressé; de la sciure et de la colle forte. J'ai commencé à travailler à ce truc artisanal, j'habitais une pension avec deux autres émigrants. Dans le pays, c'était tous des émigrants, il n'y en avait pas un qui soit du cru. Même les Septentrionaux qui travaillaient là, c'étaient des immigrés, ils venaient de Brescia, de Bergame, et ainsi de suite.

Il y avait à la pension un Lucanien qui travaillait douze heures par jour dans le bâtiment. Il faisait sa cuisine le soir, il dépensait au maximum cinq cents lires par jour, et il en gagnait sept ou huit mille. Il faisait un tas d'économies, il ne sortait jamais le soir ni les jours de fête. Au bout de trois ou quatre mois, il avait six ou sept cent mille lires en banque. Il m'a fait voir son livret, il m'a dit qu'il devrait s'acheter une voiture. Moi, quand est venu le printemps, j'ai commencé à arriver en retard le matin, tous les matins. J'en avais marre, je voulais redescendre me baigner. J'ai calculé que j'avais passé tout l'hiver dans cette boîte, j'avais droit à trente, quarante, peut-être cinquante mille lires d'indemnités de licenciement. Plus les huit jours de préavis, la semaine de travail, enfin j'avais droit plus ou moins à cent mille lires s'ils me fichaient à la porte. Avec ça, je pouvais très bien redescendre dans le Sud et rester un peu sans rien faire.

J'ai commencé à arriver tous les matins en retard. Eux, à un moment, ils en ont eu marre, ils m'ont menacé de licenciement si j'étais de nouveau en retard le lendemain. J'ai été en retard et ils m'ont licencié. Ils m'ont versé les indemnités, les huit jours de

préavis, ma semaine de travail, et je suis redescendu me baigner dans le Sud. Puis l'été est arrivé, mais en un mois le pognon s'était épuisé. C'est en avril, fin avril que je suis descendu, en mai j'avais déjà plus un rond. Je suis resté encore dans le Sud juin, juillet, août et septembre. D'abord, j'ai travaillé un peu dans un endroit où je sculptais le bois des cercueils. Les mois d'été, je les ai passés comme garçon de bains. Là-bas il y a des établissements de bains, on aide à peindre les cabines, à les monter. Une fois l'établissement terminé, on reste pour dresser les parasols tous les matins, pour nettoyer la plage, tous ces travaux-là.

Et j'ai passé tout l'été comme ça. À la fin de l'été, je suis retourné à Milan. Seulement, cette fois, je n'avais aucune envie d'habiter encore en banlieue. D'ailleurs, à habiter en banlieue, je finissais par dépenser plus, parce que je venais tous les soirs à Milan. Entre le voyage et les bricoles, je dépensais beaucoup plus, et c'était pas marrant du tout d'habiter la banlieue. Alors j'ai décidé d'aller habiter à Milan. À peine arrivé, j'ai laissé mes valises à la gare, et j'ai cherché une pension dans le centre. J'en ai trouvé une rue Pontaccio, près de la via Brera, via Solferino, via Fatebenefratelli, dans ces coins-là.

C'était le centre. On restait dans les bars jusqu'à trois ou quatre heures du matin, enfin c'était vachement sympa. Et puis, on pouvait aussi manger au bar. Il y en a un qui s'appelle le Grand Bar et on y mange. Comme ça, au lieu de manger au restaurant et de dépenser mon fric, et d'en dépenser encore pour rester au bar, je mangeais une assiettée de pâtes au Grand Bar, un fromage frais, n'importe quoi. Ça me coûtait sept ou huit cents liras et je passais toute la soirée au Bar. Il y avait des souris terribles qui se baladaient dans ces coins-là. Des pédés, des macs, des drogués, des contrebandiers, des hippies, enfin, une bonne ambiance.

J'ai décidé de me donner une qualification. Je me disais, nom de Dieu il faut que j'étudie, ici il y a du travail, il y a des écoles. Je voulais étudier, je m'étais mis ça dans la tête, je voulais entrer dans

une école de dessin. Au château Sforza, il y avait des cours d'art le soir. Je suis allé m'inscrire, la candidature coûtait cent cinquante lires. Je suis allé passer l'examen, il durait trois jours. Il y avait des prismes, des cubes, des sphères, des trucs dans ce genre-là. Il fallait les dessiner, ensuite on donnait un jugement sur vous d'après votre dessin.

En réalité, leur jugement, ils le donnaient d'après d'autres choses. C'est-à-dire qu'ils vous demandaient quel travail on faisait, si on habitait Milan avec sa famille, et cætera. En fait, ils ont pris des gens qui ne savaient absolument pas dessiner, mais qui étaient très jeunes et qui habitaient dans leur famille, ou bien qui travaillaient. Moi, qui n'avais pas de travail fixe, ils ne m'ont pas pris, parce qu'ils pensaient que je n'irais pas jusqu'au bout du cours. Ou que de toute façon, il était inutile que je le suive, quelque chose dans ce genre-là. Ce n'est pas qu'ils ne m'ont pas pris pour des motifs techniques, parce que j'aurais pas su dessiner, puisque je leur avais montré que je savais dessiner. Alors, vu que je n'arrivais même pas à me faire admettre à l'école pour avoir un diplôme, pour me qualifier, j'ai décidé que la seule chose, c'était de faire la vie, et de me la couler douce.

À quoi ça peut foutre bien servir, un diplôme? que je me suis dit. C'est pas que ça m'intéresse d'apprendre un travail. Ça me sert à gagner plus de fric, à avoir une vie plus confortable. Mais une vie plus confortable, ça veut dire pas se fatiguer, bien manger, baiser. Et alors, je me suis dit, ça je peux aussi bien le faire sans diplôme il suffit que je travaille le moins possible et que j'essaie de gagner de l'argent le plus vite possible. Et j'ai décidé de faire comme ça. J'ai trouvé du travail sur un chantier de construction. Au bout d'un temps, j'en ai eu marre, j'ai pris une cuite et je suis plus allé travailler l'après-midi. Ils m'ont licencié et je suis resté quelque temps sans rien faire.

J'avais un peu de fric à ma disposition, je vivais comme ça. C'était pas comme l'année d'avant, à Corsico: les loisirs à Corsico,

un machin absurde. Un bled avec deux salles de bal, trois ou quatre cinémas, y compris le cinéma paroissial. Les gens se réunissaient au bar, jouaient au rami ou parlaient de sport. Et les mômes, des filles de Méridionaux, qui avaient la même habitude que dans le Sud, de se promener ensemble, et les garçons les attendaient quelque part dans un coin écarté et les sautaient debout contre un arbre. Il n'y avait jamais aucun rapport entre les gens. Si t'avais du fric à dépenser au bar, t'étais le type à la mode, on te connaissait. Plus tu dépensais, plus tu te fringuais, plus tu avais d'amis. Sinon, tu étais complètement seul, et ça, ça me cassait les pieds.

Au contraire, pour moi qui suis né en province, dans un petit bled, la ville était selon moi l'endroit idéal pour faire un tas d'expériences. Dans la pension où j'étais, je voyais des gens arriver continuellement. Des garçons d'hôtel, des étudiants, des peintres, des cons, des maçons. Il y avait des gens de toutes les sortes et de toutes les races, qui allaient et venaient dans cette pension. Au bar, en bas, je rencontrais des gens qu'on voit sur les journaux, des acteurs, des chanteurs, il y avait un tas de chanteurs qui fréquentaient ce coin-là. Il y avait aussi ceux des ciné-romans, ceux qui posent pour les histoires style porno, dans le genre Men, Bolero. Beaucoup de femmes et beaucoup de ces acteurs fréquentaient la via Brera.

Dans le fond, c'était une satisfaction de provincial, pour moi, de voir ces gens-là à portée de main. Ah, ils habitent par ici, ils sont vivants, oui, c'est des cons comme moi. Je voulais, j'attendais d'avoir des rapports avec ces gens-là, pour voir comment ils pouvaient fichtre bien être. J'étais toujours là à attendre, mais en fait quand je voulais baiser, j'allais avec des tapins qui se trouvaient dans les parages. Je n'ai jamais réussi à sauter celles que je rencontrais dans les bars, et pourtant je me tenais toujours prêt, pour n'importe quelle sorte d'aventure. J'étais toujours prêt, je fréquentais ces endroits, le Grand Bar, et un autre, comment on l'appelait ? Le Jamaica. Il y avait aussi des étudiants de toute sorte, on parlait et on discutait avec eux.

Mais beaucoup d'autres, surtout les peintres, te feintaient comme ça. Ils se mettaient, même s'ils étaient italiens, à parler français, ou anglais. Alors, si tu connaissais l'anglais ou le français, ça montrait que tu avais voyagé ou que tu avais fait des études. Ils se servaient de ça pour faire le tri dans ces endroits-là, ils parlaient français ou anglais pour ne pas se mélanger, pour éviter les types comme moi, c'est évident. Un soir seulement, moi et un ami qui connaissait l'allemand, avec qui j'avais travaillé chez Alemagna, on était saouls, on a réussi à faire un peu de bordel. Quelqu'un jouait de la guitare, nous, saouls comme on était, on s'est mis à chanter en allemand, c'est-à-dire que lui chantait en allemand, moi je faisais du boucan. On a fait la connaissance d'un type qui nous a proposé une place de représentant en meubles ou la contrebande des cigarettes. Ce type-là s'intéressait à un tas de choses, mais c'était le roi des cons. Moi, je n'avais pas le permis, je ne savais pas conduire.

Un autre soir, j'ai trouvé une droguée qui voulait la clé pour monter dormir, elle appelait une amie depuis la rue, sous la pension. Je suis descendu, la fille était droguée, j'ai commencé à l'embrasser. Elle m'a dit: Qu'est-ce que tu veux, tu veux coucher avec moi, j'ai pas envie. Ce monde me semblait si bizarre, j'aimais cette façon de vivre qui n'avait rien à voir avec l'usine, la campagne, la religion. Un monde complètement coupé de celui que je connaissais, ça me plaisait. Et je me tenais prêt pour toutes les aventures, même si je finissais toujours par atterrir au ciné. Ou alors, je me mettais à draguer, j'essayais d'accrocher des étrangères dans la rue, ou des filles dans les bals, dans les bars.

Cette idée de suivre des cours, j'avais pensé aussi que ça me servirait à connaître des filles qui allaient à l'école d'art, à sympathiser un peu. Je cherchais une base de lancement, parce que dans une ville si on reste seul, on réussit à rien faire, on peut pas bouger. Il faut avoir une base d'amis, et surtout d'amies, pour bouger, pour devenir riche. Il y avait beaucoup de filles à la dérive à Milan, des filles de province qui foutaient le camp de chez elles, et venaient

à Milan parce qu'elles voulaient vivre avec les hippies. Une fois j'en ai monté une à la pension, mais le propriétaire m'a menacé de me chasser. Après, j'ai trouvé une place chez Alemagna.

Puis j'ai connu une fille qui travaillait en usine, mais elle, elle disait qu'elle était secrétaire. Moi je m'en foutais, elle ne me plaisait même pas. Si ç'avait été dans le Sud, je l'aurais même pas regardée. Seulement à Milan, ces connasses étaient habituées à se faire tout payer. Elles se vendaient tout à fait comme des putains, ces filles, ces ouvrières, ces salariées. Alors, je suis resté avec celle-là, parce qu'elle, elle payait son écot et moi le mien. Je suis resté avec elle et je l'ai amenée à la pension où j'habitais. Mais le patron m'a foutu dehors le lendemain, puisqu'il m'avait déjà averti de ne faire monter personne. On ne pouvait faire monter personne. Si on voulait baiser, il fallait aller à l'hôtel; on ne pouvait pas amener de filles à la pension. La pension, c'était seulement pour dormir. Comme ça, j'ai aussi été foutu à la porte de la pension.

J'avais un ami que j'avais connu chez Alemagna, je suis allé dormir chez lui. Cela ne m'allait plus de travailler, j'en avais marre, je faisais le circuit des amis pour manger. J'allais les trouver chacun à leur tour. Je leur étais très sympathique, parce que je travaillais pas beaucoup et que j'avais beaucoup de choses à raconter. Et comme ça, je réussissais à aller au cinéma et à manger. Le soir, j'allais attendre la fille à la sortie de son travail, on allait manger une pizza. Enfin, je m'en tirais comme ça pour vivre. Et puis, je traînais dans les bars, je cherchais quelqu'un qui me propose de faire de la contrebande ou un autre moyen de gagner de l'argent, mais rapide. Ou une femme à sauter. Je me gardais disponible pour toutes les aventures.

Je n'ai trouvé qu'un ingénieur qui m'a proposé de garder son yacht à Viareggio. Seulement, à Milan, j'avais beaucoup de dettes et pas mal d'amis. Et puis là où j'habitais, chez cet ami sicilien, j'étais devenu très ami de la femme. Ça m'aurait emmerdé qu'il s'en aperçoive, alors j'ai eu l'idée de me tirer de Milan. À Milan, j'avais

essayé tous les métiers, en général, je travaillais dans des entreprises de livraison. J'allais dans un bureau, je faisais deux ou trois jours de travail, ils me refilaient n'importe quoi à faire. C'est pour m'en aller de Milan que j'ai fait une demande d'admission chez Fiat, parce que j'avais plein de dettes. Les gens que je connaissais commençaient à en avoir ras le bol, sauf cet ami que j'avais rencontré quand je travaillais chez Alemagna.

Chez Alemagna, ils font des contrats pour un, deux ou quatre mois. Moi, j'avais un contrat pour deux mois et j'ai commencé à travailler en novembre. On nous a donné un turban, comme celui des cuisiniers, un tablier à nous mettre devant, et une paire de pantalons. Un uniforme plus ou moins hygiénique. Là, j'ai été licencié d'une façon assez bizarre. J'étais dans un endroit où on faisait la pâte, puis on la travaillait avec des outillages. Quand la pâte sortait, on mettait dessous des chariots de plastique, des espèces de grosses bassines. La pâte tombait dedans, nous, il fallait qu'on y mette d'abord de la farine, et la pâte restait là à lever. En fin de compte, un travail plutôt léger.

Un jour, je lisais Diabolik à la pension, j'ai oublié d'aller au boulot. J'y ai pensé au dernier moment, je suis descendu quatre à quatre, j'ai pris le métro, je suis arrivé en retard. Quand on arrive en retard on a droit à une demi-heure d'amende, même pour deux minutes, on te fait sauter une demi-heure de paie, alors j'ai décidé d'entrer effectivement avec une demi-heure de retard. Je suis allé siffler une goutte, je me suis déshabillé tranquillement, en calculant pour pointer juste une minute avant la fin de la demi-heure. De toutes façons, deux minutes ou une demi-heure, c'était du pareil au même.

Où on pointe, il y a une espèce de cage de verre avec des lampes, les témoins des fours, de tous les secteurs. Il y avait là deux ou trois dirigeants, et un directeur d'Alemagna, celui de mon secteur, justement. Quand je suis passé devant lui, il m'a fait signe. Pardon,

vous désirez ? je lui fais. Et lui: Arrangez votre bonnet. Ce bonnet très haut, je l'avais écrasé et je le portais comme les bergers sardes portent le leur. Je l'avais devant les yeux, j'avais les mains dans les poches et une demi-heure de retard.

Alors, il s'est foutu en rogne, il m'a dit: Arrangez votre bonnet. Non, pour moi il va bien comme ça, pourquoi que je devrais l'arranger ? Arrangez-le vous-même. Et j'ai continué mon chemin. Il est sorti de sa cage et il m'a dit: Pourquoi êtes-vous en retard ? Bof, je ne m'en rappelle pas, pourquoi je suis en retard, je sais pas, je suis en retard comme ça. On peut être en retard pour des tas de raisons, je me rappelle pas. Mais comment, vous êtes en retard et vous ne savez pas pourquoi ? C'est que j'ai oublié qu'il fallait que je vienne au boulot. Ah, vous avez oublié que vous deviez venir travailler, ça, c'est grave. Mais vous savez que moi, je vais vous donner une journée de mise à pied ?

Moi je lui fais: Écoutez, ou vous me virez, ou bien je vais travailler. Une journée de mise à pied parce que j'ai une demi-heure de retard, c'est pas réglo et j'en veux pas. Alors, ou vous me virez avec un motif, ou bien moi je vais au boulot. La journée de mise à pied, c'est pas réglo et j'en veux pas. Alors il dit qu'il faut que je m'en aille, moi je lui dis ducon et je vais au boulot. Il envoie un gardien-flic à l'étage, demander comment je m'appelle, puis il en arrive deux autres qui demandent où je suis. Me v'là, que je leur fais, et je les avertis: Écoutez, si vous voulez me foutre dehors par la force, faut pas essayer, je préfère finir en taule, mais je m'en irai pas comme ça. S'ils veulent me virer, il faut qu'ils me donnent un mois de paie, parce que j'ai un contrat de deux mois, et j'ai fait qu'un mois, j'ai droit à un autre mois de paie.

Mais c'est qu'une journée de mise à pied, qu'ils me font. Non, la journée de mise à pied, c'est pas réglo, j'en veux pas. Enfin, qu'ils me disent, va t'expliquer au bureau du chef. J'y vais, je m'assois, le chef arrive: Qu'est-ce que vous foutez là assis ? qu'il me dit. Ben,



je suis assis parce que je vous attends, qu'est-ce que vous me voulez ? Vous devez vous barrer d'ici, disparaître. Un moment, que je lui dis. On veut me donner une journée de mise à pied et c'est pas réglo. J'ai eu pour la première fois une demi-heure de retard et je crois pas que pour une demi-heure de retard, j'aie droit à une journée de mise à pied.

Non, qu'il dit, c'est pas pour ça, c'est parce que vous avez dit con au directeur. Mais c'est impossible, je l'ai pas dit, il a mal compris, c'est évident. Moi, j'y peux rien si le directeur est sourd et s'il pige pas ce qu'on dit. J'ai seulement dit que j'allais travailler et que je m'en allais pas. Enfin il faut que vous partiez, qu'il me fait. Et si vous ne partez pas, j'appelle la police. Très bien, appelez la police. Je préfère aller en taule, je vous donnerai pas la satisfaction de me faire accepter une mise à pied qu'est pas réglo puisqu'elle est sans motif. Si vous me virez, vous devez me donner un mois de paie, plus huit jours de préavis. Ah, ça c'est à voir. Eh bien, on verra.

Le type téléphone, il m'envoie dans un autre bureau, là on me prépare les papiers, le livret de travail, une déclaration que je dois signer comme quoi je quittais la boîte, tous ces trucs-là. On me dit de signer. Et moi, non, je ne signe rien, je veux d'abord voir le fric, après je signe. Allons, qu'ils me font, faites pas le malin ou ça va mal se terminer pour vous. Vous allez vraiment finir en taule et en plus vous aurez pas un rond. Moi, je leur fais: Écoutez, ça, c'est mes oignons. Moi, j'ai compris ce que c'est la vie, le travail, et d'aller en taule, je m'en fous complètement.

J'avais tout bien calculé. On ne pouvait pas m'arrêter pour un truc de ce genre. Alemagna pouvait pas se faire foutre de sa gueule, et voir raconter ça dans les journaux: Un ouvrier arrêté parce qu'il refuse un jour de mise à pied. Puisqu'ils ne pouvaient pas aller au-devant de ces emmerdements, j'étais en somme sûr de ne pas finir en taule, et même d'obtenir tout le fric. Ce con-là insistait, tantôt menaçant, tantôt paternaliste: Mais d'où es-tu donc ?

Je suis de Salerne. Ah, moi aussi, je viens de là-bas, près de Salerne, je suis d'Avellino. Il essayait de faire le gars du pays, le paternaliste. Il m'offrait des cigarettes, et il insistait: Mais signe donc, comme ça la prochaine fois, tu pourras présenter une autre demande pour entrer ici et ils te reprendront. Si tu fais comme ça, alors là, ils ne te reprendront plus.

Merde, que je lui dis, du boulot, il y en a en veux-tu, en voilà, Alemagna, je m'en balance. On doit travailler, mais il faut pas se faire couillonner, et ici on veut justement me couillonner. Comment, il faut que je fasse ce que dit le directeur pour avoir encore du travail ici? Mais je m'en tamponne. Le directeur a eu tort, et moi, j'ai rien à faire de sa journée de mise à pied. Maintenant, ils veulent me renvoyer. Tant mieux, qu'ils me paient mon mois. Le type se met à téléphoner à tous les bureaux, je sais pas où, à l'administration, au personnel, et ainsi de suite. La direction insistait au téléphone: Tenez bon, menacez-le encore, et puis voyez. Avec tout ça, il était pas loin de sept heures, ça durait depuis trois heures: quatre heures de discussion et de bordel.

Les employés avaient les nerfs à bout. Moi, je ne bougeais pas du bureau, l'autre était là avec le livret et les papiers tout prêts, et eux continuaient à calculer ce qu'ils devaient me donner. Ils se ramenaient toutes les demi-heures avec une feuille et un nouveau chiffre dessus: quatre-vingt mille. Quatre-vingt mille qu'est-ce que c'est? C'est le reste du mois que vous devez faire, plus les huit jours de préavis. Quel rapport, vous devez me donner un autre mois de paie, encore quatre-vingt mille lires, en plus du mois passé et des huit jours de préavis. Donc, un tas de fric, et pas précisément quatre-vingt mille lires.

Un bordel intense, l'employé devenait hystérique: Fichez-le dehors, ici on peut plus travailler. Moi, je leur fais: Je m'en fous complètement, pour moi, si vous voulez pas travailler, vous pouvez aussi bien faire grève. Ça me fait ni chaud ni froid, je veux mon

fric. L'autre retéléphone: Le type a la tête dure, il ne cède pas, les employés sont furax, ils ne veulent plus travailler. On va être bien obligés de lui donner le fric, sinon je téléphone au commissariat, moi j'en peux plus. Mais comment, vous téléphonez au commissariat ? Oui, je téléphone au commissariat. Mais dites-le-lui donc, qu'ils lui répondent de l'autre côté: j'entendais, j'étais tout près.

Il s'approche de moi encore une fois: Écoute, si tu ne prends pas ce fric, je te jure sur mon père, sur mes enfants, sur l'amour que j'ai pour eux, que je téléphone au commissariat. Eh bien, je lui fais, téléphone donc au commissariat, comme ça on en finira de discuter. Parce que moi, j'ai pas envie de discuter avec toi. Tu veux m'avoir, qu'est-ce que j'en ai à foutre de discuter avec toi. Je t'ai dit que je voulais le fric, j'ai pas envie de faire des discours, c'est toi qui as envie d'en faire avec moi. C'est pas moi qui te casse les pieds, ça serait plutôt toi qui me les casses. Le type téléphone encore une fois et explique: Écoutez, moi je baisse les bras. Je dis aux employés de tout lui donner, je n'en peux plus. Vraiment un dur, il n'y a rien à faire.

Bon, ça va, faites ce que vous voulez, qu'on entend au téléphone de l'autre côté, parce que le type téléphonait juste devant moi. Alors il me fait: Bon, c'est toi qui as gagné, t'as vu ? T'as une sacrée tête de cochon, bravo, tu y es arrivé. Signe ici. Un instant, je lui dis. D'abord je veux voir le fric. Avant le fric, je signe rien du tout. Il se fait donner les papiers par l'employée, le livret, il m'emmène à la caisse. Là ils me donnent le reste du mois, les quatre-vingt mille lires du mois encore à faire, et les huit jours de préavis. Je signe le tout, et je sors de chez Alemagna. À cause de cette connerie du directeur, j'avais réussi à toucher un mois de paie sans travail.

Ce travail chez Alemagna, c'était en fait mon second travail en usine à Milan. Après deux mois de travail dans le bâtiment, un mois chez Alemagna, j'étais devenu chômeur partiel. Je travaillais pour divers Interim de manœuvres. On pouvait t'envoyer à la Siemens,

à la Sip, à la Standa, n'importe où il y avait du matériel à décharger. Même les industries qui avaient besoin d'ouvriers sur place pour certains travaux, s'adressaient à ces Interim de manœuvres: en somme, un chômage partiel légalisé.

Pendant quelque temps j'ai fait ce genre de boulot. Seulement quelquefois, on n'en trouvait pas. Je me mettais à la recherche du boulot, du pognon, quand j'avais vraiment plus un rond, et quelquefois, je courais le risque de ne pas en trouver. Un jour, j'étais complètement raclé, il ne me restait plus que mille lire, quand je me suis mis à chercher du travail. C'était un vendredi, j'ai rien trouvé. Le samedi, on ne te prend pas au travail, on en reparlera lundi. Alors, vendredi, samedi, dimanche et lundi, ça faisait quatre jours, et je n'avais que mille lire. En fin de compte, j'ai mangé le vendredi, et le samedi j'ai pas mangé de toute la journée. Le dimanche matin, j'ai eu l'idée d'aller donner mon sang.

Un ami m'avait dit que pour donner son sang, on lui avait payé trois mille cinq cents lire. Alors, j'ai eu l'idée d'aller donner mon sang moi aussi, comme ça, je me faisais mes trois mille cinq cents lire et je bouffais. J'ai pris un café crème, pour faire monter la tension. À Milan, il faut toujours boire quelque chose pour être en forme. J'ai bu mon café crème à San Babila, au bar Motta, là, en face de la roulotte des transfusions, qui est toujours cours Vittorio Emanuele, entre San Babila et les arcades. Je suis monté, j'ai enlevé ma chemise.

Ils m'ont ausculté la poitrine, pris un peu de sang à un doigt. Ils m'ont fait passer la radioscopie, et l'examen pour voir si on a la syphilis. Ensuite ils ont pris ma tension, elle était très basse. Ils m'ont demandé quel était mon âge, si j'avais eu des maladies, quel travail je faisais. Je suis en chômage, que je leur ai dit. Ils me demandaient quelles maladies j'avais ces cons-là, sans me demander si j'avais mangé, ça ne les effleurait même pas. Ils ont vu que j'avais

vingt-cinq ans que ma tension était basse, que j'étais en chômage, et ça les a pas effleurés que je pouvais avoir faim.

Ils m'ont fait étendre sur le lit, ils ont enfilé l'aiguille, il sortait très peu de sang. En fait, le flacon ne s'est même pas rempli à moitié, et le sang ne sortait plus, il coagulait. Ils ont pris peur, en voyant que le sang ne sortait plus, parce que généralement, quand on enfle l'aiguille, le sang jaillit dans le flacon et le remplit au bout d'une minute, au maximum une minute et demie. J'étais là depuis trois minutes, le flacon n'était même pas plein à moitié et le sang ne sortait plus. Ils ont eu un peu les jetons, alors j'ai dit au docteur: Écoutez, j'ai besoin d'argent, au moins mille liras. Pourquoi? Parce que je n'ai pas mangé et que j'ai faim. Ah, vous n'avez pas mangé, nous sommes désolés. Mais nous pouvons vous donner du café, et des brioches Motta.

En fait, je savais qu'à l'Avis le don du sang était gratuit, mais je croyais que quand on voulait, on était payé, qu'ils donnaient du pognon. Parce qu'en fin de compte, on leur avait bien donné une marchandise, quelque chose. Le docteur me dit: Non, ici, le sang on le donne, un point, c'est tout. Ça me semblait drôle, ce don obligatoire. Il m'a dit: Enfin, buvez un peu de café. Les brioches Motta, je ne les ai pas mangées, parce que j'avais travaillé chez Alemagna et je me rappelais trop bien comment je traitais ces machins-là. En somme, je n'avais pas une confiance sans bornes dans les brioches Motta.

Enfin, j'avais fini par souffrir de la faim à Milan, et puis j'avais un tas de dettes auprès des copains, des pays. Il y avait aussi l'histoire avec la femme de l'ami sicilien chez qui j'habitais. C'est pourquoi je ne voulais plus rester à Milan, et j'ai décidé de changer d'air. J'ai présenté une demande chez Fiat, la lettre de convocation est arrivée, et je m'en suis allé à Turin. Beaucoup de gens m'avaient dit que chez Fiat on était bien, qu'il y avait les vacances, un tas de trucs. Pour moi, c'était pas tellement ça l'important, le fait est qu'à Milan, j'avais grillé tous les copains, toutes les possibilités.

Je pensais qu'en allant chez Fiat, en gagnant un certain salaire, je me rangeais un peu, après on verrait.

Et puis à Turin, j'avais de quoi dormir, chez ma sœur. Beaucoup d'autres émigrants qui arrivaient directement du Sud dormaient chez des amis, des parents, ou bien ils avaient des adresses de pensions, de petits hôtels. Mais il y a des malheureux qui ont dormi pendant trois ou quatre jours, beaucoup pendant un mois, à la gare, dans la salle d'attente des secondes à Porta Nuova. Et par-dessus le marché, ils sont contrôlés par la police, qui ne laisse aucun journaliste s'approcher d'eux. Pour entrer de nuit dans la salle d'attente de deuxième classe à Porta Nuova, il faut montrer la carte Fiat si on travaille déjà chez Fiat, ou bien le papier de visite, la lettre de Fiat qui dit de se présenter pour la visite. Sinon, la police ne laisse entrer personne dans ce dortoir gratis qu'à Fiat à la gare de Turin.

#### 4. FIAT

Avant Fiat, la politique je m'en foutais. Et là, je voyais les étudiants qui distribuait des tracts devant les grilles de l'usine. Ils voulaient parler avec les ouvriers. Ça me semblait assez drôle. Je me disais, mais comment. Ces types qui ont du temps libre pour baiser et se la couler douce, ils viennent devant l'usine qui est bien la chose la plus dégueulasse qui existe. L'usine, c'est bien ça: la chose la plus absurde, la plus dégueulasse qui existe. Ils viennent ici, devant l'usine, mais qu'est-ce qu'ils viennent y foutre ? Ça, ça m'intriguait. À la fin je pensais que c'étaient des fous, des couillons, des missionnaires. Et je ne m'intéressais pas à ce qu'ils disaient.

Ça, c'était au printemps. En avril. Je n'y étais jamais allé, aux réunions avec les étudiants. Une fois, je suis allé au Premier Mai. Moi, les fêtes du travail, j'ai jamais pu comprendre ça. Non mais, c'est une plaisanterie: la fête du travail. La fête des travailleurs. Les travailleurs qui font la fête. Je n'arrivais pas à me fourrer ça dans la tête, pourquoi le travail devrait être fêté. Mais puisque lorsque je ne travaillais pas, je ne savais pas quoi faire. Parce que j'étais ouvrier: quelqu'un qui passe la plus grande partie de sa journée en usine. Et le reste du temps, je ne pouvais rien faire d'autre que me reposer en préparation du lendemain. Le jour de la fête, je m'en suis quand même allé, par désœuvrement, au premier mai, assister au meeting de je ne sais plus qui, parce que je ne le connaissais pas.

Et j'ai vu tous ces gens en cravate rouge. Les drapeaux. J'entendais qu'on parlait de choses qu'en fait je connaissais déjà. Je ne venais tout de même pas de la planète Mars. Je connaissais ces choses-là, mais je ne les comprenais pas, en somme. Devant les cafés élégants de la place, se tenait la bourgeoisie. Il y avait la petite bourgeoisie, les paysans, les commerçants, les prêtres, les épargnants, les étudiants,

les intellectuels, les spéculateurs, les employés et les lèche-culs divers. Ils écoutaient les discours des syndicats. Et là, entre les syndicats au milieu de la place et les bourgeois qui se tenaient tout autour, devant les cafés, il y avait la masse des ouvriers, une autre race. Et puis, entre les bourgeois et les ouvriers, il y avait la grande exposition automobile Fiat.

Enfin, la foire. J'écoutais les syndicalistes. Camarades, ça, nous ne devons pas nous contenter de le dire aujourd'hui dans la rue. Nous devons le dire et le faire aussi demain, à l'intérieur de nos usines. Bien, il a raison celui-là, que je pensais. Inutile de faire la fête, le bordel, seulement quand ils nous permettent de descendre avec le drapeau rouge dans la rue. Il faut que nous agissions à l'intérieur de l'usine aussi.

Après je suis parti tout seul, et j'ai vu un autre défilé qui criait Mao Tsé-toung Ho Chi Minh. Je me disais: Qui c'est, ceux-là? Encore des drapeaux rouges, encore des écriteaux. Mais j'y comprenais que dalle, en ce temps-là. J'étais dans le brouillard. Quelques semaines après, je me suis trouvé à une réunion avec les étudiants, au café à côté de Mirafiori. Ça faisait plusieurs jours déjà que j'avais commencé à semer le bordel dans l'usine. J'étais à l'atelier 54 des carrosseries, à la chaîne de la 500. Ça faisait un mois que j'y étais, un mois après la visite que j'avais dû passer pour entrer à la Fiat.

À la visite, on était deux mille. Chacun recevait un numéro, et on nous posait des questions au hasard. Des questions fabriquées à l'avance, pareilles pour tout le monde. Mais puisqu'on était nombreux, les pauvres salariés qui posaient les questions, ils y allaient à toute allure. Ils vous regardaient en face et crachaient deux questions. Vous répondiez quelque chose, ils vous disaient: Passez dans la pièce à côté. La pièce à côté, tout le monde y passait. Un flic, la liste en main, nous appelait, vingt à la fois, et nous emmenait dans une autre pièce où on nous examinait.



Le premier examen, c'était celui de la vue. Tu y vois ici, ferme un œil, regarde en haut, lis ici, tous ces trucs-là. Après, l'ouïe, savoir si tu entendais bien. Lève la jambe droite, lève la jambe gauche. Ils nous contrôlaient les dents, le nez, les yeux, les oreilles, la gorge. D'une visite à l'autre, on est arrivés à deux heures. À deux heures, ils nous ont dit qu'on pouvait aller manger. Cette visite du premier jour, il avait fallu y venir l'estomac vide; sans rien boire ni rien manger. Parce qu'on nous ferait une prise de sang. Quelques-uns avaient réussi à passer à la prise de sang avant deux heures, les autres pas. Ceux qui devaient revenir l'après-midi pour la prise de sang n'ont rien mangé à deux heures. Ils étaient à jeun depuis la veille au soir.

À la visite pour le sang, ça schlinguait, on sentait ça avant d'entrer. À l'intérieur, des milliers d'éprouvettes pleines de sang, partout. Des tampons de coton tachés de sang, partout. Dans un coin, un tas d'un mètre et demi de coton rouge plein de sang. Ils tiraient le sang, ils vous faisaient mal, parce qu'ils ne regardaient même pas où ils mettaient l'aiguille. Ils enfilaient l'aiguille n'importe où et ils tiraient. Puis ils mettaient de côté l'éprouvette et ils jetaient le tampon de coton rouge sur le tas dans le coin.

De là, on est entrés dans une autre pièce, où l'infirmière nous a donné un verre à tenir. Il n'y avait que deux cabinets. On a fait cercle et on s'est mis à pisser tous ensemble dans notre verre. On disait qu'on fabriquait de la bière et on se marrait. Après, on a posé le verre et l'infirmière nous a demandé nos noms. Elle les inscrivait sur une feuille au-dessous du numéro de nos verres à chacun.

Le lendemain, visite générale. Il fallait lever un poids. Il y avait des outillages avec des poids attachés. Ils devaient contrôler nos forces. Ça a duré à peu près deux heures, parce qu'on était deux mille et qu'on devait tous y passer. Tout le monde n'a pas réussi à passer ce jour-là, et il y en a qui ont été obligés de revenir le lendemain.

Ça faisait six, sept heures de perdues pour cette visite. Après, il fallait attendre la visite générale. Tu te foutais à poil.

Tu étais là, debout, à poil devant le médecin-sorcier. Lui, assis, en blouse blanche, il te posait des questions. Comment tu t'appelles, quel âge tu as, est-ce que tu as fait ton service, est-ce que tu es fiancé? Ensuite il te faisait marcher, avance, reviens, lève les bras, baisse les bras, baisse-toi jusqu'à terre, fais voir tes mains, fais voir tes pieds, sous les pieds. Après, il regardait les couilles, si on en avait, tous ces trucs-là. Dis 33, tousses, respire, et toutes ces conneries. Une journée entière, rien que pour cette visite-là, parce qu'il fallait un quart d'heure par personne et on était deux mille.

Ensuite, le médecin-sorcier m'a dit: Tu n'as jamais eu d'opération chirurgicale? On voyait bien que je n'en avais jamais eu, puisque grâce au ciel je n'avais pas une seule couture. Si, si, que je lui fais, à la couille gauche. Comment c'est arrivé? Il a commencé à avoir les jetons, parce qu'il ne s'en était pas aperçu avant. Je me suis dit, maintenant je vais me payer sa poire, au toubib. C'est parce que je jouais au ballon, que je lui réponds, alors j'ai pris un coup de pied dans les couilles et on a été obligé de m'opérer.

Vraiment? Bon, il faut que tu viennes à une visite de contrôle demain. Un autre avait dit qu'il s'était cassé le bras, et lui aussi devait venir le lendemain. Selon moi, tout ça servait à faire bien entrer dans la tête de l'ouvrier qu'il devait être en bonne santé, valide, et cætera. Je ne sais pas à quoi ça pouvait foutre bien servir. Après, en fait, ils nous ont tous pris. Même ceux qui n'entendaient pas, qui portaient des lunettes, qui boitaient ou qui avaient eu un bras plâtré. Tous, du premier au dernier, ils auraient pris n'importe qui, sauf un paralytique.

On est revenu encore le lendemain passer la visite de contrôle. Ils m'ont envoyé dans une pièce où il y avait un sorcier, sans même sa blouse blanche cette fois. Il n'y avait qu'une secrétaire blonde et

bien balancée qui tortillait du popotin à travers la pièce. Je lui ai tendu ma fiche, et lui s'est assis sur son tabouret. Il m'a fait baisser mes pantalons et m'a touché les couilles. Où est-ce que tu as eu une opération ? À celle-ci. Rhabille-toi. J'ai remonté mon froc, il m'a rien dit. L'infirmière bien roulée m'a donné un papier comme quoi je devais me présenter à la Fiat deux jours après.

À la Fiat, deux jours après, il y avait tous ceux qui avaient passé la visite. C'est-à-dire tout le monde. Tout de suite, le type du bureau d'embauche est arrivé. À moins que ce soit celui des relations publiques, le psychologue ou l'assistant social, va savoir, ce qu'il pouvait bien être. Il arrive et il dit: Mes amis, je vous souhaite la bienvenue chez Fiat en mon nom personnel et au nom de la direction. Qui nous avait acceptés. Bien, bravo. Tout le monde applaudit. Le bureau du personnel, il dit, est à la disposition des employés de Fiat qui ont des enfants, des problèmes personnels, des problèmes sociaux à résoudre, tous ces trucs-là. Si vous avez besoin d'argent, vous nous en demandez. Ah, font quelques Napolitains, moi j'aurais besoin de dix mille lire. Non, pas comme ça; le prêt, vous ne pouvez le demander que quand vous travaillez, si vous avez des besoins réels. Pour le moment, vous devez encore y penser vous-mêmes, à ces choses-là. Quand vous travaillerez, vous pourrez demander un prêt.

Puis, des bureaux, ils nous ont fait descendre, à l'usine proprement dite. Un autre machin, un employé, prenait notre numéro et nous en donnait d'autres. Numéro de vestiaire, numéro de couloir, numéro d'armoire, numéro d'atelier, numéro de chaîne. Avec tout ça, on a été obligés de rester pendus à leurs basques pendant une demi-journée encore. Après, on est allés au bureau du grand chef, l'ingénieur des Carrosseries. Trois par trois on entrait, évidemment il posait à tous les mêmes questions, il tenait à tous le même discours, avec les mêmes mots.

Je vous souhaite la bienvenue chez Fiat. Vous savez ce qu'est Fiat, Fiat est partout en Italie. Si vous avez lu des attaques dans la presse communiste, où on dit du mal de la chaîne de montage, ce ne sont que des calomnies. Parce qu'ici, les seuls ouvriers qui ne se trouvent pas bien, ce sont les fainéants. Ceux qui n'ont pas envie de travailler. Tous les autres travaillent et sont contents de travailler, ils vivent bien. Tout le monde a une voiture, et Fiat a des colonies de vacances pour les enfants de son personnel. Et puis, on a des remises dans certains magasins quand on est employé chez Fiat. Toute une apologie, qu'il nous faisait.

Lui, comme les autres, ne posait au premier abord aucune question précise. Il ne disait rien qui puisse avoir rapport à chacun d'entre nous personnellement. Ça, ils ne le font qu'avec les employés, c'est évident, d'ailleurs avec eux ils ont plus le temps, les employés sont moins nombreux. Nous, on était une masse, une marée. On n'était pas que les deux mille de la visite, on était tous les nouveaux embauchés, ça faisait bien vingt mille. L'arrivée des monstres, l'horrible invasion des travailleurs. Eux, ça faisait deux mois qu'ils posaient à tous les mêmes questions, le même blabla.

Ils se cassaient les couilles, eux aussi, à faire ce boulot. C'est-à-dire que cette masse d'ouvriers qui entraient chez Fiat, elle prolétarisait les employés, les médecins eux-mêmes. En fait il ne s'agissait pas de faire un choix, ça servait seulement à donner une impression d'organisation, de hiérarchie, de discipline. Sinon, ils n'auraient pas pris ceux qui n'y voyaient pas, qui étaient vraiment malades, qui avaient un ventre comme ça. Ils prenaient tout le monde, parce qu'ils avaient besoin de tout le monde. Pour le boulot, tout le monde faisait l'affaire.

Et l'autre, l'ingénieur, qui nous fait: Je suis votre colonel. Vous êtes mes hommes et nous devons nous respecter les uns les autres. Moi, mes ouvriers, je les ai toujours défendus. Les ouvriers de Fiat sont les meilleurs, ceux qui produisent le plus, et toutes ces conneries-là.

Moi, je sentais la moutarde qui commençait à me monter au nez, et je pensais: j'ai comme qui dirait l'impression que ça va mal se terminer, avec le colonel. Ensuite il nous a expliqué qu'il ne fallait pas saboter la production, parce qu'on était illico mis à la porte et qu'en plus, on pouvait aussi être déféré à la justice. Il nous a sorti un article du code pénal qui disait qu'on pouvait être déféré à la justice. Il s'est mis à faire du terrorisme. Et je pensais: le colonel, une bonne leçon lui irait comme un gant.

Après, ils nous ont présenté nos chefs, à chacun. On nous avait partagés. On avait été une masse jusqu'à ce moment-là, mais après ils nous ont divisés, quatre ou cinq par chaîne. Moi, j'allais à la chaîne de la 500, on m'a présenté mon chef. Le chef de chaîne. Puis mon chef m'a présenté le polyvalent. Ça veut dire les ouvriers qui savent faire tous les travaux de la chaîne. Si tu dois aller pisser ou chier, en admettant qu'on t'y laisse aller, parce qu'il faut une permission, eux arrivent et prennent ta place. Ou bien si tu as un malaise, ou si tu te trompes. Le volant se ramène, le joker, l'homme à tout faire.

Ils me présentent ces types-là et me mettent près de la chaîne. C'était deux heures avant la fin de la journée, et le chef m'a fait faire des bricoles. À voir la chaîne de montage, j'avais l'impression d'un travail léger. La façon dont avançait la chaîne, dont travaillaient tous ces ouvriers. On aurait dit qu'ils faisaient presque pas d'effort. Le lendemain, ils m'ont amené à mon poste, un autre poste, une autre chaîne. Et ils m'ont présenté un autre chef, le lendemain, quand il a fallu se mettre au boulot. Celui-là a appelé un volant et lui a dit: Conduis-le là-bas. Enfin, j'étais à un poste où je devais mettre la calandre et le pare-chocs à la 500. Il fallait les appliquer sur le moteur, enfiler deux boulons et serrer avec un machin.

Je prenais la calandre avec le pare-chocs, au-dessus de moi arrivait la carrosserie de la 500, de l'autre côté arrivait le moteur, moi je mettais en place la calandre et le pare-chocs, qui devaient bien peser dans les dix kilos. Je les recevais d'un autre poste, où un autre les avait

préparés, je les mettais sur le moteur, j'enfilais les boulons. Je vissais avec la clé automatique à air comprimé, vite, trrr trrrr, deux boulons, et le tout partait pendant qu'une autre arrivait. Vingt secondes, que je devais y passer. Il fallait tenir cette cadence. Les premiers jours, j'y arrivais pas, le volant m'aidait. Il m'a aidé pendant trois jours.

À la chaîne Fiat, il n'est pas question d'apprendre mais d'habituer les muscles. De les habituer à l'effort qu'il faut pour ces mouvements, ce rythme. Devoir appliquer un de ces machins-là toutes les vingt secondes, ça veut dire que tu as des mouvements plus rapides que des battements cardiaques. C'est-à-dire que le doigt, l'œil, tu devais remuer tout ça en dixièmes de secondes. Des opérations obligatoires à effectuer en fractions de secondes. L'opération choix des deux rondelles, celle du choix des deux boulons, ces mouvements-là, c'étaient des opérations que les muscles et les yeux devaient faire tout seuls, tout de suite, sans que moi j'aie rien à décider. Il fallait seulement que je tienne le rythme de tous ces gestes, pour qu'ils se répètent dans le même ordre et identiques. Tant que tu ne t'habitues pas au rythme, pendant trois ou quatre jours, tu n'y arrives pas.

Quand j'ai commencé à m'en tirer tout seul, le type qui m'aidait m'a laissé. Je m'apercevais que là-dedans, ils avaient intérêt à augmenter le nombre de nos opérations. Parmi les nouveaux arrivés, certains faisaient une demi-journée, une journée, trois jours, une semaine de travail, puis s'en allaient. Chez les jeunes en particulier, beaucoup s'en allaient dès qu'ils avaient vu de quel sale boulot il s'agissait. Merde, faut être dingue pour rester ici, et ils se tiraient. Une quantité d'autres se mettaient en congé de maladie tous les jours. Alors, étant donné qu'il y avait moins d'ouvriers sur la chaîne, ils avaient besoin que chacun de nous fasse beaucoup plus d'opérations. Autrement, il fallait garder un tas de personnel qui ne servait à rien, puisqu'il n'était jamais là. À moi, ils m'ont imposé une opération supplémentaire. Alors, j'ai commencé à me foutre en rogne et je me suis fait un peu mal au doigt.

J'avais l'ongle un peu écrasé, c'était pas bien grave. Seulement j'y ai mis de la graisse dessus, de la graisse noire, on aurait dit du sang coagulé. L'ongle était un peu noir, le doigt était noir, alors j'ai appelé le volant pour lui dire que j'avais besoin d'aller à l'infirmerie. Le chef est arrivé, il m'a dit: Tu veux aller à l'infirmerie? Oui, je me suis fait mal au doigt. Mais tu ne veux pas aller à l'infirmerie pour si peu. Je veux y aller. Tu n'iras pas. Arrive un autre chef, celui des 500. Parce qu'il y a un chef des carrosseries, et puis un chef des 500, un des 850, un des 124. Et tant les 124 que les 500 et les 850 elles ont toutes plusieurs chaînes. La 850 a quatre ou cinq chaînes, la 500 en a six ou sept, la 124 deux ou trois.

Le chef des 500 est arrivé et m'a dit: Écoute, je vais te faire une proposition. Tu choisis toi-même si tu vas voir le toubib, à l'infirmerie, avec ce doigt-là, ou si tu veux rester ici. Si tu acceptes de rester ici, je te file un boulot pénard. Si tu veux aller au toubib et qu'il ne te met pas en maladie, je te colle le plus sale boulot, et je te fais donner une mise à pied. Alors, je relève le défi: Je vais chez le toubib. Il m'a signé un billet, parce qu'il fallait un billet pour monter à l'infirmerie. On verra plus tard, qu'il m'a fait d'un ton menaçant. Et je suis allé à l'infirmerie. En entrant j'ai vu revenir un ouvrier avec un bras pansé, à cause d'une coupure. Tu rentres chez toi? que je lui dis. Non, ils m'ont pas mis en congé. Comment, avec cette coupure au bras, ils ne t'ont pas mis en congé? Non.

Alors j'ai vu rouge et je me suis dit: Moi, avec ce doigt même si j'ai rien, je me fais donner dix jours. Parce que le type s'était vraiment fait mal et on lui avait dit: Non, au boulot. Mais quoi, c'est dingue, on est en guerre, c'est le Vietnam ici ou quoi? Tous ces gens sanguinolents, blessés, on les oblige à bosser? Je suis entré à l'infirmerie au moment où arrivaient d'autres blessés. Là, à l'infirmerie, c'était toujours plein, on aurait vraiment dit un hôpital de guerre, avec tous ces ouvriers qui débarquaient continuellement, une main écrasée, une coupure quelque part, quelque chose de

cassé. Il en arrivait un avec une hernie étranglée qui hurlait. On l'a emmené au poste de secours, on avait appelé l'ambulance.

Je suis arrivé et j'ai commencé à bluffer. J'ai bien vérifié, je me suis touché le doigt pour savoir quand je devais crier. Quand on m'a touché le doigt, je me suis mis à jurer en napolitain. Celui qui m'examinait était de Turin, ça lui faisait un certain effet. Si j'avais juré en italien, on aurait cru que je jouais la comédie, tandis qu'en napolitain, le type savait pas si je la jouais ou pas. Nom de Dieu de merde, tu me fais chier, bas les pattes bon Dieu, tout ça, je disais. Mais il faut bien que je vous examine, qu'il faisait. Ne bougez pas. Tu parles. Je me suis fait mal au doigt, ici c'est cassé. Et lui: Je veux voir s'il y a quelque chose de cassé, je ne sais pas si c'est cassé. Mais moi je le sais, je le sens bien que c'est cassé. Je ne peux absolument pas remuer.

Arrive un médecin, celui qui avait examiné la hernie de l'autre, il dit: Bon, ça va, faites-lui un billet pour six jours. Six jours, qu'il dit, et puis si ça vous fait encore mal, on vous enverra à l'hôpital. Il me fait mon papier et je m'en vais. Je vais voir le chef et je lui dis: Il m'a donné six jours. Le chef devient noir de rage et pense: Ce salaud-là m'a couillonné, il va se payer six jours de vacances aux frais de Fiat. Parce que c'était la Malf qui devait payer. C'était pas comme la mutuelle de maintenant, l'Institut national, l'Inam. La mutuelle d'entreprise Fiat payait plus. L'Inam ne paie pas les trois premiers jours de maladie, avec la Malf on était payé dès le premier jour. Avec sa mutuelle, Fiat l'avait dans le cul. D'ailleurs ils l'ont supprimée.

Alors, je suis rentré chez moi. Chez moi, je ne lavais jamais mon doigt, avec sa graisse noire tout autour. Je ne le lavais jamais, je ne le remuais pas non plus, et je faisais bien attention à ne l'appuyer nulle part. Au bout des six jours, il avait un peu enflé. Je ne l'avais pas remué justement pour le faire enfler. Quand on remue les doigts, ils deviennent minces. Mais si on reçoit un coup sur un doigt et qu'on



ne le remue plus, le doigt gonfle vraiment et devient plus gros que les autres. Il n'enfle pas beaucoup, mais on voit qu'il est légèrement plus gros. Et puis il est plus lisse, parce qu'il n'a rien touché.

Je reviens au bout de six jours et je dis: Regardez-moi ça, mon doigt est enflé. Il me semble qu'il me fait encore mal. Mais ça vous empêche vraiment de travailler? Oui, parce que nous travaillons avec nos mains. Si je dois prendre un boulon ou le pistolet, c'est comme ça qu'on appelle l'engin pour visser les boulons, il faut bien que je me serve de mes mains. Ou bien je fais attention à ce que je fais, aux boulons que je prends, ou bien je fais attention à mon doigt, pour pas le cogner quelque part. Si je dois faire attention à mon doigt et à ce que je suis en train de faire, c'est pas possible. Parce qu'autrement, au bout de trois heures que je me serai cogné partout, je finirai par m'énerver, je deviendrai fou et je balancerai quelque chose dans la gueule de quelqu'un. C'est pas possible.

Le médecin comprend que je suis en train de lui faire du cinéma et il m'invente une proposition: Vous préférez quoi, retourner au boulot ou être hospitalisé? Moi je me dis: Ici il faut tenir bon, l'hospitalisation, eux, ça leur coûte plus cher. Il ne peut pas justifier une hospitalisation pour un doigt, c'est pas possible. Lui voulait jouer au plus fin avec moi, il pensait: Ce type-là veut prendre encore trois ou quatre jours de vacances, je vais l'intimider. Il préférera sûrement retourner au boulot plutôt que d'aller à l'hosto. À l'hosto, t'es couillonné, c'est clair, tu peux rien faire de marrant, t'es fermé là-dedans et c'est marre.

Je fais: Non, alors je vais à l'hôpital. Parce que selon moi, mon doigt me fait encore mal, il n'est pas guéri. Alors, il dit à un type: Fais-lui le papier pour l'hôpital. Je me suis mis à pâlir, je pensais: Ce con-là m'a bien eu. Je ne pipais pas, j'étais sur le point de dire: Je retourne au boulot. J'allonge le cou pour regarder le papier, je vois que le type était en train d'écrire: six jours de plus. Je ferme ma gueule, je prends le papier et je me tire. Sans un mot, ni lui ni

moi. Je ne lui ai pas dit: Alors, j'y vais plus, à l'hôpital? On avait compris tout de suite qu'on était tous les deux en train de se payer la tête de l'autre.

Comme ça, j'ai eu douze jours aux assurances, j'étais content. J'avais réussi à rouler le travail et son organisation, au profit de mes intérêts personnels. Mais pendant ces semaines sans travail, je ne savais pas quoi glander toute la sainte journée. Je m'en allais me balader au Valentino, là où se tiennent les putains, les pédés. Je me baladais comme ça, au hasard, je m'emmerdais, je ne savais pas quoi faire, et pourtant j'avais du fric. Ils me payaient presque cent vingt mille lires par mois, chez Fiat. Tous les quinze jours, on touchait une avance, et moi je donnais quarante mille lires à ma sœur chez qui j'habitais.

Il me restait dix mille lires, ces dix mille lires, je les ai claquées en deux ou trois jours. Un peu parce que je ne savais pas quoi glander, je passais d'un bar à l'autre, j'achetais des journaux, Playman, Diabolik. J'entrais au ciné, je ne savais pas quoi glander. Ce fric, je le dépensais comme ça, sans savoir pourquoi ni comment. J'étais là, je me reposais de la fatigue et de ce travail de merde. Un truc assez absurde, enfin vraiment absurde. Pendant ces douze jours au congé de maladie, je m'en apercevais, je ne savais même pas comment me reposer du turbin et je ne savais pas quoi foutre à Turin.

À la fin des douze jours aux crochets de Fiat, parce que enfin j'avais que dalle, je retourne au boulot. On m'a mis à visser les pots d'échappement, et j'ai décidé de me payer la gueule de mon nouveau volant. Parce que, lorsqu'il te faut apprendre une nouvelle opération, tu as encore un volant sur les talons, pour t'enseigner. Et moi je voulais me payer sa poire parce que les volants sont des sales jaunes, des types qui travaillent là-dedans depuis trois ans, dix ans. Il me montrait: T'as vu, trrr trrr trrr, fais le suivant. Je m'avançais: trrrrrrr et je m'arrêtais. Je faisais semblant de buter avec le pistolet, comme s'il se coinçait près du boulon. Grouille-toi, j'appelais le volant, viens voir, j'y arrive pas.

Nom de Dieu, nom de Dieu, se mettait à dire le gars qui était turinois. On les appelle «barott», ceux de la ceinture de Turin, c'est des péquenauds. Ils restent des péquenauds, avec leur terre et leur femme qui la cultive. Ce sont les «pendolari», ceux qui font la navette entre la ville et la banlieue, des gens très durs, bouchés, sans un brin d'imagination, des individus dangereux. Ils sont pas fascistes, ils sont bouchés, c'est tout. C'étaient des PCI, pain et travail. Moi, j'étais indifférent en politique, mais au moins j'étais récupérable. Eux, ils acceptaient le travail jusqu'au bout, le travail était tout pour eux, tout, et ils le montraient par leurs actes. Ils restaient à travailler là pendant des années, des trois ans, des dix ans. Comme ça, on vieillit tout de suite et on meurt jeune. Pour quatre sous qui ne suffisent jamais, il n'y a qu'un type borné, un esclave, qui puisse faire ça, rester pendant des années dans cette prison de merde, et faire un boulot qui t'anéantit.

Enfin toujours est-il que le gars a le soupçon que je veux me payer sa gueule, alors il abandonne le poste et arrête la chaîne. Arrivent les chefs. Quand une chaîne s'arrête, une lampe rouge s'éclaire là où la chaîne s'est arrêtée et tous les chefs s'amènent. Qu'est-ce qui se passe ? Il y a que celui-ci ne veut pas travailler. Mais tu mens comme un arracheur de dents, je bosse, moi, seulement j'y arrive pas parce que je suis en train d'apprendre. Je ne suis pas aussi intelligent que toi, toi tu es ici depuis dix ans, c'est forcé qu'un type comme toi comprenne tout de suite. Je voulais l'avoir jusqu'au trognon. Tu es intelligent, que je lui faisais, tu es ici depuis dix ans, tu sais tout, pour moi, c'est un peu plus difficile. Et puis je reviens de convalescence, avec mon doigt comment veux-tu que je fasse ?

Le chef me dit: Écoutez, moi j'ai l'impression que vous voulez tirer au flanc. Il faut bien vous mettre dans la tête que chez Fiat faut bosser, on n'est pas ici pour tirer au flanc. Si vous voulez rien foutre, allez retrouver vos amis via Roma. Et moi: Ben je sais pas si j'ai des amis via Roma. Ce que je peux vous dire, c'est que je viens ici parce que j'ai besoin de pognon. Je travaille. Je ne sais pas encore,

quand j'aurai fait mon apprentissage, ça sera mieux. Vous voulez me mettre six jours à l'essai, oui ou non ? Comment, six jours à l'essai, il fait le chef, vous êtes ici depuis un mois déjà ! Oui, depuis un mois, seulement j'étais à un autre poste, pas à celui-là. Maintenant, j'ai besoin de six jours d'apprentissage de nouveau et il faut que le volant reste avec moi. Sinon, je fais que dalle.

Je devais visser les boulons du pot d'échappement, neuf boulons. Il fallait que je reste pendant huit heures pistolet au bras, le moteur me passait devant, je vissais, il s'en allait. Un autre enfilait le pot d'échappement et les boulons, moi je n'avais qu'à visser. C'était assez facile, mais je devais rester huit heures le pistolet au bras ou sur l'épaule, un pistolet à air comprimé qui pesait dans les quatorze kilos. Et puis, moi, les travaux où je ne dois me servir que d'une main ou d'un bras, où je ne dois pas me servir des deux à la fois, j'aime pas ça. Parce que ça me fait une épaule plus grosse et l'autre plus petite. On devient tordu, une épaule d'une façon et l'autre d'une autre, un muscle plus gros, un autre plus petit. On se déforme vraiment. Si on fait des mouvements comme la gymnastique, où on bouge toutes les parties du corps de la même façon, ça ne me gêne pas. Cette gymnastique-là, au contraire, ça me foutait en boule. Je me mettais le moteur sur l'épaule et alors, le bruit: Tototototo, to to to, j'en pouvais plus.

De toute façon, j'avais décidé de couper les ponts avec Fiat, de les menacer. Au dernier heurt avec mon volant, les chefs se ramènent tous ensemble. Les ouvriers s'étaient arrêtés parce que le volant avait de nouveau bloqué la chaîne. Ils étaient tous là à me regarder et moi je regardais les chefs. Et je les ai menacés, j'ai menacé le chef, le volant, le grand chef qui était venu lui aussi, le colonel. Écoutez, je leur fais, l'usine Fiat n'est pas à moi, mettez-vous-le bien dans la tête. C'est pas moi qui l'ai voulue, c'est pas moi qui l'ai faite, je suis là-dedans pour gagner mon pognon, un point c'est marre. Alors si vous me cassez les pieds et si vous me poussez à bout, je vous casse la gueule, tous tant que vous êtes. Devant les ouvriers, que je leur

ai dit ça. Je les avais explicitement menacés, mais ils ne pouvaient pas prendre de risques. Parce qu'ils ne savaient pas si c'était du lard ou du cochon. Alors, le grand chef a employé le paternalisme.

Vous avez raison, qu'il me fait devant les ouvriers. Mais le travail est une chose importante, il faut le faire. Vous êtes un peu nerveux aujourd'hui, c'est évident, mais nous, on n'y peut rien, c'est pas un hôpital ici. Allez vous soigner, qu'il me fait en s'approchant de moi, mettez-vous en congé, qu'il me fait devant les ouvriers, ne cassez pas les pieds aux gens qui veulent travailler. Il me récupère en somme, et puis il conclut: Si tu veux faire suer le monde, mets-toi en congé, va te faire foutre, ne viens pas ici casser les pieds aux gens qui travaillent et qui ont envie de travailler. Il n'y a pas de place ici pour les tire-au-cul, les mabouls, les malades qui ne veulent pas bosser. Pendant ce temps-là, la chaîne s'était remise en mouvement et les ouvriers ne me regardaient même plus.



## 5. LA LUTTE

Tout ça, c'était avant de connaître les camarades de l'extérieur. Un soir, je sortais de chez Fiat, je rencontre un étudiant qui me fait: Tu veux venir à une réunion au bar à côté? Je décide que ça me botte et je lui dis d'accord, j'y vais. Merde, j'ai rien à faire, je vais voir ce qu'ils veulent, ces cons-là, ce qu'ils racontent. Je les voyais tous les jours au même endroit, ces étudiants, et je les prenais pour des cons. Je ne savais même pas ce qu'ils racontaient, je lisais aucun de leurs tracts.

C'était une période de grève, de celles que fait le syndicat. C'étaient ceux qui voulaient la deuxième catégorie, grutiers et caristes. Avec ces grèves, quelques chaînes, celles de la I24, étaient arrêtées. Les ouvriers jouaient aux cartes, misaient du fric, pariaient. Ils lisaient ou bien ils restaient plantés là puisque les pièces n'arrivaient plus. Deux ou trois chaînes étaient arrêtées. À la sortie, je voyais les étudiants qui distribuaient les tracts et qui parlaient de la grève. Mais ça ne m'intéressait pas.

Bref, je suis allé à la réunion au bar à côté de Mirafiori. J'ai fait la connaissance de Mario et des étudiants, je leur ai dit dans quel atelier j'étais, ce que je faisais. J'ai connu aussi d'autres ouvriers et Raphaël, un de la I24, que je voyais venir tous les soirs aux réunions. Il disait qu'il connaissait dans les quatre-vingts camarades prêts à débrayer quand il le dirait. Merde, je me disais, moi tout le monde me connaît, et pourtant personne ne s'arrêterait à un seul mot de moi. Bon, je lui dis, si tu connais ces quatre-vingts camarades, on peut débrayer quand on veut, demain même, on ne travaille plus, on commence à lutter dès demain.

Mario et les autres étudiants étaient là, l'oreille tendue, à écouter ce qu'on disait, Raphaël et moi. On a décidé de tirer un tract pour le lendemain. Bon, d'accord, que je dis, on sort un tract pour demain et on y dit qu'on lutte, qu'on débraye. Je ne sais plus trop sur quoi il devait porter, le tract. Peut-être bien aussi sur la deuxième catégorie, je ne sais pas. Ou bien il me semble qu'on voulait le pognon de la cantine. Chez Fiat, il n'y a pas de cantine, et nous réclamions le pognon de la cantine, qu'on nous avait promis. Enfin, un truc dans ce genre.

Comme dans des tas d'autres usines, chez Fiat, pour manger, on apportait sa musette. Et moi je disais que la demi-heure du repas, on devrait nous la payer, parce que pendant cette demi-heure aussi on travaillait. T'es au boulot, ouhhhh la sirène sonne, alors tu prends tes jambes à ton cou, tu grimpes les escaliers, tu arrives à ton couloir, à ton vestiaire, à ton armoire, tu prends ta fourchette, ta cuillère, ton pain, tu cours, tu vas à l'endroit où se trouvent les musettes, il y en a deux mille, tu prends la tienne, tu arrives à table, tu parles, tatatatata, tu manges, descendez, ouhhhhh, tu sursautes, tu cours, le couloir, le vestiaire, l'armoire, tu reposes tes affaires, tu dégringoles les escaliers, une demi-heure, te voilà de nouveau à l'atelier. Le tout ventre à terre, sinon tu y arrives pas. C'est du travail, ça, c'est pas une récréation. C'est un fait productif.

Enfin, j'entends Raphaël qui dit qu'il peut bloquer quatre-vingts camarades. Et je lui dis qu'on pourrait prendre rendez-vous pour le lendemain, lui avec ses hommes, moi avec les miens. En réalité, moi je n'avais personne, mais je pensais: on verra bien s'ils me suivent, j'essaie toujours. On se voit avec tes hommes et les miens, que je dis à Raphaël. On se voit au bout des chaînes et là on tient une assemblée, on manifeste. On menace de mort et de pendaison tous les salauds, les jaunes, les volants. On les menace, on fait des manifs, on se met à crier et à chanter. Voyons un peu la merde qu'on est capable de semer. Et après, on sort de l'atelier. Enfin on lutte, demain on ne travaille pas. Bon, bon, d'accord. Alors, on le fait ce



tract, demain à une heure, on le distribue devant les grilles. Quand on sera rentrés, on parlera avec les camarades dans les vestiaires, dans les couloirs pour arriver aux vestiaires.

Le lendemain, on se met à distribuer le tract devant la porte, avec les étudiants. Mario avait fait une pancarte, je ne sais pas ce qui était écrit dessus, pouvoir ouvrier, la classe ouvrière est forte, des trucs dans le genre. Alors, moi, j'ai commencé à faire de l'agitation devant la porte. Camarades, aujourd'hui, faut qu'on arrête. Parce qu'on en a plein le cul de boulonner. Vous avez vu comme le travail est vache. Vous avez vu comme il est chiant. Vous avez vu comme il est éreintant. On vous avait fait croire que Fiat était la terre promise, la Californie, qu'on était sauvés.

J'ai fait tous les métiers, j'ai été maçon, plongeur, débardeur. J'ai tout fait, mais le plus dégueulasse, c'est Fiat. Quand je suis venu chez Fiat, j'ai cru que j'étais tiré d'affaire. Le mythe de Fiat, du travail Fiat. Mais c'est qu'une saloperie comme tous les autres métiers, et même pire. Ici, les cadences augmentent tous les jours. Beaucoup de boulot et peu de fric. On meurt à petit feu sans s'en apercevoir. Ça signifie que c'est le travail qui est dégueulasse, tous les métiers sont dégueulasses. Il n'y a pas de travail qui soit correct, ce qui est dégueulasse, c'est vraiment le travail. Ici et aujourd'hui, si on veut améliorer notre situation, on ne doit pas l'améliorer en travaillant plus, mais en luttant, en ne travaillant plus, il y a que comme ça qu'on peut l'améliorer. On se repose un peu aujourd'hui, on prend un jour de vacances. Je parlais en dialecte parce que c'étaient tous des Napolitains, des Méridionaux. Comme ça, ils comprenaient tous, la langue officielle pour nous c'était le napolitain.

Ensuite, on entre, et en entrant j'ai une idée. Je me fais donner la pancarte par Mario, sans même savoir au juste ce qui était écrit dessus. Un accès de fantaisie, comme ça, j'entre chez Fiat avec la pancarte. La pancarte d'une main et la carte de l'autre. Parce que pour entrer, il faut montrer sa carte, montrer que tu fais ou

non partie du personnel. Sinon, qui sait, il peut entrer un bandit, un type qui veut poser une bombe. Le premier gardien me regarde tout surpris, bouche bée. C'est la première fois de sa vie qu'il voit une pancarte à l'intérieur de chez Fiat, passer légalement les grilles, la carte Fiat à la main. Le chef des flics vient vers moi et me dit: Arrêtez-vous. C'est à moi que vous parlez? Oui, qu'est-ce que vous fichez avec cette pancarte?

Avec ça? que je fais. Je le fais voir. Mais vous ne savez pas que l'on ne peut pas entrer avec des pancartes? Où est-ce que c'est écrit? Dans les règlements, ça n'y est pas, qu'on ne peut pas entrer avec des pancartes, alors, moi j'entre. Non, on ne peut pas entrer. Mais alors, c'est un acte arbitraire, c'est vous qui êtes en train de le décider en ce moment qu'on ne peut pas entrer, et moi j'entre quand même. Cette pancarte, elle me botte, je l'emporte avec moi. Non, on ne doit pas entrer avec des choses qui n'ont pas rapport au travail. Et alors, pourquoi celui-là entre avec le Corriere dello sport, quel rapport entre le Corriere dello sport et le travail, les ouvriers? Cette pancarte au moins, elle les intéresse, les ouvriers, ce canard-là n'intéresse personne. Je m'en fous, venez avec moi. Je lui fais: Si je la pose, cette pancarte, je peux entrer? Oui, posez la pancarte. Regardez, je la pose ici, de l'autre côté de la grille. Ça va comme ça?

J'entre. Le chef des flics me rappelle: Venez avec moi, vous. Où? Il faut que j'aille au boulot. Venez avec moi. Alors je le prends par sa cravate et je lui dis: Non mais, c'est toi qui vas venir avec moi. Je le tire un peu, puis, je lui balance un coup de pied dans les couilles, un autre dans le ventre, et je le fiche par terre. Je dis: Me faites pas chier, aujourd'hui, on est en lutte, allez vous faire foutre tous autant que vous êtes. Tous les ouvriers qui entraient, un seul mugissement: ouhhhhh, comme dans les tribus arabes. Tout le monde m'applaudissait. Puis ils m'ont dit: Fous le camp à l'intérieur, sinon ils vont te reconnaître. J'ai foutu le camp à l'intérieur, et je suis allé au vestiaire: Camarades, aujourd'hui, on est en lutte, tous ensemble, on va faire un sacré bordel.

Ils sont tous devenus blancs comme des linges. C'était trop provocateur, pour eux. Ils n'avaient jamais lutté. Le syndicat, on ne le voyait jamais. Ils pensaient: d'où est-ce qu'il sort, celui-ci, ce dingue qui dit qu'on doit se mettre en lutte. Moi je les attendais encore au bas des escaliers: Aujourd'hui il faut lutter. Mais comment? On descend, et au lieu d'aller aux chaînes, on se groupe en bout de chaînes. Mais ils venaient pas. Ils étaient frustrés, bloqués, ils ne pigeaient pas et ils allaient tous à la chaîne. Parce qu'ils avaient la névrose.

Qu'est-ce que c'est, la névrose? Chaque ouvrier de la Fiat a un numéro matricule, un numéro de couloir, un numéro de vestiaire, un numéro d'armoire, un numéro d'atelier, un numéro de chaîne, un nombre d'opérations à effectuer, un nombre de pièces de machines à faire. Enfin, il existe que par des nombres, sa journée chez Fiat est tout articulée, organisée par cette série de nombres qui se voient et par d'autres, qui ne se voient pas. Par une série de choses numérotées, obligatoires. Être là-dedans signifie que dès que tu as passé la grille, tu dois faire tel geste avec ta carte de pointage, monter l'escalier numéro tant au coin à droite, puis le couloir numéro tant et ainsi de suite.

Par exemple, à la cantine. Les ouvriers se choisissent automatiquement une place assise, et cette place leur reste ensuite définitivement. C'est pas l'organisation qui veut qu'on s'assoie toujours au même endroit. Mais en fait, tu finis toujours par t'asseoir au même endroit. Donc c'est vraiment un fait scientifique, ça, c'est marrant. Moi, j'ai toujours mangé assis à la même chaise, à la même table, avec les mêmes personnes, sans que personne nous ait jamais fait mettre ensemble. Alors selon moi, cela signifie la névrose, je ne sais pas si on peut dire névrose pour ça, si le mot est exact. Pour rester là, t'es obligé d'agir comme ça, sinon, tu ne peux même pas rester.

Les gars avec qui j'avais parlé de la lutte ne savaient pas à quel saint se vouer. La proposition que je leur faisais, ils ne la comprenaient

pas de manière immédiate. Ils avaient le sentiment que ce que je leur proposais, ça devait être juste, mais ils ne savaient pas comment le réaliser. Ils ne comprenaient pas que la seule chose importante, c'était de semer la merde tous ensemble. Je me suis foutu en rogne. Pas parce que j'allais être viré pour ce que j'avais fait, au fond, j'avais déjà l'intention de me barrer, je cherchais un prétexte. Ça faisait trois mois que j'étais chez Fiat, j'en avais marre. Je ne pouvais plus me sentir en travailleur. On était en mai, il faisait déjà chaud, et je voulais retourner dans le Sud, chez moi, pour me baigner.

Non, c'est pas parce que j'allais être viré que je me suis foutu en rogne. Je m'en foutais. J'étais facilement reconnaissable. Je portais des moustaches, des chaussures blanches, une chemise bleue, un pantalon bleu, on me reconnaissait facilement. Et j'étais resté tel quel dans l'atelier, sans chercher à me camoufler. C'est-à-dire sans prendre au vestiaire mes vieilles chaussures, mes vieux pantalons, mon vieux tricot, sans me changer, comme on faisait toujours. J'étais entré tel que j'étais dans la rue, avec mes chaussures blanches toutes propres, tout sapé. J'étais entré à l'atelier comme ça, bien décidé à ne pas travailler. Si j'étais en rogne, c'est que j'avais pas réussi à convaincre les autres.

Je suis allé prendre un coca au distributeur automatique, je l'ai bu et je suis arrivé en retard à la chaîne de montage. On doit toujours y arriver avant l'heure, à la chaîne, jamais après. Là, j'ai trouvé mon chef et un autre, qui étaient déjà là à me regarder. À ma place, il y avait le volant. Je suis arrivé là et le chef m'a dit: Écoutez, vous, ça commence à bien faire. Ici, on arrive à l'heure, moi, cette fois, je vous colle une demi-heure d'amende. Et moi: Fais ce qui te chante, j'en ai plein le dos, de toi et de Fiat. Va voir ailleurs si j'y suis, sinon je te balance quelque chose à la gueule. Vous avez qu'à les faire tout seuls, vos saletés de bagnoles dégueulasses, moi je m'en fous.

Tous les ouvriers qui étaient là autour me regardaient et je leur dis: Mais vous êtes des cons, des esclaves. Il faut les cogner, ces flics, ces fachos. Pour qui ils se prennent, ces mouchérons, crachons-leur à la gueule et on fera ce qu'on veut, on dirait le service militaire, ici. Dehors, il faut payer quand on entre dans un bar, payer dans le tram, payer la pension, tout payer. Et là-dedans, en plus, ils veulent nous commander. Pour ces quatre sous qui nous servent à rien, pour un travail qui nous fait crever et rien d'autre. Mais faut être timbré, c'est une vie de merde, ceux qui sont aux galères sont plus libres que nous. On est attachés à ces machines dégueulasses, on peut jamais bouger, avec la chiourme tout autour. Il ne manque plus que les coups de fouet.

Enfin, je me suis mis au boulot à contrecœur, parce que je voulais me mettre à lutter. Je voulais faire quelque chose, ça me bottait pas de rester là. À un moment donné, j'ai entendu de loin des hurlements. Les ateliers des Carrosseries sont des hangars immenses, on n'en voit pas le bout, il s'y fait un bruit énorme, on n'entend pas la voix humaine. Pour se parler entre eux, les ouvriers doivent hurler continuellement. J'entendais du boucan, des hurlements. Je me suis dit: Ça, c'est les camarades qui commencent la manif. On ne comprenait pas où ils se trouvaient, on ne les voyait pas. J'ai abandonné mon poste, et traversé toutes les chaînes en coupant par le milieu, à l'endroit où se trouvent toutes les autres machines, et j'ai rejoint les camarades. Je suis arrivé et je me suis mis à hurler avec eux. On criait les trucs les plus étranges, ça n'avait aucun rapport, histoire de créer un moment de rupture: Mao Tsé-toung, Ho Chi Minh, Pouvoir ouvrier, et autres, qui n'avaient rien à voir à ce moment-là. Seulement, ça nous faisait plaisir de les crier, un point c'est tout.

On criait par exemple des choses comme Vive Gigi Riva, Vive le Cagliari, Vive le cul. On avait envie de crier des choses qui n'aient rien à voir avec Fiat, avec tout ce qu'on était obligé d'y faire. Et alors tout le monde, même ceux qui n'avaient pas la moindre idée de

qui pouvaient bien être Mao et Ho Chi Minh, criait Mao et Ho Chi Minh. Ils n'avaient rien à voir avec Fiat, c'était ça qui leur plaisait. On s'est mis à défiler, on était dans les quatre-vingts. Au fur et à mesure que la manif passait entre les chaînes, elle s'allongeait en queue. À un moment, on est arrivés dans un endroit où il y avait des cartons, on les a déchirés et on a écrit dessus à la craie: Camarades, sortez des chaînes, votre place est avec nous. Sur un autre, on a écrit: Pouvoir ouvrier. Sur un autre encore: Le travail aux lèche-culs, aux ouvriers la lutte. Et on a continué avec nos trois pancartes.

Le cortège a commencé à grossir et les syndicalistes sont arrivés. C'était la première fois de ma vie que je les voyais à l'intérieur de chez Fiat. Ils ont commencé à dire: Camarades, ce n'est pas le bon moment pour lutter. À l'automne on agira, avec le reste de la classe ouvrière, et tous les autres métallos. Lutter maintenant, ça veut dire nous affaiblir, si on provoque l'affrontement maintenant, qu'est-ce qu'on fera en octobre? Nous, on leur répond: C'est maintenant qu'il faut lutter, parce que c'est le printemps et qu'on a l'été devant nous. En octobre, on aura besoin de pardessus, de chaussures, il faudra payer le chauffage, les livres des gosses pour l'école. C'est pour ça que l'ouvrier ne doit pas lutter en hiver, mais en été. En été, il peut dormir à la belle étoile, pas l'hiver. Et puis vous le savez que c'est au printemps que Fiat a le plus de commandes, si on s'arrête maintenant, Fiat l'a dans le cul, tandis qu'en octobre, ils s'en balancent.

Les syndicalistes se mettent à nous noyauter, nous diviser, pour disperser la manif. Une vingtaine d'entre nous reconstitue un autre cortège ailleurs, on récupère d'autres camarades. Au bout de deux heures, on a réussi à bloquer toutes les chaînes. Juste à ce moment-là s'amène le chef des Carrosseries, le Colonel. On était à l'atelier 54, mais toutes les chaînes s'étaient arrêtées, parce qu'on était allés aux autres ateliers de Carrosserie et on les avait obligés tous à s'arrêter. Le Colonel est arrivé, et au fur et à mesure qu'il s'amenait, les rangs s'éclaircissaient, tout le monde retournait précipitamment à sa

place, à sa chaîne. On était restés là une quinzaine, nos pancartes à bout de bras. Alors, j'ai décidé que c'était le moment de l'affronter, sinon on était vraiment des dégonflés.

Il s'est avancé vers nous et moi je me suis avancé vers lui, la pancarte brandie en direction de sa figure. Je l'ai plantée à cinquante centimètres du bout de son nez et il l'a lue. Je ne me souviens plus quelle pancarte c'était, ce qui y était écrit, je m'en foutais. Ce que je voulais, c'était lui fermer sa grande gueule. Lui faire comprendre qu'avec nous, il n'y avait rien à chiquer. Il a vu que je m'en allais pas, que je m'étais vraiment installé là, devant lui, et il m'a dit: Mais qu'est-ce que c'est que ces écriteaux? On est au marché, ici? C'est pour les légumes? Non, que je dis, c'est des pancartes qui vont contre l'intérêt des patrons, c'est pour ça qu'on les a faites. Alors il s'est mis à rassembler les autres ouvriers, lui, l'ingénieur des Carrosseries. Autour de l'ingénieur il y avait à peu près cinq cents ouvriers qui faisaient oui de la tête, toujours oui. Il parlait, et les ouvriers disaient oui. Il y avait d'autres rassemblements faits par les syndicalistes, sur les autres chaînes de la Carrosserie. Et nous, nous étions restés un petit groupe de quinze camarades isolés.

Alors, j'ai dit: Camarades, il faut intervenir, sinon ils vont nous isoler et on sera baisés. Il faut intervenir là où parle l'ingénieur, parce que c'est le plus balèze. Si on réussit à le descendre en flammes devant les ouvriers, c'est gagné. Si on lui brise la gestion capitaliste de son rassemblement, c'est tout bon, on a gagné la lutte pour aujourd'hui. On s'est approchés, l'ingénieur parlait et j'ai dit: Je peux intervenir moi aussi dans cette discussion? Il me fait: Parlez donc, je vous en prie, qu'avez-vous à dire? Je n'ai qu'une chose à dire: Combien avez-vous comme prime de production? Ça, ça ne vous regarde pas, fait l'ingénieur.

Oh là là si, que ça me regarde. Ça m'intéresse parce que nous, comme prime de production, on a au maximum... je n'en sais même rien, de ce que j'ai. Moi, je regarde jamais ce qui est marqué

sur ma feuille de paie, le salaire de base, le salaire au rendement<sup>1</sup>, l'indemnité, tous ces trucs-là. Je me contente de prendre le fric, sans la lire parce que ça ne m'intéresse pas, c'est le pognon qui m'intéresse. Mais ce qui est sûr, c'est qu'on doit gagner au maximum cinq, six, sept pour cent. Et vous, qu'est-ce que vous gagnez ? Ça ne vous regarde pas. Je continue: Par rapport aux bas pourcentages que nous avons, vous, d'après la production annuelle d'autos que, nous, nous fabriquons, vous devez encaisser des primes de plusieurs millions de lires. C'est pour ça que vous avez intérêt à nous faire produire de plus en plus. Pendant ce temps-là, le travail et le pèze, pour nous, ça bouge pas. Vrai ou pas vrai ?

Je vous répète que ça ne vous regarde pas. Comment, ça ne me regarde pas ? Vous, vous gagnez des millions avec mon boulot, et puis vous venez me dire que ça ne me regarde pas. Le fric, c'est vous qui le gagnez, parce que la prime de production augmente avec la catégorie: volant, chefaillon, grand chef, Agnelli. Agnelli, bien sûr, la plus grosse prime de production est pour lui. Je me suis tourné vers les ouvriers: Vous le savez, vous, ce qu'il gagne, comme prime de production ? Vous le savez, pourquoi il ne veut pas me le dire ?

Alors l'ingénieur est intervenu: Mais vous le savez, que j'ai fait des études ? Que je suis ingénieur ? Non, je ne le sais pas, que je lui fais. Mais vous est-ce que vous le savez qu'on s'en fout comme de l'an quarante, de vos études ? Qu'on ne vous reconnaît aucun droit de plus que nous ? Il me fait: Mais ils vous ont appris l'éducation, vos parents ? Non, pas du tout, à vous si ? À moi, oui. Et puis, vous avez fait votre service, pas vrai ? Moi, non je l'ai pas fait, pourquoi, quel rapport, la famille et le service ? Du rapport il y en a, parce que les familles doivent apprendre la bonne éducation et le respect à l'égard des gens plus instruits. Et si vous aviez fait votre service, vous auriez compris que partout il existe une organisation et qu'il

1. *Cottimo*: Du point de vue salarial, c'est un pourcentage sur le salaire contractuel de base, et qui varie selon le pourcentage de rendement atteint. (N.d.T.)



faut la respecter. Celui qui ne respecte pas l'organisation est un anarchiste, un malfaiteur ou un fou.

Que je sois fou, c'est bien possible, le fait est que j'aime pas travailler. Voilà, on y est, qu'il se met à crier, vous avez entendu, vous avez entendu, tous ceux qui font grève, c'est parce qu'ils n'aiment pas travailler. Et alors, je lui fais, pourquoi est-ce que tous ces types-là, au lieu de se remettre aux chaînes, préfèrent rester ici à parler avec vous ? C'est probable qu'eux non plus, ils aiment pas travailler. Il suffit de n'importe quoi, d'un prétexte quelconque, un gonze qui cause, pour qu'ils s'arrêtent de travailler. L'ouvrier, c'est pas qu'il aime le turbin, il est obligé d'y passer. Moi, je suis chez Fiat, c'est pas que j'aime Fiat, y a rien qui me plaise, chez Fiat, même pas les bagnoles qu'on y fabrique, ni les chefs, et vous pas plus que les autres. Si j'y suis, chez Fiat, c'est parce que j'ai besoin de fric.

Selon moi, vous n'y êtes plus pour bien longtemps, chez Fiat, fait le colonel. J'ai su qu'on avait battu un gardien aux portes. Si je découvre qui ç'a été, je le lui fais payer cher. C'est pas la peine d'aller bien loin pour trouver qui ç'a été, que je lui dis, moi j'ai jamais aimé les devinettes. Je le sais que vous me le ferez payer cher, je m'en balance. J'ai tabassé ce type-là et c'est peut-être pas le dernier ce soir. L'ingénieur sent le vent des coups et il fout le camp, loin de nous, les ouvriers. Parce que nous quinze, on s'était mis devant lui, et derrière lui se tenaient tous les autres ouvriers. Il se tire mais avant il me demande: Comment vous vous appelez ? Je lui dis mon nom, mon prénom, le nom de mon chef, atelier 54, chaîne de la 500, pour vous servir. Je lui débite tout ça pour lui faire voir que je n'ai pas peur de lui. Vous verrez que je vous le ferai payer. Mais va te faire foutre, espèce de sale con, barre-toi, tu me le feras payer une autre fois.

Il s'en va et alors tous les ouvriers: ehhhhhhhhh. Des cris, des applaudissements: T'es sensass, tu l'as eu jusqu'au trognon, un vrai salaud, qui voulait tous nous couillonner. Bon, bon, ça va,

je dis, pour cette fois on s'en est tirés, maintenant il faut manifester. Il faut qu'on sème une merde à tout casser, faut qu'on foute tout en l'air là-dedans. Et on fichait des coups de pieds dans les caisses de matériel pour faire du boucan, un bruit profond, violent, doudoudou doudoudou, pendant deux heures. De temps en temps, on tenait des assemblées, une fois au nord des chaînes, une fois au sud. On les coupait en zigzaguant, en criant tous ensemble: Plus de fric, moins de boulot. Ou bien: Nous voulons tout. On faisait les chaînes en long et en large, et on tenait des assemblées.

Comme ça jusqu'au soir. Le soir, je vais pour pointer. Ma carte y était plus, ils l'avaient prise. Je vais chez le chef. Chef, où est ma carte? Pourquoi, elle est plus là, qu'il me fait? Allons, pas de blague, qu'est-ce que vous en avez foutu? Mais moi, je le sais pas où elle est, qu'il me fait. Si elle n'y est pas, ça veut dire que vous devez attendre, on va bien voir. Bon, ça va, j'attends. Pendant ce temps-là, tous les ouvriers s'en allaient. Il me semblait que j'étais resté tout seul à Mirafiori. Pendant que je restais comme ça, arrive un autre chef, puis un autre, puis encore un autre. Je pense: Ça commence à puer le flic. Chef, où elle est ma carte? Il faut que vous passiez au bureau, qu'il me fait.

Au bureau, mon cul! Moi, demain je rentre à l'usine, avec ou sans carte. Mais au bureau, pas question. Si le colonel a quelque chose à me dire, qu'il vienne ici, à l'atelier. Moi, je n'ai rien à lui dire, c'est lui qui a quelque chose à me dire. Et je me barre à toute pompe. J'avais pas besoin de me laver et de me changer, puisque j'étais encore comme lorsque j'étais entré. Je me barre à toutes pompe, pour ne pas rester le dernier. Des ouvriers qui s'étaient lavés et habillés étaient en train de sortir des vestiaires à ce moment-là. Je rejoins mes camarades et je leur dis: Camarades, ils veulent me prendre pour porter plainte. M'attraper à la sortie, me filer une ferraille dans la poche et appeler la police en me dénonçant comme voleur, voilà ce qu'ils veulent faire.

Tout calculé. Ils m'attrapaient, ils mettaient dans ma poche un bout de fer, un boulon, une clé. Ils téléphonaient à la police. Nous l'avons surpris à voler, et ce matin encore il a tabassé un gardien. Ils pouvaient me coller dans les trois ans. C'était ça le truc. Ils voulaient m'avoir, à n'importe quel prix. J'avance avec mes camarades. Attention à la sortie. Parce qu'à la sortie un flic te désigne, ils te font entrer dans une pièce et te fouillent, toi et ta musette. S'ils me désignent, que je dis aux camarades, moi, à la fouille j'y vais pas, parce que si j'entre, je suis foutu. On avance, on arrive à la grille, et je vois le chef, mon chef, au milieu des gardiens, cinq, qu'ils étaient. Le chef fait: C'est lui, c'est celui-ci.

Un flic s'avance, ça devait être le cogneur de la situation, il me fait: Toi, non, vous, ils disent toujours vous chez Fiat, venez avec moi. Qui, moi? Pourquoi est-ce que je dois venir? Venez avec moi. Non, je ne veux pas venir. Venez avec moi. Je ne veux pas venir, qu'est-ce que tu me veux, toi? Pourquoi, vous n'avez jamais passé la revue? Si, mais ce soir j'ai pas envie, et puis j'ai pas de sac, tu vois, j'ai que mon tricot, et je le soulève en faisant voir mon torse nu. J'ai mon pantalon, c'est tout, j'ai rien sur moi, t'as vu? Salut. Venez ici, qu'il crie.

Il me prend par la nuque, cette espèce de sale brute, et il me tire. Alors, je prends un instant la mesure de la situation. Je fais semblant d'aller avec lui. Puis je pointe un pied devant lui et je lui file un coup d'épaule. Paf, il tombe par terre comme une bouse de vache. Je lui balance un coup de pied dans les couilles. Deux autres se jettent sur moi. Le premier me tenait par-dessous et les deux autres par-dessus. Je réussis, à force de coups de pied, de coups de coude, à rejeter les deux de dessus. Maintenant, j'étais de travers et par-dessus, mais la tête par terre parce que la sale brute me la tenait serrée. À ce moment-là, un camarade tire le bras de la grosse brute qui était autour de mon cou comme un étau. Moi, je lui tire le bras, je me redresse et je lui crache à la figure, à la brute.

Et je me barre. Eux, ils prennent le camarade, ils l'ont viré, le type, parce qu'il m'avait aidé.

Et je suis sorti. Je suis sorti, et dehors il y avait une foule d'ouvriers et d'étudiants. Devant les grilles, il y avait tous les camarades qui parlaient de la lutte. Il y avait des camarades qui disaient que j'avais bien fait de tabasser les flics. Que ç'avait été une grande journée de lutte, une grande satisfaction. Après on a tenu une réunion, tout ça. Les ouvriers sont venus en masse au bar, tellement qu'on pouvait plus entrer. Là, j'ai connu Emilio et Adriano, tous les camarades. On était tellement nombreux ce soir-là qu'on a décidé qu'on tiendrait désormais les assemblées à l'université. Et ça, ç'a été le début des grandes luttes chez Fiat. C'était le 29 mai, un jeudi.

*Deuxième partie*



## 6. LE SALAIRE

Chez Fiat, ça faisait déjà deux ou trois semaines que c'était commencé. Les luttes avaient commencé après la grève pour Battipaglia que les syndicats de Fiat avaient prudemment limitée à trois heures. Le 11 avril avait eu lieu la première assemblée politique, de 1 500 ouvriers des Presses Sud de Mirafiori. Ç'a été la première occasion qu'ont saisie les ouvriers de chez Fiat pour lutter contre le plan des patrons: créer le chômage et faire venir les Méridionaux après les avoir affamés. Créer une énorme masse de réserve de jeunes, et les obliger à partir, comme au service militaire, pour travailler dans les usines du Nord. Le travail, après ça, devient presque une récompense, un cadeau que nous font les patrons. Nous faire venir dormir dans les gares, ou entassés dans une pièce au loyer prohibitif.

Ça, c'était un ouvrier qui l'expliquait aux ateliers des Auxiliaires, après la grève pour Battipaglia. Il a grimpé sur une table de la cantine et il a expliqué pourquoi les Méridionaux sont obligés de monter dans le Nord. Alors la direction a pris la mesure habituelle: mutation de l'ouvrier à Mirafiori Nord pour l'isoler de tous. Mais le mardi 15, il y avait déjà un groupe d'ouvriers qui discutaient, un second meeting. Ils sont intervenus à la cantine, ont demandé un arrêt de travail et imposé à la commission interne la réintégration immédiate de l'ouvrier dans son équipe. Moi, je ne savais pas encore qu'il s'était passé tout ça, avant. Je l'ai appris ensuite, dans les discussions avec les camarades. Après que j'ai eu largué le turbin pour toujours. Après le bordel que j'ai fait ce jour-là, à Mirafiori.

Quarante-huit heures après, la lutte des Auxiliaires a commencé, pour les catégories et les superminima: 2 heures de débrayage par équipe. On demandait l'élimination de la troisième catégorie pour les Auxiliaires. Pour faire participer à la lutte les ouvriers de

la première catégorie, le syndicat demandait aussi l'augmentation des superminima<sup>1</sup>. Les ouvriers ont donné immédiatement le coup d'envoi des arrêts de travail. Le syndicat a suivi. Mais ça n'était qu'une phase d'essai. C'est au bout d'un mois que la lutte a commencé à s'étendre progressivement à tous les ateliers de Mirafiori.

Comment fonctionne Mirafiori. Le premier des deux grands courants de la production part des Fonderies où sont construits les éléments du moteur, monobloc et culasse d'aluminium. Après, la Mécanique, où les moteurs sont montés et complétés avec le reste de leurs éléments. Ensuite, les moteurs passent à l'Assemblage, la chaîne de montage. Le deuxième courant part des Presses, où sont moulées les parties en tôle de la carrosserie. Puis l'Assemblage, où elles sont soudées et peintes. Pendant que les carrosseries parcourent la chaîne, on y monte le moteur et les parties mécaniques. Les voitures sont habillées, dotées de leurs roues, et finalement font leur sortie sur le parc de Stockage.

À la mi-mai, commencent les grèves des caristes. Pour que les réserves s'épuisent et que le contrecoup de l'arrêt de travail pèse sur les ateliers, que les caristes relaient entre eux par les transports internes, la grève s'étend sur toute la durée des trois-huit. À midi, le premier jour, Fiat avance la première offre: 40 liras de l'heure d'augmentation pour tous les caristes de troisième catégorie, de façon à sauver la hiérarchie avec la différence de dix liras pour la deuxième. Refus net des caristes de Mirafiori Nord.

Lundi 19 mai, les caristes font grève encore pendant toute la première équipe. La liaison s'établit avec les autres postes et commencent des assemblées par atelier. On repousse la proposition des chefs d'atelier, d'envoyer une délégation d'ouvriers discuter à la direction. Les caristes répondent que, pour eux, ce serait plus commode si Fiat envoyait ses représentants aux assemblées

1. *Superminimi*: partie du salaire que le patron verse en plus du salaire prévu par le barème contractuel national. (N.d.T.)



d'ouvriers. Dans les assemblées, les ouvriers décident: ce qui importe, c'est la revendication salariale.

Qu'est-ce que c'est, le salaire d'un ouvrier. Moi, ma feuille de paie, je ne la lisais jamais, parce que je m'en foutais pas mal. Mais sur la feuille, il y a toutes les cases dans lesquelles le patron divise la paie qu'il donne à l'ouvrier. En gros, deux parties: la première partie, c'est le salaire de base, il correspond aux heures de travail qu'on a faites à l'usine. Ça devrait être le seul salaire. En réalité, il est toujours très bas, c'est-à-dire qu'il ne suffit jamais au minimum vital de l'ouvrier. Alors, il y a l'autre partie du salaire, la partie mobile. Dans la partie mobile, il peut y avoir plusieurs cases: prime de production, prime d'assiduité, prime de rendement, indemnités variées, et cætera.

Toutes ces divisions ne servent qu'à lier le salaire de l'ouvrier à la production du patron. Le salaire au rendement, par exemple, c'est la paie pour le nombre de pièces que produit l'ouvrier. Moyennant quoi, l'ouvrier doit toujours être zélé et obéir aux ordres de ses chefs. Parce que c'est eux qui établissent cette partie variable de son salaire, qui lui est absolument indispensable pour vivre. Et qui permet au patron de maintenir un contrôle politique sur la classe ouvrière, de faire qu'elle accepte de collaborer à sa propre exploitation. Et c'est la raison pour laquelle, quand, nous, on demande des augmentations sur le salaire de base, le patron et les syndicats veulent toujours nous les donner sur la partie variable.

Parce que plus le patron nous augmente de cette façon-là, plus le salaire de l'ouvrier est lié à la production, et plus augmente le contrôle politique, de la part du patron. Au rendement<sup>2</sup>, tout de même, le patron, on peut encore l'avoir par la réduction volontaire de la production: en faisant moins de pièces qu'on ne devrait. Parce que si on en fait en supplément, le patron y gagne toujours, en pièces,

2. *Cottimo*. (N.d.T.)

plus que l'argent qu'il donne en échange à l'ouvrier. Tandis qu'avec la réduction volontaire, le pognon que ne gagne pas l'ouvrier est la contrepartie d'une très grande quantité de pièces que le patron n'a pas, et c'est lui qui y perd le plus.

Cette partie variable du salaire, donc, est celle qui paie la différence de quantité de travail fournie par les ouvriers. Il y a aussi ce qu'on appelle la structure verticale du salaire, c'est-à-dire les différences de salaire entre un ouvrier et un autre, selon le type de travail qu'il fait. C'est le système des qualifications et des catégories, et des autres instruments que le patron utilise à tour de rôle pour diviser ses ouvriers entre eux: les cotations de poste, la promotion au mérite, les superminima différenciés, l'évaluation des tâches, jusqu'aux méthodes arriérées comme le dessous-de-table et le salaire au noir. Tout ça paie la différence de qualité du travail fourni par les ouvriers.

Mais ce fait que le type de travail que fait un ouvrier a une valeur différente, qu'il est payé plus ou moins que le travail d'un autre ouvrier, ça, c'est une invention capitaliste. C'est les patrons qui ont inventé ça, pour avoir en main un autre instrument de contrôle politique sur la classe ouvrière. Et n'oublions pas que le parti et le syndicat aussi sont d'accord avec cette invention capitaliste. Pour eux aussi, il est juste que le pognon que reçoit un ouvrier soit basé sur la différence de qualité du travail qu'il fait.

Toutes ces différences de salaire servent au patron pour exercer un chantage continuel sur l'ouvrier: Si tu veux passer professionnel, si tu veux améliorer ta condition, faut être sage, faut pas casser les pieds, faut pas faire grève, et cætera. Et ça lui sert pour diviser les ouvriers pendant la lutte, parce qu'alors tout le monde pose des revendications différentes suivant sa qualification et sa catégorie, et on lutte dispersés. Le patron trouve toujours un syndicat obligeant pour signer les accords d'augmentations suivant les différentes qualifications et catégories.

Et puis, il y a l'horaire de travail. Huit heures de travail, quand ce n'est pas neuf ou dix, ça détruit complètement l'ouvrier. Il lui reste peu d'énergie pendant le temps qu'on dit libre, pour communiquer avec les autres ouvriers et s'organiser politiquement. Pourquoi est-ce que les patrons veulent maintenir toujours aussi élevé l'horaire de travail ? Avant tout, pour avoir le contrôle politique de la situation même hors de l'usine. Au second plan, vient l'idée de faire produire plus aux ouvriers. Mais aujourd'hui, les ouvriers refusent le travail, ils veulent avoir moins d'heures de travail pour pouvoir s'organiser politiquement.

Enfin, il y a le statut, c'est-à-dire la division, faite par le patron, des forces de production en deux secteurs. Les ouvriers d'un côté, les employés et techniciens de l'autre. Par exemple, la réglementation des absences pour maladie est étudiée pour imposer le travail à l'ouvrier. S'il a trois jours d'absence, l'ouvrier perd son salaire complètement. Dans le statut des employés et des techniciens, c'est pas pareil. Justement, c'est étudié pour empêcher l'ouvrier de rester chez lui quand ça ne lui va pas de travailler.

Mais puisque les objectifs des ouvriers, c'est uniquement le nécessaire économique et matériel, leurs besoins vitaux, et qu'ils se foutent complètement des exigences des patrons, c'est-à-dire de la production qui établit dans quelle mesure ces besoins-là doivent être satisfaits. Alors c'est clair que le problème politique est maintenant d'attaquer tous ensemble les instruments de contrôle politique que le patron a en main. Et qu'il utilise pour lier la classe ouvrière: pour la faire participer aux exigences de sa production à lui, à son exploitation à elle.

L'instrument qu'ont les ouvriers pour enrayer cette exploitation par les patrons, c'est le refus du salaire comme compensation de la quantité et de la qualité du travail. C'est le refus du lien qu'il y a entre le salaire et la production. C'est la revendication d'un salaire établi pas par les patrons en fonction de la production, mais

en fonction des besoins matériels des ouvriers. Autrement dit: augmentations égales pour tous sur le salaire de base. Les primes matérielles comme le rendement, les catégories et cætera, pour l'ouvrier, c'est la participation à sa propre exploitation.

Et qui est-ce qui fait la putain pour aller négocier avec le patron quelques sous en plus pour l'ouvrier, en échange de nouveaux instruments de contrôle politique? le syndicat. Qui devient lui aussi un instrument de contrôle politique sur la classe ouvrière. Dans la lutte pour ses objectifs économiques et donc politiques, la classe ouvrière finit toujours par trouver en face le syndicat. Parce que lorsque les ouvriers veulent plus donner au patron une autre parcelle de contrôle politique en échange d'une augmentation, alors le syndicat, qui fait la putain et qui va négocier l'échange, les ouvriers le mettent hors jeu.

D'où l'exigence ouvrière, celle du salaire garanti, indépendant de la productivité. D'où l'exigence ouvrière d'augmentations sur le salaire de base, sans attendre les conventions collectives. D'où l'exigence ouvrière des 40 heures, 36 pour ceux qui travaillent par équipes, payées 48 tout de suite. D'où l'exigence ouvrière de la parité statutaire tout de suite. Simplement pour le fait d'entrer dans l'enfer de l'usine: Nous voulons un salaire minimum garanti de 120 000 livres par mois:

Parce que cet argent, nous en avons besoin pour vivre dans cette société de merde. Parce que nous ne voulons plus nous éreinter aux pièces. Parce que nous voulons éliminer les divisions entre ouvriers que le patron a inventées. Parce que nous voulons être unis pour mieux lutter. Parce qu'alors, nous pourrions refuser les cadences imposées par le patron. Parce que plus d'argent comme salaire de base, cela veut dire de plus grandes possibilités de lutte. Nous voulons les 40 heures, 36 pour les équipes, payées 48, tout de suite:

Parce que nous ne voulons pas passer la moitié de notre vie à l'usine. Parce que le travail est malsain. Parce que nous voulons avoir plus de temps pour nous organiser politiquement. Nous voulons la parité statutaire entre ouvriers et employés, tout de suite:

Parce que nous voulons un mois de vacances. Parce que nous voulons mener la bataille contre le patron tous unis, ouvriers et techniciens. Parce que nous voulons pouvoir rester chez nous sans perdre tout notre salaire quand nous n'avons plus la force de travailler.

Vers 11 h 30, le lundi 19, les caristes de Mirafiori Nord réussissent à communiquer par téléphone avec les camarades de Mirafiori Sud. Une demi-heure plus tard, les caristes de Mirafiori Sud s'arrêtent jusqu'à 14 h 30. À la seconde équipe, encore deux heures de débrayage pour les cinquante liras. S'ils nous en offrent 50, on leur en demandera 70, qu'ils disent. Le lendemain, les syndicats prévoient pour les caristes une grève de deux heures au début de chaque équipe. Les ouvriers en font trois à la première comme à la seconde. Mercredi 21, les chefs réussissent à arrêter la grève de la première équipe à la sixième heure. Mais avant la fermeture, les grutiers se lancent: ils arrêtent deux heures sur le problème des qualifications et bloquent la fourniture des pièces aux chaînes de montage.

Jeudi 22 mai, l'élargissement du cercle autour des caristes et des grutiers se transmet aux premiers départements fixes. Les ouvriers des Grandes Presses se joignent à la lutte. Le syndicat proclame une grève de deux heures par équipe. La grève de dix heures à midi de la première équipe commence par une manif interne qui arrache à leurs machines les ouvriers qui travaillaient encore. Faillite de la dernière tentative de Fiat pour résorber les engorgements créés par ces premières grèves. Le matin, les chefs essaient de pousser la chaîne de la 124 de 600 à 641 pièces. Les ouvriers refusent de se mettre au travail. Les dirigeants et la commission interne les décident à s'y mettre mais il ne faut pas qu'ils comptent sur les 41 pièces en plus.

À 14 h 30, le même jeudi 22, arrive la seconde équipe des Grandes Presses, mais elle est obligée de travailler peu et mal parce que la grève des caristes bloque l'arrivée du matériel. Une heure plus tard, commence la grève de deux heures, comme prévu. À ce moment-là, circule la proposition de faire grève pendant les deux heures, de 21 heures à 23 heures, où doit arriver le matériel pour les caristes. Un dirigeant passe et demande aux ouvriers ce qu'ils veulent, mais personne ne veut rien. Le dirigeant conclut qu'ils ne savent pas ce qu'ils veulent. Dans le sillage du dirigeant, arrive la commission interne<sup>3</sup>: les ouvriers des Presses ne doivent pas faire comme les caristes qui font grève tout seuls. Cela fait du tort à Fiat tout entier, qui peut très bien prononcer le lock-out.

Pour la seconde équipe, les syndicats avaient proposé un arrêt de trois à cinq heures. Les ouvriers décident ensemble de le faire durer de deux heures à six heures. Vendredi 23, la première équipe des Presses fait les deux heures établies par le syndicat et, après discussion, décide de prolonger la grève jusqu'à 14 h 30. Pendant ce temps, les ouvriers des chaînes de montage accueillent l'invitation à la lutte de leurs camarades. À partir de ce jour-là, de Mirafiori ne sortent plus ni 124 ni 125, seulement quelques rares 600 et 850. Il y a désormais 12 000 ouvriers en grève. Samedi 24, le syndicat décide que ce n'est pas la peine de faire grève puis qu'il n'y a ce jour-là qu'une équipe. On travaille mais on réduit volontairement la production: il ne sort que 1 300 pièces au lieu des 3 500 ordinaires.

Dans les assemblées et les discussions on dit: Notre objectif, ce ne sont pas ces 50 malheureuses liras, même si elles nous rendraient bien service, c'est l'organisation ouvrière permanente, capable de

3. *Commissione interna*: Organisme élu, qui représente le personnel auprès de la direction de chaque siège, établissement, filiale et bureau autonome des entreprises industrielles, (il veille à l'observation des normes de législation sociale, hygiène et sécurité, à l'application des conventions collectives et des accords syndicaux, examine avant leur application règlements internes, horaires, dates des vacances, contribue à l'élaboration des statuts et règlements des institutions internes de caractère social, et — c'est le cas ici — tente l'arbitrage des conflits). (N.d.T.)

battre à n'importe quel moment le patron. Dans le cul la démocratie, ça fait 25 ans qu'il y a la démocratie et ça fait 25 ans qu'on l'a dans le cul. Il faut qu'on s'organise, les syndicats, c'est nous, il n'y a aucune armée plus forte que la classe ouvrière unie et organisée. La bataille continue les jours suivants, toujours avec des cortèges et des assemblées de département, et elle s'étend spontanément aux Petites et Moyennes Presses. Là, la grève est déclarée par les ouvriers de façon autonome, pas par le syndicat. Pourquoi cette grève qui continue jour après jour et qui fait tache d'huile? Que veulent les ouvriers de Fiat?

Les ouvriers de Fiat, pour la première fois, ne se sont pas mis en mouvement pour des revendications de détail avancées par le syndicat, comme celle du délégué de chaîne<sup>4</sup>. Ils refusent en bloc l'organisation du travail à l'usine et le décident seuls. Pour 80, 90, 100 mille liras par mois, ils ont des rythmes de travail épuisants, insupportables, que le patron augmente continuellement. Un fait: aux Carrosseries de la 124, on produisait 320 voitures par jour début 1968, 360 en octobre, 380 après Avola. Aujourd'hui, le patron pousse jusqu'à 430 et c'est seulement parce qu'il y a les luttes en cours qu'il va pas plus loin. Ces augmentations sont rendues possibles uniquement par l'accélération de cadence du montage à la chaîne. Mais les ouvriers de Fiat ne veulent plus rien savoir, ils veulent décider eux-mêmes de leur travail.

Ils veulent une garantie de salaire qui leur permette de vivre, ils se foutent des augmentations au mérite, des augmentations au pourcentage, des coefficients et cætera. C'est-à-dire de tous les mécanismes inventés par les patrons avec le concours des syndicats, pour lier de plus en plus le salaire à l'exploitation et diviser les

4. *Delegato di linea*: Élu par tous les travailleurs de la même chaîne ou du même atelier, sans désignation de la part des organisations syndicales (peut être délégué de chaîne n'importe quel travailleur de la chaîne ou de l'atelier), le délégué de chaîne a tous les pouvoirs de contrôle et de négociation au nom des travailleurs qu'il représente. L'ensemble des délégués de chaîne constitue le conseil d'usine (*Consiglio di Fabbrica*) considéré comme structure de base du syndicat. (N.d.T.)

ouvriers entre eux. Ils s'en foutent, du délégué de chaîne pour lequel les syndicats veulent les faire lutter. Le délégué de chaîne est une espèce de contrôleur qui doit veiller au respect de l'accord sur les cadences, autant dire sur la légalité de l'exploitation. Et c'est justement cela que les ouvriers refusent. C'est la lutte contre les cadences de travail, que veulent les ouvriers.

Tandis que les délégués de chaîne, les patrons les veulent, parce qu'ils en ont besoin tout de suite. Ils veulent leur présence à des transactions rapides et à la signature des conventions. Ils les veulent pour qu'ils assurent de façon permanente et démocratique le contrôle des ouvriers, et de leurs mouvements politiques. Mais maintenant les ouvriers de Fiat ont refusé d'attendre l'échéance des conventions fixées par les patrons en accord avec les syndicats. Les conventions qui devraient bloquer toute lutte pour trois ans et favoriser les plans du patron. Tout cela est discuté et décidé par les ouvriers Fiat dans des assemblées par département. Pendant leurs heures de travail, les ouvriers essaient de se donner pour la première fois une organisation autonome.

Les syndicats, qu'ont-ils fait jusqu'à présent ? Ils ont cherché à étouffer les luttes ou à les isoler. Aux Petites et Moyennes Presses, et à la Mécanique, ils ont dit que la grève spontanée était illégale : Si vous la faites, nous, nous ne discuterons pas. Ils ont dit que la grève non proclamée par le syndicat est considérée comme un sabotage. Que si l'on obtenait de fortes augmentations salariales, elles seraient ensuite absorbées par la convention nationale. Et ça c'est pas vrai, parce qu'au même moment des accords ont été signés chez Nebiolo et chez Olivetti, qui excluent l'absorption des augmentations.

Ils ont déformé la réalité même de la lutte, en faisant courir des bruits selon lesquels, par exemple, la lutte aux Presses était finie, tandis que ce n'était pas vrai. Disant qu'au cas où la production subirait des dommages par suite de l'engrenage des luttes, c'est-à-



dire du fait que les ateliers faisaient grève chacun deux heures en coordonnant leur action de façon à bloquer la production, Fiat prononcerait le lock-out.

Ils faisaient courir le bruit que si la semaine suivante les chaînes étaient encore bloquées, Fiat mettrait les ouvriers au chômage partiel<sup>5</sup>. Ils bluffaient sur les transactions, en affirmant que certains résultats avaient été atteints, quand ce n'était pas vrai. Ils faisaient circuler l'avis selon lequel il faudrait éviter que se recrée chez Fiat le climat des années 50, c'est-à-dire la chasse aux sorcières et le licenciement des ouvriers les plus actifs.

Ils ont dit que le risque existait qu'on en arrive à une convention séparée, anticipée, chez Fiat, et qu'on briserait ainsi l'unité des travailleurs de la catégorie. Comme si c'était pas justement ce que eux, ils ont toujours fait. Ouvriers, si les syndicats ont continué à isoler et étouffer la lutte, si la presse de tous les partis ne dit pas ce qui se passe vraiment chez Fiat, le mot d'ordre des ouvriers sera: Tout Fiat en lutte. Aux menaces de mises à pied, les ouvriers de Mirafiori répondent: Tout Fiat en lutte!

Mardi 27 mai: Grève de 8 heures. À l'intérieur de l'usine se forme un cortège qui parcourt les ateliers 5, 7, 13 en hurlant: Pouvoir ouvrier. Les pancartes portent: Nous voulons travailler moins et gagner plus. La manif a été décidée en assemblée par les ouvriers dès leur entrée à l'usine. Pendant l'assemblée, on a décidé qu'on voulait: l'augmentation salariale de 50 liras pour tous plus 80 liras pour la nuit sur 5 semaines. L'attaque a porté sur les temps de production. Le syndicat doit devenir l'instrument d'exécution des décisions des ouvriers.

5. À la *Cassa intergrazione guadagni*: Caisse de compensation des salaires. Organisme rattaché à l'*Istituto Nazionale Previdenza Sociale*, financé par les ouvriers, les employeurs et le gouvernement. Il verse de 60 % à 80 % du salaire ordinaire, selon la gravité et l'extension du chômage dans le secteur concerné. (N.d.T.)

Grèves déclarées par les ouvriers dans des assemblées internes: Atelier 13, première et seconde équipe, Atelier 1, première équipe 4 heures, deuxième équipe 4 heures. Atelier 3, première équipe 4 heures, deuxième équipe 4 heures. Grèves déclarées par les syndicats: Auxiliaires, première équipe 2 heures, deuxième équipe 2 heures. Atelier 5, première équipe 4 heures, déclarées: deux heures. Deuxième équipe 8 heures, déclarées: 2 heures. La production de la journée atteint le niveau le plus bas.

Journal pour les portes 15 et 17, ateliers des Presses: Fiat se paie notre poire en nous offrant 7 liras. Les syndicats se foutent de notre gueule en disant que Fiat offre 36,30 liras. Voyons un peu ces 36,30 liras. 21,50, nous les avons déjà, par l'accord sur la cantine du mois dernier. 9,80 sont liées au rendement, et nous devons donc les gagner jour après jour, à la sueur de notre front. Plus 5, les 5 liras que la direction, par un violent effort, a portées à 7. Ne nous vendons pas pour 7 liras. Le combat continue. La Mécanique et les chaînes sont sur le point de se joindre à notre combat. Journal pour les portes 18 et 20, Mécanique: La lutte aux Presses et aux Auxiliaires continue. Il faut l'étendre à la Mécanique et aux chaînes. Nous devons demander la deuxième catégorie pour tous, y compris les travailleurs des chaînes mécaniques. Nous devons réaliser le contrôle ouvrier sur les cadences et sur le nombre de machines auxquelles il faut travailler.

Textes des journaux de lutte distribués aux portes 1 et 2 des chaînes: La grève des Presses continue, ne croyez pas les bobards mis en circulation par les chefs. Les Presses et les Auxiliaires ne peuvent faire grève seuls, ils vous demandent votre collaboration. Les raisons de lutter sont les mêmes: Contrôle sur la production. Passage de catégorie pour tout le monde. Comment nous pouvons lutter avec les Presses et les Auxiliaires? En arrêtant les chaînes qui fonctionnent encore. Mercredi 28 mai: Aux chaînes des carrosseries, les ouvriers se sont arrêtés et ont tenté de former un cortège. Le chef d'atelier est arrivé et a réussi à les en empêcher.

Jeudi 29 mai: Un jeune ouvrier méridional a tenté d'entrer avec une pancarte. Les gardiens l'en ont empêché, il y a eu affrontement. À la seconde équipe, un groupe de quatre-vingts ouvriers environ, des chaînes de la Carrosserie, aussitôt après avoir pointé, s'est réuni au bout des chaînes et s'est dirigé en cortège vers la chaîne de la 500, la seule qui ces jours derniers ait continué à produire à plein-temps, dans l'intention de la bloquer. À ce moment-là, chefs et syndicats, intervenant d'un commun accord, ont réussi à réduire la manif à une quinzaine d'ouvriers. Ces quinze-là s'en sont foutus, ils ont continué à se déplacer au milieu des autres en discutant et peu à peu le cortège s'est reformé, bloquant complètement la production. Plus une seule voiture ne sort de chez Fiat.



## 7. LES CAMARADES

Aussitôt passées les grilles de Fiat, après avoir réussi à me tirer des griffes des flics, il me tardait de rejoindre les camarades. Aussi bien ceux avec qui j'avais lutté à l'intérieur, que les étudiants, ceux avec qui j'avais préparé les tracts et les avais distribués à l'entrée. Je cogitais sur la route du bar où j'allais retrouver les camarades. Les considérations que je faisais, je les avais déjà faites d'autres fois, mais cette fois, il me semblait que j'arrivais à la conclusion complète.

Voilà, j'avais fait tous les métiers dans ma vie: maçon, livreur, plongeur dans un restaurant, journalier agricole, et étudiant, ça aussi c'est un métier. J'avais travaillé chez Alemagna, aux Magnétos Marelli, chez Ideal Standard. Et maintenant je sortais de chez Fiat. Fiat, c'était un mythe, à cause de tout ce fric que soi-disant on y gagnait. Et j'avais compris à fond une chose: que le travail permet de vivre, rien de plus. Mais de vivre mal, en ouvrier, en exploité. On te prend le temps libre de ta journée, toute ton énergie. Tu manges mal. Tu es obligé de te lever à des heures impossibles, suivant le département où tu es, ou le travail que tu as. J'avais compris que le travail, c'est l'exploitation, un point c'est tout.

Maintenant, c'en était fini aussi du mythe Fiat. Voilà, j'avais vu que le travail chez Fiat est un travail comme celui du maçon, comme celui du plongeur. Et j'avais découvert qu'il n'y a aucune différence entre un maçon et un métallo, entre un métallo et un livreur, entre un livreur et un étudiant. Les règles qu'appliquaient les professeurs, à l'école professionnelle où j'étais élève, et les règles employées par les agents de secteur dans toutes les usines où j'étais passé, étaient les mêmes. Alors un gros problème se posait à moi. Je pensais: que faire maintenant? Qu'est-ce que je fais? Que faut-il faire?

Je n'avais encore jamais volé, je n'avais jamais possédé de revolver. Je n'avais jamais eu de copains dans le milieu, comme on dit. Au moins, ç'aurait été un débouché, aussi bien à ma rage, à toute cette insatisfaction, qu'à mes besoins, à ma vie matérielle. Je n'étais ni médecin ni avocat, je n'étais pas cadre. Donc, pas question de dire: je me lance dans le milieu, ou je deviens cadre. Enfin, j'étais vraiment rien, je ne pouvais rien faire.

Et pourtant, j'avais cette envie de vivre, de faire quelque chose. Parce que j'étais jeune et que le sang battait dans mes veines. J'étais gonflé à bloc, en somme. Je voulais faire quelque chose. J'étais prêt à faire n'importe quoi. Mais il est clair que n'importe quoi, pour moi, ne signifiait plus être ouvrier. Le mot s'était trop déprécié, il ne voulait plus rien dire désormais pour moi. Enfin il voulait dire: continuer à mener la vie de merde que j'avais menée jusque-là. Qu'est-ce que ça pouvait bien me foutre, maintenant, le travail? de toute façon, c'était une chose que je n'avais jamais aimée et qui ne m'avait jamais intéressé. Et qu'est-ce que j'en avais à foutre, moi, du travail, s'il ne me donnait même pas assez de fric pour vivre convenablement? Maintenant j'avais tout compris, j'avais expérimenté tous les modes de vie possibles. D'abord, j'avais voulu m'intégrer, ensuite j'avais découvert que même en m'intégrant dans le système, j'aurais encore, toujours, à payer. Pour n'importe quel genre de vie, il y a un prix à payer.

C'est-à-dire que quoi que ce soit que tu veuilles faire, que tu veuilles t'acheter une auto ou un complet, il faut que tu travailles en plus, que tu fasses des heures supplémentaires. Tu ne peux pas prendre un café, aller au cinéma. Dans un système, un monde où le seul but est d'abattre du travail et de produire des marchandises, quoi que ce soit que tu veuilles avoir, tu y perds toujours. Mais tu y perds vraiment, physiquement. Voilà ce que j'avais compris. En conséquence, la seule chose à faire pour tout obtenir, pour satisfaire tes besoins et tes envies sans, toi, te détruire, c'était de détruire ce système du travail des patrons tel qu'il fonctionne.

Et avant tout le détruire ici, chez Fiat, dans cette usine immense, avec tous ces ouvriers. Car c'est ça le point faible du capital: quand Fiat s'arrête, c'est forcément la crise pour tous les autres, tout saute.

Je suis arrivé au bar et, là, j'ai trouvé de nombreux camarades qui m'attendaient. On s'est embrassés, on était tout exaltés par ce qu'on avait fait. Tout Mirafiori s'était arrêté, y compris les chaînes de la 500. La production était complètement arrêtée pour toute la seconde équipe. Et ça bien que les syndicats aient obtenu la suspension, contre des résultats ridicules, de la lutte des Auxiliaires. Petit à petit arrivaient les autres, les étudiants, d'autres ouvriers que je n'avais jamais vus et qui avaient pris part à la lutte. Tout le monde parlait, et on a décidé que la grève devrait se poursuivre le lendemain.

Les ouvriers des tours automatiques, eux aussi, voulaient tenter la grève le lendemain. Ils avaient décidé que les ouvriers de la seconde équipe attendraient dans l'usine ceux de la troisième, et ces derniers ceux de la première. Ils disaient qu'ils défileraient dans l'usine pour arrêter d'autres ateliers. Quelques ouvriers des chaînes mécaniques voulaient faire grève pendant toute la durée de l'équipe. Longue discussion. On décide de continuer la grève à la première équipe du lendemain, de 7 h 30 à 11 heures. Les revendications: Refus des cadences, refus des catégories, fortes augmentations salariales égales pour tous. Nous voulons moins de boulot et plus de fric, on écrit ça en grosses lettres sur le tract qu'on prépare pour le distribuer le lendemain devant les grilles.

Là, finalement, j'ai eu la satisfaction de découvrir que ce que je pensais depuis des années, depuis que je travaillais, ce que je croyais être le seul à penser, tout le monde le pensait. Et qu'on était vraiment tous la même chose. Quelle différence y avait-il entre moi et un autre ouvrier? Il était peut-être plus lourd, plus grand ou plus petit, il avait des habits d'une autre couleur, ou je ne sais quoi.

Mais ce qui ne faisait pas de différence, c'était notre volonté, notre logique, notre découverte que le travail est le seul ennemi, la seule maladie. C'était la haine que nous avions tous pour ce travail, et pour les patrons qui nous obligeaient à le faire. C'est pour ça qu'on était tous en rogne, c'est pour ça que, lorsqu'on ne faisait pas grève, on se mettait tous en congé de maladie. Pour éviter ce baignoire où on nous prend tous les jours notre liberté et notre force. Ces idées que, depuis longtemps, je retournais dans ma tête, en fin de compte je m'apercevais que c'était ce que tout le monde pensait et disait. Et les batailles que jusqu'alors j'avais menées seul contre le travail, j'ai vu qu'on pouvait les mener tous ensemble et les gagner.

Parfois, on ne se comprend pas et on n'arrive pas à se mettre d'accord, parce que l'un est habitué à parler d'une façon, l'autre d'une autre. Il y a ceux qui parlent en chrétiens, ceux qui parlent en sous-prolétaires, ceux qui parlent en bourgeois. Mais enfin, dans les faits, par le fait que nous avons lutté ensemble, nous pouvions parler de la même façon. Découvrir que nous avions le même nécessaire, les mêmes besoins. Que ces besoins et ces exigences nous unissaient tous dans la lutte, que nous devions lutter tous ensemble pour ces choses-là. La réunion qu'on a tenue a été formidable, emballante. Chacun racontait des scènes qui s'étaient passées à la chaîne où il travaillait. Parce que personne ne réussit à savoir absolument tout ce qui se passe dans cette usine, vu qu'il y a vingt mille ouvriers rien qu'aux Carrosseries.

On ne peut pas savoir tout ce qui s'est passé. Les chefs, les ouvriers, ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont fait durant la lutte. En nous racontant tout, nous découvrons un tas de choses. On créait l'organisation, c'était, selon les camarades, la seule chose dont on avait besoin pour gagner toutes les batailles. Et dès qu'un camarade se levait, dès qu'il disait ce qui s'était passé à la chaîne où il travaillait, comment il s'y était pris pour convaincre les autres de participer à la manif, à la grève, à l'assemblée, dès qu'il expliquait ça, aussitôt ce camarade que je n'avais jamais vu me devenait sympathique. Comme si je



l'avais toujours connu. Comme un frère, je ne sais pas comment dire. Ça devenait un camarade. Tu le découvrais, le voilà le camarade, celui qui a fait les mêmes choses que moi. Et la seule façon de nous rendre compte que nous avons tous les mêmes idées, c'est de faire la même chose.

À la fin de la réunion, on a décidé du tract pour le lendemain et de la façon de poursuivre l'action. Les camarades m'ont conseillé de ne pas entrer à l'usine, parce qu'ils allaient m'y arrêter. Ils m'ont même dit de ne pas rentrer dormir chez moi, parce que la police pouvait s'y pointer. Alors un camarade m'a emmené dormir chez lui. Ça, ça me plaisait beaucoup, parce que cela faisait partie de notre entraide dans la lutte, c'était notre organisation. En effet, le lendemain, j'ai téléphoné à ma sœur, et elle m'a dit que le soir même, la police était venue me chercher à la maison. Ma mère m'a écrit plus tard que les carabinieri<sup>1</sup> cherchaient des informations à Salerne, pour savoir si j'étais là-bas. Ils sont allés encore deux ou trois fois chez ma sœur.

Fiat avait porté plainte pour coups et blessures à son flic. Je suis allé trouver le toubib de la mutuelle, et je me suis fait faire un certificat de dix jours pour une égratignure que m'avait faite le gardien. Je me suis mis en congé de maladie. Passé une semaine, je suis allé toucher ce qu'on me devait par surprise. J'avais encore la carte Fiat, je pouvais entrer à l'usine. Dès que je suis arrivé à mon poste, à la chaîne, le chef s'est amené avec deux gardiens et m'a dit: Il faut que vous veniez avec moi, au bureau.

J'ai regardé ma chaîne, celle où j'étais. Je n'avais là aucun camarade, absolument personne, j'étais isolé. Et je ne savais pas si je devais me mettre à cogner, j'en savais foutre rien. Je vais au bureau, et ils me collent là à attendre le colonel, l'ingénieur. Tout en attendant,

1. *Carabinieri*: corps fondé en 1814 et plusieurs fois réformé par la suite. Les carabinieri font partie de l'armée italienne, mais ils ont de multiples fonctions dans le domaine de la police et du maintien de l'ordre. (N.d.T.)

je tire de ma poche la carte Fiat et je la pose bien en évidence sur le bureau de l'ingénieur. Parce que c'était la carte Fiat qu'ils voulaient m'enlever, pour m'empêcher d'entrer encore à l'usine. Là-dessus, arrive l'ingénieur qui me dit: À la bonne heure, c'est juste ce que je voulais, comme vous m'avez bien compris. J'étais assis là, avachi dans un fauteuil mais il n'a rien dit.

Arrive un autre gardien-flic, un énorme gorille, il me fait: Qu'est-ce que tu fous-là, assis? Ben, je suis assis parce que je suis fatigué. Faut te lever. Moi, j'ai pas envie de me lever, mais si tu veux tu peux me mettre debout toi-même. Tu crois que tu fais le poids? qu'il dit en s'approchant. Je crois rien du tout, seulement j'aime pas qu'on me casse les pieds. En attendant, qu'il dit, t'as du pot que c'est pas moi qui étais dehors l'autre soir. Parce que si ç'avait été moi, tu prenais une dérouillée de première bourre. Je le sais que t'aurais eu ma peau, seulement c'était pas toi, ce soir-là, et maintenant sois bien sage. Bref, ils avaient monté une provocation fasciste pour m'obliger à me battre, comme ça ils m'auraient passé à tabac et ils auraient porté plainte. Ils auraient fait appel à la police et fini par me faire foutre en taule.

Je me suis pas laissé avoir, parce que, là-dedans, j'aurais pris une de ces dégelées, ils m'auraient ravagé. J'ai signé les papiers qu'ils m'apportaient comme quoi je donnais ma démission et toutes les manigances habituelles. Quand je suis sorti, il y avait vingt, je dis bien vingt, flics qui attendaient à la porte du bureau le commencement de la rixe. Ils m'ont escorté jusqu'au vestiaire, j'ai pris mes affaires, et ils m'ont escorté jusqu'à la porte. Au bout d'un mois, je suis allé à l'immeuble où se trouvait la mutuelle, avec le bulletin de règlement, et j'ai eu mon pognon. De la plainte qu'ils avaient déposée, je n'ai plus rien su. Il a dû y avoir une amnistie ou un truc comme ça.

Le matin où je me suis réveillé chez ce camarade avec qui j'étais allé dormir, on est passé à la maison des étudiants. Il y avait une

réunion, un tas de camarades. On a distribué le tract polycopié pendant la nuit et on est allé devant l'usine. Il se formait des groupes importants, et les camarades qui entraient disaient qu'ils allaient s'arrêter, eux aussi. Les ouvriers qui entraient, désormais, connaissaient nos objectifs de lutte. Ces objectifs de lutte, la même chose pour tout le monde, ce qu'on demandait depuis le début. Les ouvriers n'attribuaient aucune valeur au travail qu'ils faisaient, ils ne se sentaient ni de seconde ni de troisième catégorie, ils se sentaient seulement égaux, exploités. Pour la première fois des ouvriers luttaient pour avoir tous la même quantité d'argent. Pour avoir tous les mêmes droits, de parité statutaire avec les employés. Les augmentations égales pour tous, la catégorie pareille pour tous, tout ça les enthousiasmait, les unissait.

Et ça a continué comme ça, tous les jours. Tôt le matin, on allait aux grilles distribuer les tracts ou le journal hebdomadaire du combat. Il s'appelait La Classe. On y trouvait tous les tracts et la chronique des luttes. Et puis on dormait un peu, et vers une heure et demie, deux heures, on retournait devant les grilles, distribuer les tracts à l'entrée de la seconde équipe. Et on attendait la sortie de la première équipe pour tenir une réunion avec eux. On revenait encore le soir vers onze heures pour attendre les ouvriers de la seconde équipe à la sortie et on se réunissait avec eux, on tenait une assemblée. Les portes de Mirafiori, pendant ces journées-là, étaient devenues un marché général.

Tout le monde était là, syndicalistes, PCI, jeunes marxistes-léninistes de l'Union habillés en rouge, flics habillés en vert, et cætera. Tous à faire concurrence aux marchands ambulants qui attendaient les ouvriers à la sortie, avec des fruits, des légumes, des pulls et des transistors. Tous à faire de la publicité pour leur produit.

À vrai dire, le PCI, toujours absent des luttes, n'est arrivé qu'après le 3 juillet, pour raconter que les prolétaires qui s'étaient battus étaient des irresponsables et des provocateurs à gages. Ces mêmes

ouvriers que le tribunal bourgeois, après, a condamnés. Il venait nous expliquer que les luttes décidées et menées de façon autonome par les ouvriers sont dangereuses, parce que le patronat peut avoir recours à la répression. Il venait nous accuser d'être des groupuscules étrangers à l'usine, mais sans nous dire comment de malheureux groupuscules faisaient pour conduire une lutte aussi longue et aussi forte que celle des derniers mois.

Syndicalistes, bureaucrates du PCI, faux marxistes-léninistes, flics et fascistes ont tous une caractéristique en commun: la sainte frousse de la lutte ouvrière, de la capacité ouvrière d'envoyer au diable patrons et valets des patrons, pour décider et organiser la lutte de façon autonome, à l'usine et au-dehors. C'est pour eux que nous avons tiré un tract qui finissait comme ça: Quelqu'un disait que les baleines aussi ont des poux. La lutte de classes est une baleine. Les flics, les bureaucrates de parti et de syndicat, les fascistes et les faux révolutionnaires sont ses poux.

Vendredi 30 mai: Tandis qu'hier la grève avait commencé avec un petit nombre d'ouvriers qui avaient organisé la manif, aujourd'hui les ouvriers de la 500, arrivés à la chaîne, ont refusé de travailler à 90 pour cent. La grève a duré pendant toute la durée de l'équipe, la production est bloquée. Les ouvriers de la chaîne font des pancartes et organisent une manif. Le chef d'atelier demande aux ouvriers jusqu'à quand ils feront grève. Les ouvriers répondent: Tant que les choses ne se seront pas arrangées. Un membre de la commission interne reproche aux ouvriers de croire davantage les étudiants que le syndicat. Il les invite à reprendre le travail à partir de 10 h 30, annonçant qu'une réunion est en cours pour discuter des revendications ouvrières.

Les ouvriers de la manutention ont fait grève pendant toute l'équipe de nuit, et le matin, ils se sont rendus en cortège à la chaîne de la 500. Les cabines de vernissage sont bloquées. À la seconde équipe, la chaîne de la 124 élit un ouvrier chargé de présenter les

revendications: Cadences, changement de catégorie au bout de six mois, augmentation. Aujourd'hui, même les vieux ont participé à la grève avec conviction. Un chef a demandé les noms des grévistes. La commission interne est passée, annonçant que Fiat est disposé à poursuivre les discussions à condition que la grève soit suspendue.

En fait la grève a pris le syndicat par surprise, en avance sur les échéances prévues. Il entendait engager aux chaînes la bataille comme convenu pour le délégué. Ce n'est qu'au bout de deux ou trois jours de débrayages et d'agitations autonomes que le syndicat a réussi à regagner du terrain et à appeler à la grève officiellement.

On apprend qu'aux Grands Moteurs, un département de 400 ouvriers s'est arrêté. À la salle d'essais de la Spa Stura, débrayage spontané de 400 ouvriers. Il y a 15 jours déjà, deux arrêts de travail avaient eu lieu. À la Mécanique de Mirafiori, les ouvriers des tours automatiques ont décidé une grève pour mardi, de 8 heures à 10 heures. À l'atelier se sont produits des débrayages spontanés. Les bruits mis en circulation par les syndicats créent des divisions entre ouvriers favorables aux étudiants et ouvriers favorables aux syndicats. Un ouvrier annonce qu'à l'usine Fiat de Cordoba, en Argentine, les ouvriers se sont mis en grève et que la police a tiré, tuant plusieurs d'entre eux. De graves affrontements ont eu lieu.

Dimanche 1<sup>er</sup> juin et lundi 2 juin, se déroulent, pendant toute la journée, des assemblées ouvriers-étudiants. Mardi 3, aux chaînes, grève de deux heures. Les chaînes de la 124 et de la 125 sont arrêtées pour manque de pièces. Le vernissage s'est arrêté huit heures. La préparation de la 124 est à court de pièces depuis huit jours. Un ouvrier disait que, les Presses étant arrêtées, pour faire fonctionner les chaînes, Fiat utilise des pièces de rechange qui devaient être expédiées en Allemagne. À la chaîne de la 600 et de la 850, grève. À l'atelier 55, grève. Ils n'ont pas élu de délégué. À la préparation, grève, mais grève non déclarée. Les ouvriers n'ont pas compris les motifs de la grève syndicale. Ils ne sentent pas la lutte pour un

délégué de chaîne. Ils décident de leurs grèves dans leurs assemblées internes, sur les objectifs qui les intéressent. Ils tirent parti de la grève décrétée par les syndicats en la prolongeant. Quand ils ne font pas grève, ils limitent la production.

Des nouvelles arrivent des portes, sur le déroulement des luttes. Les Fonderies se sont lancées, en dehors de tout contrôle syndical. L'atelier 2 est resté bloqué 8 heures. Objectif le plus sensible: les salaires. Les ouvriers n'ont plus confiance en aucune force étrangère. Ils demandent 200 liras l'heure d'augmentation sur le salaire de base. Atelier Grands Moteurs, via Cuneo: depuis jeudi un département est en grève pour les catégories et le salaire. La direction a offert: 7 liras et la seconde catégorie. Atelier 13, Presses: 4 heures de grève décrétées par le syndicat. Un délégué a été élu. Violente discussion, le délégué a traité les syndicats de vendus. Porte 20: 800 ouvriers ont arrêté le travail pendant 2 heures. Porte 13: l'autolimitation de la production a fait des progrès. L'autolimitation de la production est la réponse ouvrière au délégué de chaîne, disent les ouvriers.

Porte 8: la grève continue. Il y a des stocks pour 4, 5 jours. Les syndicats poussent à la reprise du travail. Atelier 53: grève réussie. Un délégué élu. Le syndicat divise les ouvriers en ne proposant que le contrôle des cadences de chaîne, en refusant la lutte pour le salaire et les catégories. Le patron essaie de récupérer. Avant, la chaîne tournait à 1' 50". Puis à 1' 40". Après l'arrêt, on est descendu à 1' tout rond. Les cadences, c'est toujours le patron qui les établit. Atelier 58: Catégories, cadences, salaire. Voici les objectifs à suivre. Le délégué de rendement<sup>2</sup> ne sert à rien. Les cadences, on se les réduit nous-mêmes.

2. *Delegato di cottimo*: Structure antérieure au délégué de chaîne (*delegato di linea*), le délégué de rendement était le représentant des travailleurs d'une chaîne ou d'un atelier, pour contrôler et négocier les temps et les rythmes de travail. (N.d.T.)

Toutes les luttes se préparaient dans des assemblées qu'on tenait à la sortie de la première et de la seconde équipe. Aux premières de ces assemblées ouvriers-étudiants, ne venaient que les ouvriers de Mirafiori. Ensuite, au fur et à mesure que la lutte s'élargissait, et qu'entraient en jeu d'autres usines, Spa Stura, Lingotto, Rivalta, et cætera, ont commencé à arriver des ouvriers de ces autres usines de Fiat. Cela augmentait les possibilités de continuer la lutte, parce que chaque ouvrier, chaque camarade apportait sa contribution d'expériences et d'idées. Comment débrayer, comment former les cortèges, quels objectifs proposer, et cætera. Ce qu'il vaut mieux bloquer dans l'usine pour l'arrêter avec le minimum d'efforts.

Il faut dire ça, par exemple il faut demander cent cinquante lires d'augmentation sur le salaire de base et la réduction des cadences, la deuxième catégorie pour tout le monde, et tous ces trucs-là. Par exemple, ceux des extrémités, qui doivent enlever les autos terminées des chaînes pour les conduire sur les circuits d'essais et sur les camions de transport, les porte-avions, ils disaient: Nous, on est pas payés comme chauffeurs, c'est-à-dire deuxième catégorie. Mais comme préposés au déplacement du matériel, troisième catégorie, dix mille lires de moins. Bien qu'on ait le permis de conduire à l'intérieur et à l'extérieur. Alors, qu'est-ce qu'on va faire? Les voitures, au lieu de les conduire, on va les déplacer à la main depuis les chaînes, on s'y mettra à quatre. Comme ça, on va embouteiller les chaînes, elles devront s'arrêter, tout sera bloqué.

Il naissait un tas d'idées sur la façon de mener le combat, chez les camarades. On demandait, dans les assemblées, s'il y avait des arrêts de travail à l'intérieur dans les différents ateliers; comment avait marché le tract, s'il y avait eu des mises à pied, s'il y avait eu des mesures répressives. En somme, si les camarades qui menaient la lutte avaient été mis à pied ou mutés, tout ça. Selon le moral de lutte dans les différents ateliers, selon les informations qu'on avait, on préparait le tract pour le lendemain. Quand tous les camarades qui sortaient de l'usine assuraient qu'on pourrait avoir un débrayage

le lendemain, on déclarait la lutte ouverte pour le lendemain, chaque fois sur un objectif.

Ça a fait plus de deux mois de luttes, une lutte vraiment, brutalement, spontanée. Il ne se passait pas de jour sans qu'un atelier s'arrête. Chaque semaine plus ou moins, c'était tout Fiat qui se bloquait. C'était vraiment des journées de lutte continue. De fait, c'était l'en-tête des tracts qu'on faisait: Lutte continue. Et réellement chez Fiat, à Turin, pendant ces mois-là, la lutte n'a pas arrêté. On voulait bloquer le travail, à n'importe quel prix, c'est-à-dire qu'on ne voulait plus travailler. On cherchait à mettre en crise pour toujours la production, à mettre à genoux les patrons et les obliger à pactiser avec nous. On menait une bataille sans compromis.

À présent, une chose était évidente, aux assemblées. Tous les ouvriers avaient l'impression qu'on vivait une grande phase du conflit entre les patrons et nous, une phase décisive. On sentait dans l'air que cette conscience existait. De fait, aux assemblées, on se servait beaucoup du mot révolution. On voyait des camarades de quarante ans, avec une famille, qui avaient travaillé en Allemagne, sur les chantiers de construction. Des types qui avaient fait tous les métiers. Ils disaient qu'ils arriveraient à soixante ans morts de fatigue.

Ce n'est pas juste de mener cette vie dégueulasse, disaient les ouvriers à l'assemblée, dans les groupes qui se formaient aux portes. Toute la marchandise, toute la richesse que nous produisons, elle est à nous. Y en a marre. Nous n'en pouvons plus d'être une marchandise nous aussi, des objets vendus. Nous voulons tout. Toute la richesse, tout le pouvoir, pas de travail. Quel rapport entre nous et le turbin ?

Ils commençaient à être vachement remontés, à vouloir lutter pas parce que le travail ou le patron ne sont pas bons, parce qu'ils existent. En somme, l'exigence du pouvoir commençait à se manifester. Elle commençait pour tous, les ouvriers à trois ou quatre enfants,



les célibataires, ceux qui avaient des enfants à envoyer à l'école, et ceux qui n'avaient pas de maison. Toutes ces exigences infinies se transformaient en objectifs de lutte concrets aux assemblées. La bataille n'était plus seulement une bataille dans l'usine. Parce que Fiat a cent cinquante mille ouvriers. C'était une grande lutte pas seulement parce qu'elle concernait cette immense masse d'ouvriers.

Mais parce que le contenu de ces luttes, ce que voulaient les ouvriers, ce n'était plus ce que disait le syndicat: Les cadences sont trop élevées, réduisons les cadences. Le travail est nocif, essayons d'éliminer les nuisances, toutes ces conneries. On ne voulait plus participer. Ils découvraient, les ouvriers, qu'ils voulaient le pouvoir hors de l'usine. En usine, ça va, on s'en tire, on réussit à bloquer la production quand on veut. Mais dehors, qu'est-ce qu'on fait ? On est obligés de payer un loyer, d'envoyer nos enfants à l'école, de manger. Nous avons toutes ces obligations-là. Ils découvraient qu'ils n'avaient plus aucun pouvoir, que l'État les couillonnait à tous les niveaux. Hors de l'usine, une fois ôté leur bleu, ils ne devenaient pas des citoyens comme les autres. Ils continuaient à se trouver d'une autre race, les ouvriers. Dans ce système d'exploitation, ils continuaient à être ouvriers même dehors. À vivre en ouvriers même dehors, à être exploités comme des ouvriers, même dehors.

Ces tracts qu'on faisait, et qui sortaient de l'assemblée, les ouvriers les emportaient chez eux. Ils les montraient à leurs copains, qui travaillaient dans le bâtiment ou ailleurs. Et comme ça, ils faisaient du chemin. Souvent, on allait les distribuer dans les quartiers, à Nichelino par exemple. De fait, à Nichelino, ensuite il y a eu une occupation de la mairie pour le problème du logement, ça a duré des jours et des jours. Les gens disaient qu'ils payaient trop cher de loyer, qu'ils ne pouvaient pas payer autant. On a fait un tract avec ce titre: Loyer, vol sur le salaire. Et ils n'ont plus payé. Cette occupation avait été menée aussi par certains camarades qui étaient du PCI et qui en sont sortis ensuite, après que le PCI ait tout fait pour interrompre l'occupation de la mairie et y ait réussi.

Nichelino est une ville-dortoir ouvrière, aux portes de Turin. Sur 15 000 personnes actives, 12 000 sont des ouvriers, 1 700 travaillent à Nichelino même, 5 500 chez Fiat, dans les établissements de Carmagnola, Rivalta, Mirafiori, Airasca, Spa Stura et cætera. Les autres, dans diverses usines appartenant en majorité au groupe Fiat, par exemple Aspera Frigo, Carello, une quantité d'autres des environs.

Voilà le budget d'une famille ouvrière: le salaire d'une usine de Nichelino pour 8 heures de travail varie de 60 000 à 80 000 livres par mois. Le loyer, jusqu'à 10 000 livres par pièce, va de 20 000 à 35 000 livres, plus 2 000 à 4 000 livres de charges, et autant de chauffage. Il reste de 30 000 à 50 000 livres pour vivre, alors, il faut monter jusqu'à 10, 14 heures de travail. Ceux qui travaillent chez Fiat n'ont pas un meilleur budget. Le coût des heures de transport non payées, au moins deux par jour, absorbe la différence des salaires.

Caractéristiques des habitations de Nichelino. Absence presque totale de salles de bains. Loyers en augmentation continuelle. Continuuel chantage de la part des propriétaires, avec menace d'expulsion. Énormes difficultés, pour les familles nombreuses, et surtout les familles méridionales, à trouver un logement. Pendant les treize jours qu'a duré l'occupation de la mairie, des journaux muraux, sur la place, ont commenté jour après jour le déroulement des luttes chez Fiat, et fait participer toute la population aux discussions dans la mairie occupée. Des comités de lutte se sont formés dans de nouvelles usines et ils ont aligné leur plate-forme revendicative sur celle de Mirafiori. Les problèmes de l'usine se reliaient à ceux de l'extérieur, les objectifs unifiaient les luttes.

Ces objectifs de lutte concrets, matériels, circulaient désormais dans toute la ville, parce que c'étaient des choses qui intéressaient tous les gens, qui les touchaient directement. Et c'est ça qui a fait éclater le 3 juillet, la grande bataille entre le prolétariat et l'État avec ses bandes de flics. Cette grande bataille, le 3 juillet, elle s'explique parce

que tous les gens, dans les rues et dans les maisons, comprenaient immédiatement pourquoi ces ouvriers manifestaient et pourquoi ils affrontaient la police. Ils ne manifestaient pas parce qu'ils étaient révolutionnaires et qu'ils devaient alors faire une manifestation. C'était une lutte pour des objectifs prolétaires, la même qu'ils conduisaient depuis des semaines à Mirafiori, qui sortait maintenant jusque sur le corso Traiano. Pour des objectifs que tout le monde connaissait depuis des semaines. L'école, les livres, les transports, le logement, tout ça. Ça qui bouffait régulièrement tout le fric qu'on gagnait à l'usine.

Ils savaient que c'était pas avec les grèves des syndicats, avec ces réformes que demandaient les syndicats, et que l'État pour finir accordait gentiment, parce que même s'il les accordait, c'était toujours son intérêt. C'était pas avec ces grèves, ces réformes-là. Les choses, il fallait les prendre de force, toujours. Ils étaient gonflés à bloc contre l'État qui les couillonnait toujours, et ils voulaient l'attaquer, parce que c'était leur véritable ennemi, la chose à abattre. Parce qu'ils savaient que les choses, ils ne pouvaient les avoir, que leurs besoins ne pouvaient être satisfaits que s'ils les balayaient une bonne fois pour toutes, cet État, cette république fondée sur le travail forcé. C'est pour ça, et pas à cause de la canicule, que s'explique la grande bataille du 3 juillet.



## 8. L'AUTONOMIE

Jeudi 5 juin: À Mirafiori, tandis qu'aux chaînes le travail reprend par à-coups, les ouvriers des Fonderies entrent en lutte. Ceux de l'atelier 2 ont continué à faire grève 8 heures par équipe. La lutte s'est étendue aux ateliers 3 et 4. Les ouvriers de ces ateliers ont décidé d'entrer dans la lutte avec les mêmes revendications que l'atelier 2: 200 liras d'augmentation sur le salaire de base, passage à la catégorie sidérurgique. La direction a offert de 3 à 21 liras sur la cotation de poste. Les ouvriers ont refusé. Tant que nous n'aurons pas obtenu tout ce que nous avons demandé, la lutte continue. Aux chaînes, le syndicat a proclamé 2 heures de grève par équipe. La réussite n'a été que partielle. Chez les ouvriers des chaînes, depuis jeudi dernier, agitation contre les cadences, pour les augmentations de salaire et l'avancement. Ce sont là des luttes menées indépendamment du syndicat.

La revendication syndicale concernant le délégué de chaîne ne signifie pas la résolution de ces problèmes. La lutte des derniers jours ne peut se réduire à l'élection d'un délégué. Aux chaînes de montage du moteur et de montage des boîtes de vitesses, les ouvriers font deux heures de grève par équipe depuis mardi. Ils ont décidé de lutter pour le passage de tout le monde en deuxième catégorie. À eux, se sont joints quelques ouvriers des préparations. Aux Presses, les syndicats ont suspendu la grève avec des résultats ridicules. Les ouvriers ne sont pas d'accord, et la production n'est pas redevenue normale. Les ouvriers ne veulent pas revenir aux cadences d'avant et le patron a peur. La direction Fiat cherche à tout prix à retrouver la normalité productive dont elle a besoin. Elle a perdu des dizaines de milliards de production juste au moment où la demande est la plus forte sur le marché.

Les syndicats essaient de faire démarrer les luttes l'une après l'autre, on en termine une, on en commence une autre, pour éviter la généralisation et empêcher que les ouvriers, en s'organisant dans la lutte à l'usine, expriment une volonté autonome. Mais la lutte ouvrière échappe à ces tentatives de contrôle. Presque tous les jours démarre un nouveau combat, et ce sont les ouvriers qui en décident. Ça, c'est une grande preuve de force de la classe ouvrière. Mais ça ne suffit pas. Pendant que commencent de nouvelles luttes, on court le risque que les conflits déjà en cours s'arrêtent sur des résultats insuffisants, et que soit empêchée la formation d'une organisation forte et permanente des ouvriers, sachant s'élever jour après jour contre les conditions de travail décidées par le patron. Quand, après la lutte, les ouvriers restent divisés, inorganisés, c'est une défaite, même si quelque chose a été obtenu. Quand, au sortir de la lutte, les ouvriers sont plus unis et plus organisés, c'est une victoire, même si plusieurs revendications n'ont pas été satisfaites.

Vendredi 6 juin: 8 heures de grève par équipe, pas seulement aux ateliers 2 et 3 mais aussi aux Fonderies Sud. À l'atelier 4, la lutte continue. Samedi 7 juin: La direction met à pied un ouvrier de l'atelier 13 pour trois jours. Lundi 9 juin: 8 heures de grève aux deux équipes de l'atelier 13. Les motifs sont: cette mise à pied d'un ouvrier sans motivation de la part de la direction, et l'absence de réponse des syndicats aux revendications ouvrières concernant le passage en deuxième catégorie pour tous, l'indemnité de nuisance égale pour tous, le contrôle ouvrier sur les cadences, des superminima égaux pour tous, l'augmentation des temps de pause, les modifications du cadre de travail, des augmentations de salaires non sujettes à réabsorption.

Fonderies Nord et Sud: 8 heures de grève des deux équipes. La direction offre 67 livres d'augmentation sur la cotation de poste aux ouvriers des marteaux-pilons, pour diviser les ouvriers entre eux. Seuls 100 sur 890 acceptent. Chaînes des carrosseries: première équipe, arrêt spontané de 10 heures des ouvriers du vernissage

et du polissage. Revendications: salaire, catégories, cadences. La commission interne a dit qu'elle donnerait sa réponse à 8 heures, mais on ne les a ni vus ni entendus. Maintenant, ils disent qu'ils rendront leur réponse lundi. Au second tour, sont passés des chefs qui essayaient de diviser les ouvriers en accordant la catégorie à certains d'entre eux seulement. Fiat est à la dernière extrémité. Il sort peu de voitures, les fournitures manquent pour Rivalta et l'organisation du travail est bouleversée. C'est le premier résultat de notre lutte. Une semaine décisive commence.

Que fait le patron ? Contre notre organisation de lutte, le patron cherche à nous imposer, avec la complicité des syndicats, la participation et le consentement à l'exploitation. Voilà, en substance, le sens du délégué de chaîne. Contre l'intérêt des ouvriers à généraliser en ce moment la lutte, il veut: ou nous séparer du reste de la classe ouvrière italienne avec un contrat Fiat, comme en 62, ou bien, et c'est la même chose, nous coincer par un acompte sur le futur contrat. Que fait le syndicat ? Il essaie de conclure les luttes dans chaque atelier, il vient à l'usine pour nous dire ce que propose le patron, il va porter ses propositions au patron, il traite dans notre dos et ignore notre volonté, nos objectifs.

Qu'est-ce que nous voulons, nous les ouvriers ? Aux Fonderies de Mirafiori Nord et Sud, nous l'avons dit et redit, par des grèves totales. Nous voulons: 200 liras de plus sur le salaire de base, pas les brouilles qu'a offertes le patron. Aux chaînes, nous voulons 50 liras en plus sur le salaire de base. La deuxième catégorie pour tous les ouvriers au bout de six mois de travail à l'usine. Tout ça, nous le voulons tout de suite. Tout ça, ce n'est pas négociable, ce n'est pas une avance sur les contrats. Nous ne voulons pas les cadences du patron. Au patron et au syndicat, nous disons: Le délégué de chaîne, on n'en a pas besoin. Ce dont on a besoin, c'est de l'assemblée des départements et des comités d'atelier, grâce auxquels organiser la lutte permanente contre le patron, ses cadences, ses rythmes, ses valets. Organisons-nous, devenons tous délégués. Ouvriers, quand

nous luttons le patron est faible, c'est le moment d'attaquer. Il faut organiser notre lutte atelier par atelier et l'étendre encore.

Mardi 10 juin: La politique syndicale de division des ouvriers par la concession de la catégorie à certains et les augmentations différenciées, obtient ses premiers résultats. La lutte se termine aux Fonderies, les ouvriers y reprennent le travail. Les chaînes mécaniques continuent la grève de deux heures. Pendant ce temps, quelques ouvriers des Carrosseries de l'atelier 54 se réorganisent et demandent aux camarades qui viennent aux portes de tirer un tract, avec la liste des revendications à présenter le lendemain. Les ouvriers de l'atelier 25, travaux à chaud, fours, demandent eux aussi un tract pour le lendemain.

Mercredi 11 juin: Les ouvriers de l'atelier 54, l'équipe de l'après-midi, l'ont décidé: s'ils n'ont pas de réponse à leurs revendications avant vendredi soir, ils se mettront en grève. La tendance à s'organiser de façon autonome, en renonçant à l'usage de l'intermédiaire syndical pour traiter avec le patron, fait tache d'huile. Il y a des demandes de tracts de la part des ouvriers de l'atelier 13, du 85, de nouveaux secteurs de l'atelier 14, des chaînes des Carrosseries, et des ouvriers des Fonderies. Par voie de conséquence, la politique répressive de Fiat s'accroît. Dans la journée d'hier, deux licenciements à l'atelier 13. Aujourd'hui, les ouvriers ont trouvé six mille liras de moins, au minimum, dans leur enveloppe: retenues pour les heures de grève.

Ouvriers des Fonderies: Le patron est en crise. La production, réduite de moitié, est encore bouleversée par l'initiative des ouvriers qui en ont eu marre d'attendre les échéances que le patron se préparait à affronter. Si la lutte aux Fonderies avait duré quelques jours de plus, la production aurait été bloquée dans des secteurs entiers de Fiat: Mécanique, Rivalta. Pour cette fois, le patron avait des stocks suffisants, parce qu'ailleurs on produisait au ralenti. Il a pu tenir plus longtemps que les ouvriers. Mais malgré la



minceur des résultats, notre lutte a donné au patron la mesure de notre force. C'est de cette force qu'il faut partir pour le faire plier définitivement. C'est un fait qu'ici, aux Fonderies, où la lutte a été la plus dure et où l'unité des ouvriers a résisté plus longtemps, le patron s'est résigné à accorder des augmentations. Même si elles sont différenciées et inférieures à nos revendications. Cela ne s'est pas produit aux autres chaînes, où les ouvriers avaient aussi présenté des revendications salariales.

Quelles sont les augmentations qu'a accordées le patron ? Nos revendications étaient : 200 liras en plus sur le salaire de base ou la parité salariale et statutaire avec la sidérurgie, c'est-à-dire 30 000 liras de plus dans l'enveloppe. Parce que le boulot est dur et nocif et que nous ne sommes pas des bêtes pour le faire gratis. Ces revendications, le syndicat a refusé de les présenter, mais il est venu nous faire miroiter les offres de la direction. Les augmentations du patron n'ont pas rapport au salaire de base mais aux cotations de poste. Ça signifie que n'importe quelle mutation peut nous faire perdre ces avantages, et nous savons bien les possibilités qu'a le patron de nous transférer d'un poste à un autre. Les 200 liras sont les mêmes pour tout le monde parce qu'elles unissent les ouvriers dans la lutte et enlèvent au patron le pouvoir de discrimination dont il se sert contre nous.

Les offres de la direction, que le syndicat nous a si bien expliquées dans son dernier tract, sont séparées et divisées en catégories. Exprimées pour faire abandonner la lutte aux ouvriers les plus avantagés, l'un après l'autre. Inutile donc que nous nous en prenions les uns aux autres, parce que ce serait faire ce que le patron a voulu, pour décourager nos tentatives d'organisation. Parce que, camarades, c'est cela, la grande conquête de cette lutte, au-delà des misérables petites liras du patron. Pour la première fois nous avons réussi à organiser et à mener le combat avec des objectifs à nous, au moment décidé par nous. Mais ce n'est pas suffisant : l'isolement de nos luttes, voulu par le syndicat, a contraint les ouvriers des Fonderies

à supporter tout le poids de la grève, quand dans tout Mirafiori les ouvriers voulaient lutter.

Maintenant, nous l'avons compris: l'organisation que nous nous sommes donnée nous a permis de mener la lutte dans les ateliers, mais pas de surmonter l'isolement dans lequel la commission interne et le syndicat nous ont tenus. En refusant de présenter nos revendications. En séparant la lutte des Fonderies Nord et celle des Fonderies Sud. En n'informant pas les ouvriers des autres secteurs de Fiat. Mais les motifs qui ont déclenché notre agitation demeurent valables. Nous avons réussi à nous organiser à l'atelier, nous devons savoir nous organiser dans tout Mirafiori. Comment ? Rien qu'en établissant la liaison avec les ouvriers des autres ateliers, nous pourrons organiser les luttes avec un minimum de frais pour nous, le maximum pour le patron. Ce n'est qu'en faisant sentir toute notre force, que nous obligerons le patron à céder.

Jeudi 12 juin: A Mirafiori, la réduction volontaire de la production de la part des ouvriers de l'atelier 13 continue. Aux chaînes, à la 850, à la 124, à la 125, souvent les portières manquent. En ce moment, la direction a trop peur pour risquer des représailles massives. Mais elle essaie de frapper des ouvriers isolés, aux points les plus avancés de la lutte en les licenciant ou en les mutant. Elle espère faire ainsi peur à tous les autres. Mais ce petit jeu-là ne doit pas marcher. Il faut avant tout rendre coup pour coup, en arrêtant le travail dès qu'un camarade a été touché. L'arme la plus puissante pour rendre inefficace la répression, c'est justement l'unité et la liaison des ouvriers entre eux. La lutte des ouvriers de Fiat s'étend de Mirafiori aux autres établissements. Grands Moteurs de Settimo, grutiers et élingueurs. Grands Moteurs Centre, départements P et B. Sima, ébarbeurs, Spa Centre, département 3.

Tous les ouvriers de Fiat Mirafiori qui se sont mis en grève ces jours-ci ont demandé: des augmentations de salaire. La revendication d'un changement de catégorie veut dire: augmentation

de salaire aussi. Même chose pour les augmentations sur d'autres parties de la paie. Mais toutes ces revendications avaient un caractère précis: les augmentations, on les voulait pareilles pour tous et les changements de catégories automatiques. La progression des autres éléments du salaire aussi, on cherchait qu'elle soit pareille pour tous. Cela signifiait fondamentalement: nous voulons arriver à un salaire égal pour tous. Les ouvriers se sont rendu compte que les différences salariales, les superminima, les catégories, les cotations de poste, et cætera, sont un instrument du patron pour diviser les ouvriers.

Le patron, qui voulait éviter de perdre encore des milliards de production, s'est servi justement des augmentations différenciées pour nous faire abandonner la lutte. Il a accordé des changements de catégories à certains ouvriers et pas à d'autres, par exemple: attribution de qualification à l'essai aux chaînes, avancements aux Auxiliaires. Il a accordé des augmentations salariales différenciées, par exemple: aux chefs mécaniciens et préposés aux marteaux-pilons des Fonderies. Et en général, sur la part du salaire qui doit pousser à produire plus ou à accepter les nuisances: rendement aux Presses, cotations de poste aux Fonderies. Les syndicats ont refusé de se faire les porte-voix des revendications ouvrières d'augmentations et d'avancements immédiats égaux pour tous.

Ils restent fidèles au principe que les augmentations sur le salaire de base doivent avoir lieu en une seule fois tous les trois ans, au moment du renouvellement des conventions collectives. Ils acceptent toute cette série d'éléments de division que le patron introduit au moyen du salaire, des catégories, de la différenciation entre les divers départements et ateliers. C'est pour ça qu'ils ont morcelé la revendication générale des ouvriers, divisé la lutte et créé la confusion parmi les ouvriers. Mais les ouvriers veulent arriver à un salaire égal pour tous. Qui élimine les divisions et unifie les luttes. Parce que désormais, à l'intérieur de l'usine, chacun est indispensable, aussi bien le technicien que l'ouvrier, le professionnel que le préposé aux machines et aux chaînes ou le manœuvre. Parce

que désormais nous sommes tous capables de tout faire. Parce que la vie coûte aussi cher pour tous.

Donc, ça n'a aucun sens qu'un employé soit payé à plein traitement quand il est en congé de maladie, tandis qu'un ouvrier perd une partie de son salaire. Ça n'a aucun sens qu'un employé ait 4 semaines de vacances et 40 heures, alors qu'un ouvrier a trois semaines et travaille 44 heures. Ça n'a aucun sens que quelques ouvriers soient plus payés, et d'autres moins. C'est pour ça que nous, ouvriers de Mirafiori, nous ne nous contentons pas des délégués ni des augmentations différenciées de quelques lires. Que nous disons: La lutte continue. À notre lutte se joignent celles des ouvriers de Spa Centre avec un cortège de 1 000 ouvriers dans les ateliers, les ouvriers des Grands Moteurs, de Spa Stura, et vont s'unir les ouvriers de la Lingotto.

Lundi 16 juin: Atelier 54, à 17 heures, arrêt de la chaîne de la 124, 125, 125 spéciale. Les agents de secteurs, les chefs d'ateliers, les directeurs de Fiat accourent et tentent de convaincre les gars de reprendre le travail. Arrivent aussi les membres de la commission interne qui promettent une réponse avant mercredi. Mais cette fois, les ouvriers répondent: Pendant que vous discutez, nous on s'arrête et on fait grève. À la pause après le repas du soir, la chaîne de la 850 les rejoint, bloquant totalement la production de l'atelier 84. Les chefs demandent pourquoi il y a grève, les ouvriers répondent: Vous le savez très bien. Alors, les chefs essaient de faire faire aux ouvriers de la 850 22 carrosseries qui étaient restées en carafe, sous le prétexte qu'elles vont rouiller. Les ouvriers refusent, contraignant ainsi les chefs à se mettre aux chaînes pour finir les carrosseries.

Il semble que demain les ouvriers des ateliers 1 et 3 des Moyennes et Grandes Presses redémarrent, de même que l'atelier 85, transport des voitures. À 18 heures, les ouvriers de cet atelier, qui conduisent les voitures finies depuis les chaînes jusqu'aux camions de transport, passeront chercher une réponse au syndicat. Si les syndicats

répondent par la négative à leurs revendications de catégorie et à leur exigence d'être considérés comme chauffeurs alors que la direction les considère jusqu'ici comme préposés au transport du matériel, demain ils se mettront en lutte et pousseront les voitures à la main au lieu de les conduire. Cela pourrait provoquer le blocus des chaînes, puisque le parc de stockage serait saturé dans la demi-heure qui suivrait. Pendant ce temps-là, l'occupation de la mairie de Nichelino continue. En quatre semaines, Fiat a perdu des dizaines de milliards de production, et continue à en perdre. Durant ces derniers jours, Mirafiori a produit cinquante pour cent du tonnage de sa production normale.

Mardi 17 juin: La lutte à Mirafiori a atteint son point le plus haut, le plus enthousiasmant. Face à la poursuite de la grève de la seconde équipe, qui bloque toute la production de chaînes, Fiat a joué une nouvelle carte. Les patrons ont compris que les ouvriers n'ont plus rien à faire des syndicats. Ils ont donc été obligés d'appeler à négocier directement les ouvriers en lutte. Après avoir consulté les syndicats, ils ont proposé aux grévistes d'envoyer quelques représentants à la Chambre patronale. Ils ont l'illusion, habitués qu'ils sont à tout régenter, qu'ils embrouilleront les ouvriers avec du bla-bla. Ils leur offrent 17 lires, et encore, pas pour tout le monde, et sur des parties différentes du salaire. Mais les ouvriers ne se laissent pas acheter pour quatre sous.

Alors, messieurs les patrons, avec leur bonne éducation et leur élégance, ont laissé échapper les injures les plus vulgaires. Espèce de culs-terreux, sales Méridionaux, hier vous aviez encore le piochon à la main, et aujourd'hui? Vous ne trouvez rien de mieux que de ruer dans les brancards. À ces insultes, les ouvriers ont aussitôt répliqué dans le même style, mais surtout, à leur retour à l'usine, ils ont donné la réponse qui compte le plus: l'intensification et le durcissement de la lutte. Un cortège de milliers d'ouvriers a bloqué l'usine dans tous les recoins, y compris les postes féminins. Au cri de: Dehors, dehors, ils ont bloqué le peu de travail qui continuait

encore. C'est ainsi que s'est arrêtée la chaîne de la 125 spéciale, et enfin, de nouveau, la 500. Fiat est à genoux et dans cette position inconfortable, tente une dernière carte. Les douze ouvriers qui étaient allés à l'Union des Industriels<sup>1</sup> sont convoqués seuls, sans les syndicats, désormais hors jeu, dans le bureau de Marciano, le sous-directeur de Mirafiori.

Celui-ci les invite à se montrer convaincants auprès de leurs camarades en grève pour qu'ils reprennent le travail. Et leur fait comprendre qu'on pourrait être amené à prendre des mesures graves. Il leur dit: Si vous ne vous décidez pas d'ici ce soir, ça sera la débâcle, et si les choses continuent comme ça, nous serons obligés de mettre à pied du personnel. Si vous mettez à pied un seul des ouvriers en grève, répondent les douze gars, toute l'usine intensifiera la lutte. Sur ces bases-là, Fiat n'est pas disposé à traiter, fait Marciano d'un air dur. Et nous, nous ne sommes pas disposés à travailler. En fait, c'est ce qui se produit. La deuxième équipe des chaînes sort de l'usine à 11 heures du soir sans avoir touché une pièce. Aux grilles, la tension est telle qu'il semble que Turin va exploser. Pas un seul syndicaliste à l'horizon.

Mercredi 18 juin: À six heures du matin, les ouvriers de la première équipe de l'atelier 54 apprennent en rentrant à l'usine ce qui s'est passé la veille, la lutte formidable que leurs camarades de la seconde équipe ont poursuivie, et même élargie. Hier, nous avons fait la grève perlée, ils se disent, aujourd'hui, on fera la grève cataracte. C'est ce qui se produit. D'une chaîne de montage, la 124, sort une seule voiture, d'une autre trois, quatre autos. Les chaînes de la 500, après avoir marché elles aussi au ralenti, s'arrêtent complètement. Les deux équipes sont maintenant en grève, et toutes les chaînes sont arrêtées. À 13 heures 30, les ouvriers de la première équipe sortent de l'usine le poing levé. Ils sont accueillis de la même façon par les camarades de la seconde équipe qui entrent, ceux qui ont lancé la grève à Mirafiori.

<sup>1</sup> *L'Unione Industriali*: la chambre patronale. (N. d. T.)

Les ouvriers de la seconde équipe continuent leur grève comme un seul homme. Fiat essaie de les faire travailler en faisant passer les chaînes à vide. Mais il ne faut pas longtemps pour que le patron lui-même s'aperçoive que les ouvriers se foutent de sa manœuvre, et il arrête les chaînes. De l'atelier 54 part aussitôt une manifestation interne qui bloque les ateliers 52, 53, 55, 56. Des chaînes, pas une seule voiture ne sort de tout l'après-midi. La grève des chaînes de montage est complètement entre les mains des ouvriers. Le cortège se dirige vers la villa de la direction. Ils y trouvent les syndicalistes qui essaient de nier tout ce qu'ils ont dit les jours précédents contre la grève ouvrière. On ne les écoute plus. Le cortège se dirige vers les portes où il bloque la sortie des camions. Enfin, il rentre aux chaînes, où quelques ouvriers prennent la parole devant des assemblées qui se forment un peu partout.

Jeudi 19 juin: Camarades ouvriers de Rivalta, hier, à l'atelier 72, les ouvriers ont suspendu le travail pendant une heure. La revendication de bourgerons n'était qu'un prétexte, en réalité les ouvriers protestaient contre l'exploitation et les conditions de vie inhumaines dans l'usine et au-dehors. Dedans, parce que le patron continue à augmenter le rythme de travail, rend le travail de plus en plus insupportable, avec des cadences qui vous éreintent, pas le temps de manger ni même d'aller aux chiottes. Au-dehors, parce que les salaires de misère ne suffisent plus pour payer des loyers de plus en plus chers, et ne permettent pas même aux ouvriers de se payer ce qui est indispensable pour vivre. Ainsi, les ouvriers sont obligés de vivre à huit dans une chambre, ou sur les bancs de la gare. C'est pour ça que les ouvriers sont affamés d'argent et veulent travailler moins.

Rivalta est la pointe la plus avancée du développement technologique, le modèle de l'automatisation, le bijou du patron. C'est ici qu'ont été transférées toutes les chaînes de montage des voitures spéciales. C'est ici qu'on produit la 128 et la 130, les derniers modèles Fiat. Fiat utilise aujourd'hui Rivalta pour récupérer, au moins en

partie, les dommages de plus en plus graves que lui cause la lutte à Mirafiori. Fiat essaie de pressurer encore plus les ouvriers, en leur demandant tous les jours des augmentations de production, en tirant au maximum sur leur résistance. La 128 sort quatre voitures de plus par jour. Mais l'atelier 72 a donné le coup d'envoi de la lutte. Le patron a essayé de le prévenir en accordant généreusement quelques qualifications, il a peur que la lutte de Mirafiori devienne la lutte de Fiat tout entier. Et nous savons que tout Fiat en lutte, ça signifie battre le patron sur les objectifs qui ont été choisis et organisés par les ouvriers, atelier par atelier.

Vendredi 20 juin: Camarades ouvriers, pour le quatrième jour consécutif, la deuxième équipe des Carrosseries a bloqué toute la production. Les manifestations ouvrières ont stoppé toute tentative de reprise du travail. La première équipe, elle aussi, a continué le combat. Mercredi, il n'est sorti, de toute la journée, que 30 voitures, et il en sortait normalement 400 avant le début des luttes. Hier encore, la production a été brutalement réduite. Mais cela ne suffit pas. Les ouvriers de la première équipe doivent se renforcer pour rattraper ceux de la seconde. Chaque trouée dans le front des luttes permet aux patrons et à leurs maquereaux de nous dresser les uns contre les autres. Pour détruire tout danger à la racine, il n'y a qu'une réponse: l'unité dans la lutte.

Toute la production doit être bloquée. Ce mois, nous avons découvert que nous avons une force extraordinaire, il suffit qu'un atelier s'arrête pour bloquer toute l'usine. L'organisation, qui augmente et s'implante dans tous les ateliers, nous permet d'utiliser à fond cette arme formidable. Cela veut dire que si aujourd'hui c'est l'atelier 54, polissage-vernissage, qui a la charge de prolonger la lutte, d'autres ateliers sont prêts à prendre la relève et doivent le faire au plus tôt, sans attendre que la lutte s'épuise au 54. Beaucoup d'ouvriers ont aujourd'hui l'intention d'appuyer par une souscription les camarades du 54 qui supportent tout le poids de la grève. C'est juste mais ce n'est pas suffisant. Il faut nous préparer à prendre notre place dans



la lutte de tous les ateliers. Mettons-nous en rapport immédiatement avec les ouvriers du 54 et coordonnons les grèves. De cette façon, la lutte ne pourra plus être arrêtée.

Aujourd'hui, les syndicats, qui n'ont pas la conscience tellement tranquille quand ils circulent devant les grilles, ont eu la permission du patron de venir distribuer des tracts à l'intérieur de l'usine et répandre des fausses nouvelles. Voilà ce que ça veut dire, le syndicat à l'usine. Hier, ils nous ont raconté qu'ils avaient obtenu 12 liras. Mais nous, nous avons demandé: 50 liras sur le salaire de base pour tout le monde, promotion pour tout le monde, pause pour tout le monde, sans récupération de la production.

L'atelier 85 continue la lutte. Hier les ouvriers de Rivalta sont entrés en action et ils ont arrêté la chaîne de la 128. À notre action s'est unie depuis deux jours la grève des techniciens du contrôle électronique et mécanographique. C'est un mouvement de lutte formidable. C'est ça qui fait peur à la radio et aux journaux, depuis la Stampa qui ne dit rien, ou pas grand-chose, jusqu'à l'Unità qui raconte des bobards. Pour nous tenir en contact, nous informer, discuter et décider du développement de la lutte, assemblée de tous les ouvriers, samedi 21 juin, à 16 heures, au Bâtiment neuf de l'Université.

Samedi 21 juin: À Mirafiori, en plus des ateliers 54, 85, 13, déjà en lutte, démarrent aussi les ateliers 25 et 33. À Rivalta, les débrayages commencent. À la Lingotto aussi, il y a des arrêts, qui annoncent une lutte plus vaste. À Spa Stura, les ateliers 29 et 25 ont fait deux heures d'arrêt pendant toute la semaine. À Mirafiori, aux chaînes, les ouvriers des autres ateliers doivent prendre la relève de ceux du 54 en entrant à leur tour dans la lutte. Là où des revendications ont été présentées, il ne faut pas attendre les continuel renvois de la direction, mais entrer dans la lutte tout de suite. À la Mécanique, beaucoup disent qu'on n'a pas intérêt à lutter en ce moment parce

que Fiat a de gros stocks. Ce n'est pas vrai, la grève porterait un grand préjudice à la production de Rivalta et de Lingotto.

Lundi 23 juin: Ouvriers du 85, depuis une semaine, ici, au 85, nous luttons selon les méthodes que nous avons jugées les meilleures pour nous, et les plus nuisibles pour Agnelli, avec une revendication bien précise: la deuxième catégorie pour tout le monde, la même revendication que les camarades du 54. Pour le moment, les chaînes ont repris le travail, mais la revendication de la seconde pour tous, on continue à la soutenir. Tant que les chaînes ne sont pas bloquées, on ignore nos revendications. Maintenant, leurs offres, c'est de passer de six à soixante-dix catégories. Là aussi, ils essaient de nous diviser en cherchant à acheter l'un ou l'autre à coup de promesses. Qu'il soit bien clair que nous n'avons pas l'intention de transiger sur notre revendication. Hier encore, ils ont tenté de faire travailler les extras qui sont des jaunes purs et simples, et ça a provoqué notre juste réaction. À la Sud, nous les avons mis en fuite. À la Nord, nous avons arrêté totalement le travail en saturant les chaînes de la 21 à la 23. N'oublions pas ceci: la lutte continue. Ou la seconde pour tous, ou nous bloquons les parcs de stockage.

Mardi 24 juin: Tout l'atelier 25 est bloqué, les trois équipes ont fait grève pendant leurs huit heures. Nous voulons donner quelques avertissements aux dirigeants: Vos pressions pour nous faire décharger les fours sont inutiles, il est inutile de nous rappeler la valeur des pièces qui sont dans les fours. Vous avez voulu les charger, c'est votre faute, vous saviez bien que les ouvriers de la première équipe voulaient faire grève. Mais vous ne croyiez pas à notre force, et la grève vous a surpris. Maintenant, si vous voulez que les Fonderies fonctionnent et qu'il n'y ait pas de dégâts, vous n'avez qu'à payer. Les lettres de menace que vous avez envoyées aux ouvriers de la première équipe sont une provocation qui ne fait peur à personne. Ouvriers du 25: Maintenant c'est nous qui tenons le couteau du côté du manche. Notre grève a des conséquences directes sur toute la production de Fiat. Hier déjà, après huit heures

de grève, la Mécanique avait des difficultés. Maintenant, les pièces commencent à manquer pour Rivalta, Spa Stura et Autobianchi à Milan. La lutte continue.

Mercredi 25 juin: À Mirafiori, aujourd'hui, ce sont les préparations du 52 et du 53 qui ont pris la relève du 54 et qui bloquent toute la production. Grève des deux équipes. Une manifestation arrête toute la production. Nous avons vu les chefs d'équipe se mettre au travail: le record est remporté par le chef Bruno, du 52, qui a fait à lui tout seul 13 carrosseries. Le 25 continue sa grève compacte de 8 heures par équipe. À la section 42 de l'atelier 4, Fonderies, 4 heures de grève. La réduction volontaire de la production continue à l'atelier 16. Arrêt à l'atelier 51. Débrayages à Lingotto, Materferro et Carmagnola. À Rivalta, la lutte a commencé. Première équipe: grève interne de 2 heures à l'atelier 64. Arrêt au 72, vernissage de la 128. Seconde équipe: grève depuis neuf heures moins le quart jusqu'à la fin, à l'atelier 64, trois équipes. Arrêt d'une heure à deux chaînes de révision de la 128, arrêt d'une demi-heure de trois tourniquets de montants de la 128 à l'atelier 72. Désormais la situation a explosé, le patron ne réussit plus à la contrôler.

Jeudi 26: Cinq semaines de grève, faite par un petit nombre d'ateliers chaque fois, ont fait perdre à Fiat plus de 30 000 automobiles, soit la valeur d'environ 40 milliards. La production a diminué de plus de moitié. Quelques modèles arrivent en fin de parcours avec des pièces en moins. Les exportations sont bloquées. C'est pour ça que la direction et les syndicats sont arrivés à un accord global qui devrait concerner 60 000 ouvriers. L'accord prévoit des augmentations différenciées, de 5 à 84 liras, sur différents secteurs du salaire de base. Mais combien auront droit à 5 liras et combien à 84? Les ouvriers demandent cent liras d'augmentation, la même chose pour tout le monde. L'accord maintient la différence entre les catégories, et il en ajoute même une nouvelle: la troisième super. Mais les ouvriers demandent la seconde pour tous, comme un premier pas en vue de faire disparaître toutes les catégories.

Les différences de salaire et les catégories sont toujours un instrument de division des ouvriers entre les mains du patron. Les revendications des ouvriers n'ont pas été satisfaites, la lutte continue.

Atelier 85: La grève continue pendant 8 heures. Ateliers 52 et 53, préparation des chaînes des carrosseries: 8 heures de grève avec cortège dans l'atelier, première et seconde équipe. Toutes les chaînes sont arrêtées par le manque de matériel. 700 voitures montées sans bloc moteur devront être démontées et remises sur la chaîne. Atelier 4, Fonderies: 4 heures de grève. Atelier 13: la réduction volontaire de la production continue. Atelier 26, Mécanique: arrêt de deux heures de la chaîne de montage des moteurs par suite du manque de pièces provoqué par la grève de l'atelier 25. Atelier 25: grève de 8 heures pour les trois équipes avec des piquets ouvriers autour des pièces finies, que la direction essaie de voler. Lingotto: débrayage de 15 minutes à l'atelier 10. Les ouvriers de Rivalta disent non à l'accord bidon des 17 lire. À la première équipe, les ouvriers bloquent trois chaînes: 124, 500, 850, pendant une heure, sans que les chefs et la commission interne réussissent à les en empêcher. À la seconde équipe, tout l'atelier 64 s'arrête pendant quatre heures, la chaîne de la 128 pendant une heure seulement. Débrayage à Spa Stura, aux Grands Moteurs, à Carmagnola. Maintenant, de nombreuses usines fournisseuses sont elles aussi arrêtées.

Vendredi 27 juin: Ouvriers des ateliers 23, 24, 25, 26, 28, 41: Fiat a licencié sur-le-champ 12 de nos camarades de l'atelier 25 qui luttaient de façon autonome pour les augmentations salariales de 50 lire pour tous et pour la seconde catégorie. Fiat a licencié ces ouvriers pour briser la lutte du 25, qui avait désormais paralysé toute la Mécanique, et pour démontrer qu'il est dangereux de lutter sans le syndicat. Les ouvriers du 25 repoussent ce chantage infâme et répondent en continuant la lutte. Ils ajoutent aux revendications déjà présentées la condition prioritaire du retrait immédiat des mesures de licenciement. En outre, les ouvriers du 25 demandent aux camarades des ateliers 23, 24, 26, 28, 41 de répondre

immédiatement à l'acte de provocation de Fiat par des arrêts, des assemblées, à la cantine, la demande par écrit à la direction de retirer les licenciements, des cortèges jusqu'à l'entrée du 25, des collectes pour soutenir la lutte et les camarades licenciés.

Samedi 28 juin: À Mirafiori, la production est bloquée. À Rivalta, de nombreux départements sont arrêtés par suite de la grève de l'atelier 25 de Mirafiori et du 64 de Rivalta même. La grève continue à Carmagnola. À Lingotto, les débrayages se succèdent avec une intensité croissante. La lutte dépasse Turin. Fiat de Modène. Les nouvelles arrivent au moyen de tracts introduits dans les caisses d'emballage des moteurs par les ouvriers de Turin. Fiat à Pise, Fiat à Naples, Fiat à Florence, Fiat à Trieste, Piaggio à Pontedera, partout sous les mêmes formes et avec les mêmes objectifs. La grève chez Fiat touche aussi toutes les entreprises fournisseuses. L'affrontement devient de plus en plus dur. L'organisation ouvrière devient de plus en plus forte. Le patron a répondu par un accord bidon qui a été refusé. Il réplique par des licenciements, sans que les syndicats lèvent le petit doigt: deux autres licenciements à l'Aluminium, Carmagnola. Il réplique par des intimidations: ordre de la direction aux chefs de distribuer des avertissements et des mises à pied, pour pouvoir ensuite licencier avec un motif valable.

Agnelli répond par les arguments frappants. Hier soir, une bande de mercenaires à sa solde a battu jusqu'au sang le camarade Emilio devant la porte 5 à Rivalta, où il distribuait des tracts. Ils s'y sont mis à cinq pour le frapper brutalement, ils l'ont fait rouler au milieu de la route, en essayant de le jeter sous les voitures qui passaient. Mais le mécontentement ouvrier, la volonté de lutter jusqu'au bout contre les patrons augmentent chez tous les ouvriers de Turin. Pour essayer de récupérer cet élan de lutte, les syndicats lancent pour jeudi 3 juillet un mot d'ordre de grève générale pour le blocage des loyers. Samedi 28 juin après-midi, à 16 heures trente, assemblée générale au Bâtiment neuf de l'Université, via S. Ottavio, à l'angle du corso S. Maurizio, sous la Mole, près de piazza Vittorio.



## 9. L'ASSEMBLÉE

Camarades, ce qui s'est dégagé de la lutte chez Fiat, c'est avant tout l'autonomie ouvrière, c'est-à-dire que les ouvriers passent par-dessus toute forme de médiation syndicale. Qu'ils ont fixé de façon autonome leurs méthodes de lutte, qu'ils ont établi de façon autonome leurs objectifs. À partir de ça, ils ont commencé à construire l'organisation autonome qui leur permet de continuer la lutte. Tenons bien compte que nous en sommes à la cinquième semaine de lutte chez Fiat. Ce qui s'est dégagé de ces luttes, c'est avant tout la revendication ouvrière de l'unification, c'est-à-dire: la revendication d'augmentations salariales égales pour tout le monde. Et celle d'en finir avec les divisions par catégorie et par postes que le patron et le syndicat avaient introduites dans la structure du salaire.

Il y a eu une tentative syndicale, continuelle, d'éteindre, de circonscrire et d'isoler notre lutte. Elle s'est d'abord déroulée en pourparlers au niveau du département et de l'atelier, jusqu'à l'accord bidon de l'autre jour, qui concernait tout Fiat. L'accord bidon a développé, au niveau de l'usine, les tentatives faites au niveau de l'atelier. Autrement dit: des augmentations différenciées selon les structures du salaire, qui le maintiennent identique. Autrement dit: presque toutes les augmentations sur la partie mobile du salaire, cotations de postes, et cætera. De plus, la requête de la deuxième catégorie pour tous présentée par les ouvriers, a donné comme résultat l'introduction, de la part du syndicat, d'une troisième catégorie super. Une catégorie fausse qui n'est autre que l'augmentation de 17 livres camouflée sous le mot de catégorie, et qui a fait passer de 1 à 6 le nombre des catégories préexistantes.

Camarades, il apparaît clairement que la classe ouvrière, chez Fiat, a refusé de façon générale l'accord bidon du syndicat. La lutte

s'est poursuivie, de nouvelles luttes se sont ouvertes, et celles qui étaient déjà entamées ont continué. Maintenant, nous devons faire preuve d'une certaine capacité d'évaluation, prévoir quels vont être les instruments dont se servira le patron pour étouffer cette lutte et surtout pour en mystifier le contenu. Énumérons quelques-unes de ces mesures: les représailles, le lock-out de Fiat, les vacances anticipées, l'anticipation des pourparlers et des accords contractuels, et cætera. Il s'agit aussi, dans cette assemblée, de nous rendre compte du sens de nos luttes pour la négociation des conventions collectives. Le dernier point de l'ordre du jour a trait à la grève générale de jeudi prochain, proclamée par les syndicats. On peut commencer tout de suite la discussion.

Je voudrais dire ceci: nous avons vu qu'avec 41 jours de lutte, nous avons obtenu 17 liras. Nous ne savons pas quoi en faire, mais enfin nous les avons. Si on n'avait pas fait 41 jours de grève, on n'aurait même pas eu ça. En continuant, on pourra jouer un grand rôle pour les contrats nationaux, parce que l'organisation qu'on va créer dans les jours qui viennent aura son importance quand il s'agira des grèves pour les contrats. Et puis, il y a autre chose que je voulais dire: question lutte, c'est important de mettre toute la gomme en ce moment parce qu'Agnelli a été pris au dépourvu, il n'a pas encore eu le temps de constituer des stocks. En octobre, le premier crétin venu le savait, qu'on faisait grève en octobre. Même une semaine, 15 jours, 20 jours. Agnelli aussi le savait, et c'est pas un crétin, il aurait préparé ses stocks.

Si on tire trop sur la corde, maintenant, il nous a menacés de nous filer au chômage partiel<sup>1</sup> mais en attendant il n'a rien fait, tandis qu'en octobre, il ferme les grilles et nous renvoie dans nos foyers, parce qu'il n'a plus besoin de nous. C'est en ce moment que la demande est la plus forte sur le marché. C'est le moment où Agnelli a le plus besoin de nous, où il faut frapper. Camarades, unissons-nous, je ne sais pas s'il y a parmi les présents quelqu'un de

<sup>1</sup> *Cassa integrazione guadagni*: cf. p. 90



mon atelier, je me fous des traîtres. Mais moi, cette nuit, j'ai tapissé les chiottes d'affichettes. Si quelqu'un n'est pas encore allé les lire, qu'il y aille. La lutte de Fiat doit devenir le Vietnam des patrons en Italie. Applaudissements.

Camarades, écoutez. Hier, ils nous ont donné des lettres, des lettres de mise à pied. Ce matin, nous avons trouvé douze licenciements, j'ai la lettre dans ma poche, je vais vous la faire voir. Eu égard à la gravité des événements survenus le 24 courant, dont la responsabilité vous a été imputée, ce dont vous avez déjà reçu notification, nous portons à votre connaissance par la présente votre licenciement, aux termes de l'article 30, paragraphe b, de la convention de travail actuellement en vigueur. Veuillez donc pourvoir au retrait de vos documents de travail et du reliquat des sommes qui vous sont dues auprès de nos bureaux administratifs à compter du 9 juillet 1969, Salutations distinguées. Maintenant, tous ceux de l'atelier 21, nous nous sommes mis d'accord que si on n'entraîne pas tous au travail, y compris les douze licenciés, tenez les voilà, ils entrent en ce moment, tous ceux qui ont eu la même lettre, alors, on continuait la grève.

Mais il y a un fait, que je veux vous dire. Là dehors, j'ai trouvé un syndicaliste, ici, à l'Université, et il s'en est fallu de peu que les autres soient obligés de m'emmener parce que je voulais lui casser la gueule. Je lui ai dit: Écoute, j'ai deux mots à te dire. Tu es syndicaliste, et j'y peux rien. Nous t'avons donné nos conditions, les cinquante liras. Oui, mais quand vous avez fait la grève illimitée, qu'il me dit, vous êtes pas venus me chercher. Mais on n'avait pas besoin de venir te chercher, puisqu'on se débrouillait tout seuls. Vous avez eu tort, qu'il dit. Mais maintenant, avec ces dix licenciements, qu'est-ce qu'on fait? Alors il a dit qu'il ne savait pas. Moi je vais te le dire, comment on fait. Tu es syndicaliste, alors appelle tous les ouvriers de Fiat à faire la grève illimitée, tous ensemble. Parce que s'il y a un autre licenciement, c'est vous qui le donnez, le mot d'ordre de grève? Ou quoi? Il m'a pas répondu.

Alors, comme je vous disais, si à un moment donné, je prends la responsabilité de la lutte pour tout mon atelier, tous les autres ateliers doivent entrer en grève avec nous. Je suis allé au 24 leur demander de participer à la grève. Ils m'ont répondu: Non, le PSIUP nous le défend. Mais qu'est-ce que c'est que ce bâton merdeux de PSIUP? il nous fait chier. De toute façon, nous sommes arrivés à ça: si nous n'entrons pas, nous, les licenciés, l'atelier où je travaille ne se mettra pas au boulot, ça, c'est sûr. Applaudissements prolongés. Camarades, si maintenant, le sieur Agnelli, il se passe le caprice de faire dix licenciements, demain, ce n'est pas dix qu'il fera, mais cinq cents. Il en fera mille, deux mille, il nous foutra tous dehors. Mais le patron, c'est pas lui. C'est nous, les ouvriers, nous. Pendant que nous, à l'usine, on gagne cent mille liras par mois, le sieur Agnelli, il gagne deux cents milliards sur notre dos, à la sueur de notre front. Grève, faisons grève, à l'intérieur et à l'extérieur. Applaudissements.

Je voudrais parler de la grève de jeudi. Nous savons que cette grève est décrétée par les syndicats pour tenter de récupérer la force de nos luttes à nous. Alors, cette grève contre les expulsions, ou n'importe quoi d'autre, nous devons chercher à l'exploiter à notre façon, nous ne devons pas en laisser l'initiative aux syndicats. Il s'agit de transporter notre grève, notre lutte, à l'extérieur, et pour cela, il faut nous organiser. Pendant les trois jours que nous avons, essayons de nous organiser entre nous, équipe par équipe, département par département, atelier par atelier. Essayons de former une manifestation assez grande pour obtenir ce que nous voulons par la force, si ce n'est pas possible avec les mots. Applaudissements.

Camarades, les ouvriers ne descendront pas dans la rue pour y exprimer leur colère, toujours contrôlée dans le cadre du parti et du syndicat. Ils y descendront parce qu'ils en ont marre de cet état de choses, et prétendent dire ce qu'ils ont à dire. Ils ont la prétention de frapper non seulement Agnelli, mais aussi les partis pseudo-révolutionnaires et leurs lignes mystificatrices. Applaudissements

bruyants. Camarades, quelques-uns pourraient être inquiets à cause des risques, et de la possibilité de graves accrochages le long du cortège. Nous disons tout de suite que le cortège n'est pas un cortège de provocation, mais qu'il a le devoir d'expliquer à la ville la lutte de l'usine, de faire savoir ce qui s'est produit dans les ateliers depuis un mois, et pourquoi cela s'est produit. Et que les journaux ont tout fait pour ne pas en parler. De cette façon, nous devons faire savoir à Turin tout entière que nous ne nous arrêterons ni à vingt ni à trente liras. Nous voulons ce que nous avons demandé et il faut qu'ils nous le donnent. Applaudissements.

Une voix dans l'assemblée: Je veux faire une proposition aux ouvriers qui ont l'intention de se mettre en grève, d'ajouter aux revendications le réembauchage des ouvriers qui ont été licenciés. Primo: il faut répondre à Agnelli que les luttes chez Fiat, on ne les châtre pas avec 17 liras d'augmentation. Deuxio: on ne les châtre pas non plus par le licenciement des avant-gardes ouvrières. Tous les ouvriers en ce moment doivent savoir que la réponse unitaire à ces actes de représailles n'est pas tant une façon de défendre le camarade touché, que d'atteindre le patron lui-même dans son pouvoir. C'est une façon de dire que nous ne luttons pas tant pour l'ouvrier licencié, que contre tout le système qui existe actuellement dans l'usine, à Turin. Nous disons ouvertement que nous n'admettons pas le licenciement. Applaudissements répétés.

Camarades, je voudrais seulement avertir les camarades ici présents qu'à Mirafiori la lutte continue, et que, mardi à cinq heures et demie, le 16 se met en grève, avec les mêmes revendications que le 14 et les autres ateliers: 10 liras plus 10 liras et la catégorie. Nous présenterons nos revendications lundi matin, en ne leur laissant que 24 heures. Comme les Essais et le 19 entrent aussi en grève, nous essaierons de le faire le même jour. Pour ceux qui ne le sauraient pas, s'il y a quelqu'un du 16 ici, qu'il se débrouille pour faire la liaison avec les autres, nous, nous nous en occupons déjà. Ils nous ont pris pour des couillons, parce que nous n'avions jamais fait

grève, maintenant, espérons que nous arriverons à faire quelque chose, nous aussi. J'ai fini.

Camarades, il semble qu'à partir du premier juillet, le pain coûtera vingt liras de plus, les cigarettes cinquante. Les journaux ont déjà augmenté, les propriétaires veulent augmenter les loyers et nous expulsent. Tout augmente, n'importe quelle marchandise, même les autos de Fiat ont augmenté. Nous, on s'en fout, de l'augmentation de la prime de production. J'ai entendu dire qu'actuellement nous serons payés à l'économie, vu qu'on ne produit pas. Parce qu'on ne sort pas tous les jours autant de voitures que la direction l'a établi. J'ai demandé pourquoi. On m'a dit: Parce que vous travaillez au rendement. Mais ce rendement, à moi, qui me l'a proposé? Personne. Moi, j'en sais rien, et les autres travailleurs pas plus que moi. Ça a été les fameux intermédiaires entre les ouvriers et le patron, les syndicats. Nous voulons ce que nous avons demandé, et nous l'aurons, par la force.

On m'a dit aussi que maintenant nous devons nous contenter de ces dix-sept liras si nous voulions garder comme but précis le contrat, le fameux contrat qu'on devra signer en octobre. Un torchon, puisque ce n'est pas nous qui le signons. On nous a fait comprendre qu'il fallait rester calmes, mais ce n'est pas possible, il y a des nécessités urgentes, nous en avons besoin, de cet argent. Il faut que nous l'obtenions, personne ne doit nous mettre des bâtons dans les roues. On nous a dit que la deuxième catégorie six mois après l'embauchage, c'est pas possible, parce qu'autrement le patron ferait faillite. Mais c'est justement ce que nous voulons, on s'en fout pas mal si le patron fait faillite, lui et sa saloperie d'usine. Applaudissements.

Camarades, la situation à Turin et dans la province c'est une honte pour le patron. Fiat nous fait vivre, Fiat nous fait mourir à la chaîne. Hors de l'usine, tu veux un logement, tu travailles chez Fiat, une pièce et cuisine, ça te coûte 30 000 liras par mois, plus les charges,

l'électricité, et cætera. Exploités à l'usine et au-dehors. Je travaille à l'atelier 21 qui ressemble à une prison, ou plutôt à une cellule, on y trouve toutes sortes de cochonneries. Production chez Fiat: dix ouvriers en moins, mais on finit toujours par sortir la même production. Qui en souffre? C'est nous. Les transports encore plus chers. Qui en souffre? C'est nous. Personne ne s'en occupe et c'est nous qui souffrons, nous sommes démocratiquement esclaves du patron.

Luttons, par la douceur, par la force, mais luttons sans ménager les coups. Nous avons des retenues d'environ 10 à 12 pour cent de l'heure. Est-ce que ça se conçoit? Nous devons lutter, lutter, lutter, pour avoir plus d'argent et moins de travail. Il faut abolir le capitalisme pour être traités en hommes, et plus comme des bêtes de somme. Le capitalisme est un système pourri, décomposé. Tout le monde en a marre. Les jeunes le repoussent, même les jeunes étudiants bourgeois, que nous voyons ici parmi nous. Et tous les ouvriers savent de combien de souffrances, de combien d'injustices il s'est engraisé. Participez, adhérez à la lutte, camarades, ne vous faites pas berner par le patron, ne vous faites pas berner par les syndicats. Applaudissements.

Camarades, je viens d'entendre dire que le camarade Emilio, il a dérouillé. Hier, j'avais appris par un fasciste qui travaille avec ma femme, que le sieur Agnelli a offert une poignée de millions pour que les fascistes s'en aillent provoquer tous les groupes qui s'approchent des portes. Je pensais que c'était une idée en l'air, mais en apprenant qu'ils ont cogné Emilio, je pense que c'est en train de se réaliser. Nous savons qu'ils ont tabassé Emilio et qu'ils en tabasseront d'autres. Mais enfin le plus beau dans tout ça, c'est qu'Agnelli a fini d'utiliser sa tactique dite moderne et démocratique. Avant, il avait ces peigne-culs de syndicats, maintenant ils ont complètement foiré. Désormais, ils ne sont plus là, ils ne savent plus quoi faire, il n'en a plus besoin.

Alors il essaie la manière forte, c'est la dernière étape du capital. C'est-à-dire, lorsqu'il se passe un coup dur, on utilise d'abord la manière douce, puis quand on voit qu'on n'y arrive plus, on va chercher les bandes armées. Grand bien lui fasse. Il ne se passera que ce qui doit se passer. Nous répondons à Agnelli que ce n'est pas tellement les luttes que nous menons qui renforcent notre volonté, que lui nous a bien fait comprendre qu'il est acculé à la dernière extrémité. C'est pour ça que je vous dis, quoi qu'il fasse désormais, il ne peut plus arrêter la volonté des ouvriers. Il n'a pas d'illusions à se faire. Il le sait bien. Les ouvriers sont en train de changer de mentalité, ils ont compris ce qu'ils ont à faire. Ils sont peut-être peu nombreux, une avant-garde, mais l'important, c'est ça. Je ne parle pas de l'expérience des autres. En quatre ans, j'ai changé du tout au tout, avant j'avais une mentalité pour ainsi dire petite-bourgeoise, je croyais qu'on pouvait tout obtenir par la douceur.

Aujourd'hui, je suis, si vous voulez, révolutionnaire. On nous appelle comme ça, ou bien chinois, les gens ne savent pas très bien. Bref, je voulais vous dire, il y aura des provocations à l'occasion de la manifestation, mais on défilera quand même. Moi, je dis que désormais personne ne peut plus nous arrêter. Autre chose; le parti communiste, nous, si on le critique, c'est pas pour le plaisir de critiquer. C'est évident que la révolution, c'est pas pour demain, ni même pour après-demain, mais mon avis à moi, c'est que maintenant la mentalité de l'ouvrier est trop avancée et que le parti essaie de la ralentir. C'est évident qu'il faut aller pas à pas, mais à la fin du compte, quand il y a la base, quand il y a la masse, qui pousse par-dessous, qui dit que tout est dégueulasse, et qui le dit de façon explosive, le parti continue encore à ralentir le mouvement, et le syndicat pareil.

Et puis, ils continuent à dire: le syndicat apolitique, comme je viens d'entendre dans la bouche d'un camarade. Mais je leur réponds: Vous nous prenez vraiment pour des cons? Vous croyez vraiment que nous sommes encore assez crétiens pour croire que

le syndicat peut être apolitique ? Enfin, de toute façon, eux aussi sont baisés dans les grandes largeurs. Ce sont des mercenaires, et ils seront traités comme tels. Continuez donc comme ça, vous, les syndicats. Faites-vous donc donner du fric par les patrons, pendant que vous avez encore le temps. Ensuite on verra, au maximum, on vous le fera nous-mêmes, votre cercueil. Applaudissements. Agnelli est à bout, le capitalisme en voie de développement est à bout, tous nos ennemis sont à bout. Donc, continuons la lutte, nous ne nous arrêterons jamais, jamais. Qu'Agnelli et tous ses cafards le sachent. Applaudissements prolongés.

Camarades, comme vous le savez tous, chaque jour chez Fiat, le pourcentage d'absents est très élevé. Ce sont des gens qui n'arrivent plus à supporter les cadences meurtrières que le patron impose. S'ils restent chez eux, c'est pour sauver leur existence, physiquement. C'est une fuite continue loin du travail, de la production, on parle de droit à la santé, de luttes contre les nuisances. Mais on ne dit pas que le seul problème c'est que le travail est nocif. L'immigration de jeunes Méridionaux appelés par Fiat a augmenté, ces derniers mois, de plus en plus vite. Étant donné les nombreux ouvriers qui se sont licenciés eux-mêmes, qui ne veulent plus rien savoir des cadences de Fiat, et les licenciements d'ouvriers qui ont trop d'absences. Tout ça arrange bien Fiat, qui embauche les nouveaux à des salaires plus bas pendant les quatre premières années qu'il les exploite dans ses usines.

Ajoutez le cercle vicieux qui bouffe presque tout le salaire. Les jeunes immigrés qui font la navette entre le restaurant et une chambre en location. Les économies pour payer les dettes du voyage dans le Nord et pour envoyer un mandat dans le Sud, c'était possible il y a six ou sept ans. Le salaire réel chez Fiat a reculé pendant ces dernières années. C'est le pourquoi de la grève que nous avons faite pour Battipaglia. Comme Battipaglia, dans le Sud, a marqué la fin de la politique méridionaliste de la DC et du PC, de l'État et des

monopoles. Cette grève a été l'occasion de faire une grève politique contre la planification de Fiat et celle de l'État.

Pour ce qui est de la grève de jeudi, ce ne sont pas les syndicalistes qui se sont aperçus que les ouvriers en ont marre des loyers. C'est les ouvriers, qui ont démontré, par leurs actes de rébellion, en dehors de toute ligne syndicale ou politique, qu'ils en ont par-dessus la tête des augmentations du coût de la vie, et des loyers. Et que passé un certain point, ils ne peuvent plus se contenter du salaire de misère qu'on leur donne. Nous demandons le salaire garanti, nous demandons à être toujours payés selon nos besoins, quand nous travaillons, aussi bien que quand nous sommes en chômage. Applaudissements.

Camarades, maintenant, après toutes ces semaines de grève pendant lesquelles nous avons mis le patron à genoux, tout le monde nous dit de ne pas exagérer, les syndicalistes à l'usine, les journaux au-dehors. Que si on continue comme ça, il y aura une crise, que nous devons faire attention parce que toute cette production en moins ruine l'économie de l'Italie. Et après, tout le monde se trouvera plus mal, il y aura le chômage et la faim. Mais moi, je n'ai pas l'impression que les choses soient tout à fait comme ça. Laissons tomber le fait que si l'économie des patrons fait faillite, comme a dit le camarade qui a parlé avant moi, nous on s'en fout complètement. Ça nous fait même vachement plaisir.

Ça c'est très vrai, mais il y a autre chose. C'est que nous on s'en fout, parce que de toute façon, on sait bien que, tant que tout ne change pas, les plus mal lotis c'est toujours nous. Est-ce que ça n'a pas toujours été nous qui avons payé le prix le plus fort pour toutes les luttes ? Camarades, je suis de Salerne, j'ai fait tous les métiers, au Sud comme au Nord, et j'ai compris une chose. L'ouvrier n'a que deux possibilités, un travail massacrant quand ça va bien, le chômage et la faim quand ça va mal. Je ne sais pas bien quel est le



pire des deux. De toute façon, ce n'est pas l'ouvrier qui peut choisir, c'est toujours le patron qui décide pour lui.

Inutile alors que lorsque nous nous foutons en rogne, parce que nous n'en pouvons plus, ils viennent nous supplier de retourner au boulot. Qu'ils viennent nous prêcher que nous sommes un seul pays, un seul intérêt général, chacun y a sa fonction, son devoir, tous ces trucs-là. Que l'estomac ne peut pas manger si les bras ne travaillent pas, et alors le corps tout entier meurt. Comme ça, ils nous menacent et nous prient de retourner au boulot, parce que sinon, tout sera pire, pour nous aussi. Mais la réalité, ce n'est pas ça, parce que tant que le pouvoir c'est eux qui l'ont, comme je vous ai déjà dit, ils auront toujours notre peau de toutes façons, qu'on travaille ou pas.

Nous ne tomberons plus dans ce piège, justement parce que nous ne sommes pas le même corps, eux et nous. Nous n'avons rien en commun, nous sommes deux mondes différents, nous sommes ennemis, eux et nous, un point, c'est tout. La plus grande force que nous avons, c'est justement ce fait d'être finalement convaincus qu'avec le travail des patrons et l'État des patrons, nous n'avons absolument aucun intérêt en commun. Au contraire, nous n'avons que des intérêts opposés. Tous nos objectifs matériels sont contre cette économie, contre ce développement, contre l'intérêt général, qui est celui de l'État des patrons. Maintenant, on nous dit que Fiat construit une usine en Russie, à Togliattigrad, et que nous devrions y aller pour apprendre à travailler comme on travaille sous le communisme.

Et qu'est-ce que ça peut bien nous foutre à nous, si en Russie les ouvriers sont exploités, si c'est l'État socialiste qui les exploite, au lieu du patron capitaliste? Ça veut dire que ce n'est pas un communisme qui fonctionne bien. En fait, il me semble qu'ils s'occupent plus de la production et d'aller sur la lune, eux aussi,

que du bien-être des gens. Parce que le bien-être vient avant tout du fait qu'on travaille moins.

C'est pour ça que nous disons non aux patrons épouvantés qui nous demandent de les aider dans leur production. Qui nous expliquent que nous devons participer, que c'est aussi notre intérêt à tous.

Nous disons: Non, aux réformes pour lesquelles le parti et le syndicat veulent nous faire lutter. Parce que nous avons compris que ces réformes ne servent qu'à améliorer le système au moyen duquel les patrons nous exploitent. Qu'est-ce que ça peut nous foutre, d'être mieux exploités, avec deux ou trois logements en plus, deux ou trois remèdes et deux ou trois enfants à l'école en plus? Tout ça n'améliore que l'État, l'intérêt général, le développement. Mais nos objectifs sont opposés au développement, à l'intérêt général, ils sont à nous, un point, c'est tout. Nos objectifs, les intérêts matériels de la classe ouvrière sont l'ennemi mortel du capitalisme et de ses intérêts.

Nous avons commencé cette grande lutte en demandant plus de pognon et moins de boulot. Maintenant, nous savons que c'est un mot d'ordre qui renverse et qui pulvérise tous les plans des patrons, tout le plan du capital. Et maintenant, nous devons passer de la lutte pour le salaire à la lutte pour le pouvoir. Camarades, refusons le travail. Nous voulons tout le pouvoir, toute la richesse. Ce sera une lutte qui durera des années, avec des succès et des succès, des défaites et des conquêtes. Mais c'est la lutte que nous devons entamer maintenant, une lutte violente et à fond. Nous devons lutter pour qu'il n'y ait plus de travail. Nous devons lutter pour la destruction violente du capital. Nous devons lutter contre un État fondé sur le travail. Nous disons: Oui à la violence ouvrière.

Parce que nous sommes des prolétaires du Sud, des ouvriers de masse, cette énorme masse d'ouvriers, les cent cinquante mille

ouvriers de Fiat, qui ont fait le développement du capital et de son État. C'est nous qui avons créé toute la richesse qui existe, dont on ne nous laisse que les miettes. Nous avons créé toute cette richesse en nous crevant au travail chez Fiat, ou en crevant de faim dans le Sud. Et c'est nous, qui sommes la grande majorité du prolétariat, qui ne voulons plus travailler et crever pour le développement du capital et de son État. Nous en avons marre d'engraisser tous ces cochons.

Alors, nous disons qu'il est temps d'en finir, et qu'avec toute cette immense richesse que nous produisons, ici et dans le monde, ils ne savent que gaspiller et détruire. Ils la gaspillent pour construire des milliers de bombes atomiques ou pour aller sur la lune. Ils détruisent les fruits, les pêches, les poires, par tonnes, parce qu'il y en a trop, et alors elles ont peu de valeur. Parce que tout doit avoir un prix pour eux, tout doit avoir une valeur, c'est la seule chose qui les intéresse, ce ne sont pas les produits, sans valeur, ils ne peuvent pas exister pour eux. Ça ne peut pas servir aux gens qui n'ont pas de quoi manger, selon eux. Avec toute la richesse qui existe, les gens pourraient ne plus mourir de faim, ne plus travailler. Alors, prenons-la cette richesse, prenons tout.

Mais est-ce que nous sommes timbrés? Les patrons nous font travailler comme des bêtes pour détruire ensuite la richesse que nous avons produite. Mais il est temps d'en finir avec ces gens-là. Il est temps de les posséder, tous ces cochons-là, il faut tous les éliminer et nous en libérer pour toujours. État et patrons, faites attention, c'est la guerre, c'est la lutte finale. Avançons, camarades, avançons comme à Battipaglia, brûlons tout ici, balayons cette canaille, cette république, balayons-la. Applaudissements prolongés.

Mardi 1<sup>er</sup> juillet: Camarades ouvriers de Rivalta, après les arrêts par ateliers de la semaine passée, hier, de nombreux ouvriers ont repris le travail. Ça ne signifie pas que tout soit terminé et que la normalité soit rétablie. La raison fondamentale de cette pause dans la lutte est la grève générale proclamée pour jeudi par les syndicats.

Beaucoup d'ouvriers ont cessé la lutte hier, renvoyant tout à jeudi. Cela est dangereux, parce que les ouvriers sont en train de s'organiser dans l'usine, où ils sont les plus forts, tandis que la grève de jeudi tend à rompre cette organisation et à tout conclure en un seul jour. Mais les syndicats se font des illusions en croyant que tout va se terminer. Les ouvriers sauront utiliser cette occasion-là aussi pour renforcer leur lutte et leurs objectifs. La grève doit être faite comme une poursuite de la grande bataille que les ouvriers de Fiat mènent depuis 41 jours.

La grève, il faut la faire, non pas pour conclure les luttes, comme le veut le syndicat, et pour faire passer à tout prix l'accord bidon. Mais il faut que les ouvriers l'utilisent pour renforcer leur lutte sur les objectifs, qui sont restés les mêmes. La grève de jeudi a été décrétée par les syndicats uniquement sur le problème du logement. Mais le problème des loyers ne doit pas être séparé du problème de la lutte à l'intérieur de l'usine. C'est par ces luttes, et non pas en allant pleurnicher chez le préfet, que l'on construit une vraie force ouvrière. Camarades ouvriers, jeudi matin, rendez-vous devant l'usine en assemblée pour discuter de la poursuite de la lutte dans les jours à venir. L'après-midi, défilé des ouvriers de Fiat tout entier, qui partira de Mirafiori à 11 heures, porte 2, sur le corso Tazzoli.

Mercredi 2 juillet: La lutte continue aujourd'hui avec des arrêts à Rivalta et à l'atelier de Lingotto, et va reprendre aux chaînes. Les syndicats ont menacé de ne pas signer l'accord, cet accord bidon que les ouvriers ont déjà refusé en continuant la lutte, si les licenciements de la semaine dernière, n'étaient pas révoqués. La direction a immédiatement annulé les licenciements, histoire d'offrir aux syndicats, complètement grillés maintenant, une occasion d'entrer de nouveau dans le jeu. Tout ça, sans qu'on ait décrété une seule heure de grève, ce qui ne s'était jamais vu dans les vingt dernières années.

La tentative d'intimidation a été complétée par la soudaine apparition de la police et des carabinieri devant les grilles de Mirafiori. Comme si leur visite pouvait bloquer notre lutte. Demain non plus, pendant la manifestation, nous ne nous laisserons sûrement pas intimider par la police. Si le patron croit qu'il peut se servir des flics pour bloquer notre lutte, qu'il essaie un peu de les faire entrer dans l'usine pour nous obliger à travailler dans les ateliers qui ont décidé la grève l'un après l'autre.



## 10. L'INSURRECTION

La veille au soir, nous étions allés coller des affiches dans toute la ville, dans tous les quartiers. Une affiche avec un poing fermé. Il y avait marqué dessus les objectifs de la Journée de lutte et le rendez-vous: à trois heures, devant la grille 2 de Mirafiori. Le matin à cinq heures, on est allés avec des porte-voix devant Mirafiori. Il était cinq heures et il y avait déjà énormément de flics là devant. Deux ou trois cents types au moins, dans des jeeps, des fourgons, des paniers à salade, des camions de la police et des carabinieri. Il y en avait deux à chaque grille, et au moins une cinquantaine devant l'immeuble des bureaux. Nous sommes allés avec nos porte-voix à cinq heures du matin devant chaque grille pour expliquer aux ouvriers de la première équipe qu'ils ne devaient pas entrer. Et aucun n'entrait.

Il n'y avait même pas besoin de former des piquets de grève. La police attendait évidemment que nous fassions des piquets, pour nous provoquer et attaquer. De temps en temps, ils nous interrompaient en nous disant qu'il ne fallait pas utiliser les porte-voix, que nous ne devons pas nous mettre devant les grilles. Nous, nous disions: Nous parlons dans les porte-voix parce qu'il y a grève, on n'est pas en train de les menacer revolver au poing pour qu'ils n'entrent pas. S'ils veulent entrer, eh bien, qu'ils entrent donc, s'ils ne veulent pas entrer, ils n'entrent pas. Nous ne faisons que de l'agitation politique. Il y a eu quatre ou cinq jaunes qui ont essayé d'entrer, pas plus, et la police s'est précipitée pour empêcher qu'on les arrête. Mais à la porte 1, les ouvriers de l'équipe de nuit qui sortaient les ont rejetés dehors.

Personne n'est entré, absolument personne. Ils étaient tous là, les ouvriers, mais ils se tenaient de l'autre côté de la rue pour

contrôler si quelqu'un entrait. Il n'entrait personne, et au bout d'un moment, ils sont tous repartis chez eux. L'après-midi, nous sommes revenus devant les grilles avec les porte-voix, pour la seconde équipe. Le rendez-vous était à trois heures devant la grille 2. On est arrivés par petits groupes, il y avait déjà beaucoup d'ouvriers qui attendaient. À part les ouvriers de la deuxième équipe, qui n'étaient pas entrés, il y avait aussi beaucoup d'ouvriers de la première équipe, qui étaient revenus à Mirafiori pour le défilé.

À trois heures, il y avait déjà trois mille ouvriers devant Mirafiori. La police contrôlait toutes les voies d'accès à Mirafiori, toutes les grilles, l'immeuble des bureaux, et cætera. Depuis le matin, d'autres renforts encore étaient arrivés. À la manifestation syndicale du matin, aucun incident ne s'était produit. Ils avaient tenu leur meeting sur le logement avec les ouvriers des petites et moyennes entreprises, où ils étaient forts, tandis que chez Fiat, ils étaient pratiquement inexistantes. Il y avait beaucoup de drapeaux rouges, de pancartes et de banderoles devant la grille 2. Pendant qu'on était là, à attendre le départ du cortège, les provocations de la police ont commencé.

Mais ce à quoi les flics n'avaient pas pensé, ce à quoi le préfet n'avait pas pensé, ni le ministre de l'Intérieur, ni Agnelli, c'était que ce jour-là, il ne s'agissait pas de l'habituel monôme d'étudiants, du cortège de gauchistes, comme ils disaient. C'est-à-dire, selon la presse bourgeoise, les fils à papa habituels, qui s'amuse à jouer à la révolution.

Les ouvriers qui se trouvaient devant la grille 2 de Mirafiori, étaient les mêmes qui avaient mené la lutte chez Fiat pendant toutes ces semaines. Des ouvriers qui avaient mené des luttes dures, des luttes victorieuses. Tandis qu'on préparait le départ de la manifestation, la police a commencé à manœuvrer. D'un côté, une double rangée de carabinieri qui se tenaient par le bras et qui repoussaient les manifestants en arrière. D'autres pelotons



de carabiniers, qui s'étaient mis en rang par quatre, avançaient lentement au milieu des manifestants.

Le sous-préfet Voria, tout en donnant ces ordres, et en faisant circuler les carabiniers dans les deux sens, pour nous enfermer, avait dit à un ouvrier qui se trouvait près de lui de débarrasser le plancher. Le mec lui a décoché un direct qui l'a étendu au sol. Pendant ce temps-là, les pelotons de carabiniers qui manœuvraient se mettent à courir, au petit trot, un peu comme des tirailleurs, au milieu des manifestants. Ils se servent de leur mousquet comme d'une matraque, ou d'une massue. Et tout d'un coup, la charge sonne, naturellement personne ne pouvait l'entendre.

Alors les grenades lacrymogènes ont commencé à arriver, en pluie très dense, et tout le monde instinctivement s'est mis à courir. Tout le monde courait et les carabiniers ont commencé à distribuer des coups de crosse dans tous les sens. Ils nous poussaient contre le cordon des autres carabiniers, ceux qui étaient restés immobiles pour nous enfermer. J'étais tout près de ce cordon, ils étaient pâles, blancs, verts de peur. Parce qu'ils se trouvaient presque en contact avec nous, face à face. Un instant auparavant, je m'étais même foutu de la gueule de l'un d'entre eux, je lui avais dit: Qu'est-ce que tu dirais, si je te prenais ton revolver et que je te tire dessus? Il ne m'avait rien répondu.

Après, ils ont mis la main sur un camarade et ils voulaient l'emmener, mais ils n'y sont pas arrivés parce que nous le leur avons arraché et nous les avons menacés. Seulement, avec cette pluie soudaine de grenades lacrymogènes, ils nous dispersent là, devant Mirafiori. Nous fuyons tous de devant Mirafiori, et alors, les carabiniers qui faisaient le cordon empoignent à leur tour le mousquet qu'ils portaient en bandoulière et se lancent à notre poursuite. C'a été un vrai massacre, ils balançaient des coups de crosse comme des sourds à tout le monde, à l'aveuglette. Et ils ont arrêté une dizaine de camarades, à ce moment-là. Parce qu'on était tous comme

ça, sans bâtons, sans pierres. Pendant que je cavalais, je suis tombé sur un tas de dix carabinieri qui tabassaient un camarade étendu par terre. J'ai crié à l'un d'eux: Merde alors, vous voulez le tuer ?

Le type me regarde de travers, puis il tourne les talons et part avec les autres, en traînant le camarade derrière lui. Pendant que j'étais là, à une distance de trois ou quatre mètres, j'aperçois un camarade, un étudiant, qui mettait les bouts, poursuivi par quatre ou cinq carabinieri. Il est rejoint par un, qui lui balance un coup de mousquet, que ça lui a ouvert la tête. Moi et d'autres, on se précipite vers eux, les carabinieri se tirent. On ramasse le camarade qui était par terre, évanoui, on l'emmène. On le laisse à des femmes qui se trouvaient sur la porte d'une maison. Des maisons alentour, tout le monde était descendu, ou bien se trouvait aux balcons, les femmes, les jeunes et les enfants, pour voir ce qui se passait.

En somme, ils avaient réussi à nous disperser mais ils n'avaient pas encore tâté de la détermination des ouvriers dans l'épreuve de force. Dix mille personnes se réunissent entre le corso Agnelli et le corso Unione Sovietica. Là, il y avait les rails du tram, et entre les rails, des cailloux, qui se mettent à voler en direction de la police et des carabinieri. Qui ont commencé à encaisser, eux aussi. On réussit comme ça à leur imposer ce cortège qu'ils nous avaient dispersé au début. On avait désarmé un flic, on lui avait pris son bouclier et son casque, et on les brandissait comme des trophées. Il y avait aussi des banderoles avec dessus: Tout le pouvoir aux ouvriers, et: La lutte continue. Tout à coup, une ambulance de la police se précipite à toute vitesse au milieu de la manifestation. Elle se jette sur le cortège en faisant sonner sa sirène, alors qu'il y avait aucune raison pour le faire. Parce qu'après, elle est partie d'un autre côté, tranquillement. C'était encore une provocation de la police. Mais le cortège est parti et a tourné dans le corso Traiano.

Le corso Traiano part exactement en face de l'immeuble des bureaux de Fiat. Le corso Traiano a deux chaussées et une allée

centrale où se trouvent les rails du tram, et leurs cailloux. Nous descendions en marchant à droite et de l'autre côté, en sens inverse, avançaient les flics. Ils s'arrêtent et se mettent à attendre, en bloquant la circulation. Ils voulaient nous couper la route, ils ne voulaient pas qu'on bouge de là. C'est-à-dire, ils voulaient isoler la lutte chez Fiat, autour de Fiat, elle ne devait pas sortir dans la ville. Ils croyaient que nous voulions aller au centre, et c'était bien notre idée, en effet.

Les gens nous regardaient des fenêtres du corso Traiano tandis que le cortège s'avancait. Ils se mettaient aux balcons, ils descendaient écouter ce que nous disions. Ils étaient d'accord, parce que c'était tous les ouvriers qui habitaient le quartier. Et puis tout d'un coup, des rangées de flics qui se trouvaient devant nous, partent des décharges de grenades lacrymogènes. Mais cette fois, un nombre incroyable, délirant, ils les lançaient même sur les gens, il y en avait partout. Elles atterrissaient sur les balcons, au premier étage des maisons, et le gaz envahissait les appartements, parce que c'était l'été et que toutes les fenêtres étaient ouvertes. D'autres grenades atterrissaient sur les autos en stationnement, en les défonçant et les brûlant. Tout ça mettait en rogne les gens qui habitaient par là.

Pendant ce temps-là, avait débouché sur le corso Traiano, un camion chargé de voitures Fiat, des 500, ce qu'on appelle un porte-avions. On lance des cailloux dans la cabine et le chauffeur descend. On se met à bousiller toutes les voitures à coups de pierres, puis on enfile un torchon dans le réservoir à mazout. On y met le feu pour faire exploser le camion, mais le gazoil ne prend pas. Alors on essaye de pousser le camion en roue libre vers le corso, et on le laisse là, en travers. Ils ont appelé les pompiers, et eux aussi, quand ils sont arrivés, ils ont ramassé des volées de pierres. On ne leur a pas laissé déplacer le camion, il est resté là.

Il était quatre heures, et ça a été le début d'une bataille qui allait durer plus de douze heures. Les flics avançaient en faisant des moulinets et en chargeant, de l'autre côté c'étaient les carabiniers

qui avançaient pour nous enfermer dans une tenaille. Nous, on ne s'est pas dispersés, on a répondu aussitôt en jetant des pierres qu'on ramassait un peu partout. La plupart d'entre nous s'est porté dans un pré à côté du corso Traiano, où se trouvait un chantier de construction. On s'est munis de bouts de bois, de bâtons, de matériaux pour faire des barricades. Il y avait un grand stock de pierres là aussi.

On s'était installés dans ce pré, alors les flics sont arrivés avec leurs fourgons, et les carabinieri avec leurs camions. Les carabinieri ont reçu un tas de pierres dans la gueule, parce qu'ils étaient à découvert, on pouvait les atteindre facilement. On est arrivés jusqu'à leurs camions pour les tabasser à coups de bâtons, mais ils nous ont menacés avec leurs mitraillettes, alors on s'est arrêtés. Et eux, ils se sont barrés. Les flics dans leurs fourgons blindés entendaient ce bruit continu, cette formidable pluie de pierres qui tombait sur les fourgons, et ils ne voulaient pas entendre parler de descendre. Nous avions encerclé tous les véhicules, nous courions tout autour en leur lançant des pierres. S'ils avaient fait mine de descendre, on les aurait massacrés à coups de bâtons. On a aussi essayé de renverser quelques-uns des fourgons. De l'intérieur, les types terrorisés disaient au chauffeur de partir, et de fait, ils ont mis les bouts, tous.

Un quart d'heure après, ils ont repiqué au truc, ils sont descendus à pied dans le pré. Avec leurs boucliers, leurs casques, leurs matraques, leurs fusils et leurs grenades lacrymogènes. Nous, on les attendait. Ils sont arrivés à une distance de quinze ou vingt mètres. On a commencé à se foutre de leur gueule, à leur dire: Pourquoi vous n'essayez pas de nous cogner, maintenant, comme vous avez fait devant la grille 2? Ici, on vous fera votre fête. Il n'y en avait qu'un qui répondait: Viens ici tout seul, voyons ça d'homme à homme, c'est moi qui te ferai ta fête, et cætera. Mais ils ne bougeaient pas de là, ils avaient la trouille.

Nous, on avait les mains pleines de pierres, et par terre, devant nous, d'autres pierres et des bâtons, des massues. Ils restent là un moment, puis ils reçoivent l'ordre de lancer des grenades lacrymogènes et de charger. Mais ils n'avaient pas calculé qu'on se trouvait dans un pré, un espace ouvert, c'est-à-dire que lorsque les lacrymogènes arrivaient, on les repérait. Alors, on les ramassait et on les leur relançait à la main, si bien qu'eux se trouvaient aussi enfumés que nous. On leur jetait des pierres, et comme ils couraient, ils n'étaient pas protégés, on en chopait un tas. Quand ils se sont aperçus qu'ils ne faisaient pas le poids, ils ont détalé comme des lapins, nous on les poursuivait avec nos bâtons.

Les gens du corso Traiano en avaient plein le dos de toutes ces grenades lacrymogènes qui atterrisaient sur leurs balcons, dans leurs fenêtres, et de la fumée qui entrait dans les maisons. Les flics cognaient tous ceux qui se trouvaient aux portes. Les femmes, les vieillards, les enfants, tout ce qui leur tombait sous la main. Surtout les mômes, même s'ils avaient que dix ou onze ans. Ils s'étaient tous mis à se battre aux côtés des ouvriers. Les jeunes, lançaient des pierres, les femmes distribuaient des mouchoirs mouillés contre les gaz. Les camarades poursuivis par les flics trouvaient refuge dans les maisons. Tout le monde jetait des choses par les fenêtres et les balcons contre les flics.

La police nous pourchassait de tous les côtés, elle nous avait dispersés et séparés en un tas de petits groupes. Dans les rues transversales, on ne pouvait plus respirer, tant il y avait de fumée. Je suis avec quelques étudiants: ils décident d'aller jusqu'à la faculté d'Architecture occupée, pour tenir une assemblée et réunir les groupes dispersés. Comme nous commençons à faire mouvement pour nous retirer, une colonne de fourgons blindés débouche avec ses sirènes qui hurlent. Ils nous séparent en deux groupes, un qui part pour Architecture, l'autre qui reste là à se battre.

Pendant que les gens arrivaient à Architecture, on venait juste de hisser le drapeau rouge sur la façade, voilà les carabinieri qui se pointent. Ils commencent à charger, à tirer des grenades lacrymogènes, ils arrêtent une dizaine de camarades. Nous, on se défend, on répond en leur jetant des pierres. Enfin, ils n'arrivent pas à entrer dans la fac. Ils lancent des grenades lacrymogènes dans les fenêtres, mais un groupe des nôtres assure la défense en lançant des pierres et ne les laisse pas entrer pendant qu'on tient notre réunion. Des camarades sont arrivés et disent que les accrochages du corso Traiano se sont étendus, qu'ils se poursuivent avec plus de violence, et qu'il y a de gros engagements à Nichelino.

À Borgo San Pietro aussi, à Moncalieri et dans d'autres communes de la banlieue Sud de Turin, aux dernières nouvelles, il y avait des accrochages. Dans tous les quartiers prolétaires on se battait. Devant l'Université, la violence des charges augmentait, et les volées de pierres. La bagarre prenait de l'extension sur le boulevard, dans les rues transversales, sous les portes des maisons. Grenades, corps à corps, arrestations. On décide de se partager en équipes d'intervention et de se diriger vers les différents quartiers de la ville en lutte. Entre autres, pour vérifier jusqu'à quel point les accrochages s'étaient généralisés. Je suis dans une équipe de camarades qui va à Nichelino. Pour aller à Nichelino, il fallait repasser par le corso Traiano.

On a été de retour corso Traiano vers les six heures et demie, et on y a trouvé un champ de bataille incroyable. Ce qui s'était produit, c'est que les maçons et autres ouvriers qui habitaient dans le quartier commençaient à rentrer chez eux. Ils n'avaient pas fait grève, ils ne savaient que dalle. Ils rentraient chez eux et ils ont vu toute cette fumée, toute cette flicaille, la rue remplie de pierres, de machins. Alors, ils se sont aussitôt joints aux camarades, et ils ont commencé à balancer des matériaux de construction au milieu de la rue, à construire des barricades. Parce qu'il y avait beaucoup de chantiers de construction dans les alentours, et on trouvait des

briques, des morceaux de bois, des carrioles, de ces tonneaux de fer qui contiennent de l'eau, les malaxeurs.

Ils mettaient tout ça au milieu de la rue, ils édifiaient des barricades avec les autos, puis ils y mettaient le feu. La police se tenait à distance, au bout du corso Traiano, vers le corso Agnelli. De temps en temps, ils partaient à la charge en faisant le grand cirque. Ils dégageaient les barricades, sous les volées de pierres que leur lançaient les gens, qui se carapataient ensuite dans les prés d'à côté. Et qui revenaient quand la police était partie. Ils rapportaient les matériaux sur la chaussée et reconstruisaient les barricades, avec les planches et tout. Ils arrosaient d'essence, et quand la police revenait à la charge, ils mettaient le feu. Ils enflammaient aussi des pneus qu'ils faisaient rouler en direction des flics. On commençait même à voir de plus en plus des molotov.

Sur certaines barricades, il y avait des drapeaux rouges, sur une autre, un écriteau portait: Ce que nous voulons: tout. Il continuait à arriver des gens de tous les côtés. On entendait un bruit sourd, continu, le tam-tam des pierres frappées en cadence contre les pylônes électriques. C'est ce qui faisait ce bruit sourd, impressionnant, continu. La police ne réussissait pas à encercler et à passer au crible tout ce quartier, plein de chantiers, d'ateliers, de HLM et de prés. Les gens continuaient à attaquer, c'était toute la population qui se battait. Les groupes se réorganisaient, attaquaient d'un côté, se dispersaient, revenaient à l'attaque d'un autre côté. Ce qui les entraînait maintenant, c'était la joie, plus que la rage. La joie d'être finalement forts. De découvrir que ces revendications qu'ils faisaient, que cette lutte qu'ils menaient, c'étaient les revendications de tous, la lutte de tous.

Ils sentaient leur force, ils sentaient qu'il y avait dans toute la ville une explosion populaire. Ils sentaient réellement cette unité. Alors, chacun des cailloux qui étaient lancés sur la police, c'était de la joie, et plus de la rage. Parce qu'en somme, nous étions forts,

tous ensemble. Nous sentions que la seule façon de vaincre notre ennemi, c'était ça, de le frapper directement à coups de pierres et de bâtons, comme nous faisons. On cassait les enseignes lumineuses, les panneaux de publicité. On déterrait et on faisait tomber en travers de la chaussée les feux de signalisation, et tous les poteaux qu'on rencontrait. On essayait de faire des barricades partout, avec n'importe quoi. Un rouleau compresseur qu'on avait renversé, des groupes électrogènes brûlés. Il commençait à faire sombre et on voyait partout les feux, au milieu de la fumée des gaz, les traces des molotov, les montées de flammes.

Je n'arrivais pas à m'approcher du centre de la mêlée où l'on se battait avec les flics. De nombreux camarades, qui étaient arrivés de tous les côtés, m'avaient précédé. On n'y voyait rien à cause de la fumée, il y avait un bruit et une confusion terribles. Bientôt, les flics furent repoussés vers le bout de corso Traiano, et des camarades les poursuivaient en grand nombre. Les camarades et les flics se faisaient face et se battaient sur le bord du pré. Il y avait un flic par terre, il remuait de temps en temps. Beaucoup de camarades poursuivaient les flics entre les rails du tram, et il y avait un grand nuage de fumée noire qui montait des autos en flammes. Les camarades tourbillonnaient autour, on les voyait entrer dans la fumée et en sortir, on entendait des détonations.

Il y avait une confusion terrible, tout le monde criait et courait dans tous les sens. Quand on est arrivés à l'extrémité du corso, ça devait faire déjà un bout de temps qu'ils se battaient, là aussi, d'après ce qu'on pouvait voir. On est tombés sur un camarade avec du sang qui lui sortait de la bouche et qui lui coulait sur l'épaule. Plus loin, on est tombés sur un autre camarade, il saignait et ne tenait plus debout. Il se relevait et retombait. Quand on est arrivés presque au bout, j'ai réussi à voir les flics. Ils étaient descendus des fourgons et se tenaient en groupe, avec leurs casques et leurs boucliers.



Ils nous attendaient et lançaient des grenades lacrymogènes. Les camarades les avaient encerclés complètement. J'entendais chez nous quelqu'un qui criait: Ils se barrent. Et j'ai vu que beaucoup de flics avaient pris peur et mettaient les bouts. Partout les camarades se sont mis à crier: Ho Chi Minh. Allons-y, allons-y. Ils couraient et l'air s'assombrissait de poussière et de fumée. Je voyais les corps qui bougeaient autour de moi comme des ombres, et le bruit, de toutes ces détonations, des sirènes, des hurlements, c'était terrible. Tout d'un coup, j'ai vu un flic juste devant moi, je me suis baissé et je l'ai frappé avec mon bâton. Le flic est tombé, il a atterri entre les jambes de tous ceux qui couraient.

À la fin, on a repris le boulevard dans l'autre sens, et là aussi il y avait beaucoup de blessés. Les policiers, on les avait tous balayés. On était tous à moitié fous de joie. On est restés encore un peu à attendre, et on a vu tout d'un coup arriver une file de camions dans une rue transversale. Tout le monde s'est mis à crier: Allons-y, allons-y. Et on est parti à la chasse aux flics, ils sont retournés d'où ils étaient partis, sans demander leur reste. L'un d'eux a été blessé et on l'a poursuivi en le blessant encore. Et puis on a reconduit les flics au bout de la rue transversale d'où ils étaient venus.

Pendant ce temps, ils continuent à lancer des grenades lacrymogènes dans toutes les directions, l'air est de plus en plus irrespirable et nous sommes obligés de reculer. La police, lentement, reconquiert le corso Traiano, mais on construit sans arrêt des barricades, l'une derrière l'autre. Ceux qui se font prendre sont passés à tabac et chargés en sang dans les paniers à salade. Beaucoup de flics prennent des raclées. Mais il arrive des renforts, d'Alexandrie, d'Asti, de Gênes. Le bataillon Padoue, arrivé le matin, n'avait pas suffi à la tâche. L'affrontement prend encore plus d'extension. On se bat de plus en plus violemment en face de l'immeuble Fiat, sur le corso Traiano, sur le corso Agnelli, dans toutes les rues transversales. Sur la place Bengasi, où la police charge d'une façon sauvage, absurde, avec une violence insensée. Mais elle est attaquée de deux côtés à la fois et

échappe de justesse à l'encerclement. Le sous-préfet Voria a failli être pris. Les camarades qui écoutent les radios de la police disent qu'ils ont demandé l'autorisation de tirer.

Les camarades répondent aux charges en élevant continuellement des barricades au milieu de la fumée et des incendies. De petits groupes assaillent la police, lancent des cocktails molotov, puis fichent le camp dans les prés, où ils sont protégés par l'ombre. Le tam-tam sourd sur les pylônes continue de résonner. Des carcasses d'autos brûlent. Toutes les rues sont dépavées et une énorme quantité de pierres est répandue un peu partout. Le comportement de la police devient de plus en plus sauvage à mesure que passent les heures. Ils lancent maintenant des grenades lacrymogènes jusque sur les gens, et directement dans les maisons, pour empêcher de sortir ou qu'on se mette à la fenêtre. On a vu le sous-préfet Voria empoigner un fusil lance-grenades pour intimor aux gens l'ordre de se retirer des fenêtres. Ensuite, d'autres renforts arrivent, la police commence à occuper le quartier. Plus tard, elle entre dans les maisons, dans les appartements, pour arrêter les gens, par centaines. On arrête même une vieille qui avait traité les policiers de merdeux.

Sur la place Bengasi, les attaques et les batailles à coups de pierres continuaient. La police avait reçu des renforts, désormais elle ne devait plus se contenter de contrôler Mirafiori, comme elle avait fait jusque-là, en chargeant de temps en temps pour desserrer la pression. Elle pouvait maintenant contrôler tout le quartier. Ils encerclent la place Bengasi, entrent dans les maisons, vont rafler les gens jusque dans les appartements. À minuit, les affrontements continuent. Autour du corso Traiano, on entend crier: Dégueulasses, cochons, nazis, aux flics qui emmènent des gens hors de chez eux. Des fenêtres on leur crie: Salauds, on dirait les rafles nazies.

Alors, on a décidé d'aller à Nichelino, où la bataille continuait depuis l'après-midi. Ce n'était pas facile, pour y arriver, du fait qu'on ne pouvait pas prendre la route normale, qui était bloquée par

une barricade de voitures incendiées. Le pont qui donnait accès au quartier était bloqué, lui aussi. Par un accès secondaire, on est arrivés jusqu'au cœur du quartier. Tous ces émigrants, ces milliers de prolétaires qui habitaient Nichelino, avaient construit des barricades partout, en utilisant des conduits de ciment. Ils avaient renversé les feux de signalisation, et les avaient jetés en travers de la chaussée. Une énorme quantité de matériaux des chantiers de construction se trouvait au milieu des rues, prêts pour les barricades auxquelles on mettait le feu.

La via Sestrière, la rue qui traverse Nichelino, est bloquée par plus de dix barricades, faites d'autos et de remorques qui brûlent, de panneaux de signalisation, de pierres, et de bois. De grands feux de pneus et de bois brûlent dans la nuit. On fait un grand feu avec la menuiserie d'une maison en construction, tout le chantier est en flammes. On éteint à coups de pierres les réverbères des rues et dans l'obscurité, on ne voit plus que les flammes. La police essaie de gagner du temps, c'est-à-dire elle nous laissait faire, sans attaquer. En fait, ils n'ont attaqué que vers quatre heures du matin, quand sont arrivés des renforts. Presque tous les ouvriers étaient morts de fatigue, ça faisait plus de douze heures qu'ils se battaient. Les flics, eux, ils se relayaient.

Ils étaient restés là devant les barricades, à attendre le matin et l'arrivée de renforts tout frais. Nous, on était retournés en arrière pour défendre à coups de pierres le pont bloqué par les voitures incendiées, par où les renforts voulaient passer. Mais on était restés quelques-uns à défendre le pont, une vingtaine. Les jeeps et les camions des renforts sont passés par la voie secondaire, celle qu'on avait prise pour arriver, et nous, pour ne pas être encerclés, on a été obligés de tous foutre le camp. Les carabinieri étaient descendus d'un camion, et nous poursuivaient en nous lançant dessus des lacrymogènes.

On détalait tous, suivis par les carabiniers. Tout d'un coup, on est tombés nez à nez avec une colonne de jeeps qui se dirigeait vers nous. Je ne sais pas comment ils avaient fait pour arriver jusque-là, ils revenaient peut-être d'une tournée d'inspection. Ça commençait à chauffer pour notre matricule. Alors, on s'est tous jetés en hurlant sur les flics, on leur lançait des pierres, et on frappait sur leurs jeeps jusqu'à ce qu'ils se taillent. Et puis on a vu qu'on avait les carabiniers sur les talons, alors on a fait demi-tour et on est partis contre eux à l'attaque. Mais derrière les carabiniers, il arrivait beaucoup de flics. Et on a été obligés de calter, parce qu'on était trop peu.

J'étais mort de fatigue, et je courais comme un perdu. Je suis arrivé dans un champ, j'ai buté dans un caillou, et j'ai failli perdre une chaussure. Quand je me suis arrêté pour donner un coup d'œil à mon soulier, j'ai aperçu un carabinier qui me poursuivait tout seul. Et puis j'ai vu un camarade qui courait avec moi, sauter sur le carabinier. Ils ont lutté au corps à corps et le carabinier est tombé. Tout d'un coup, j'ai vu une fumée au sommet d'une route. On est arrivés au sommet, et là on a vu un grand boulevard, et la bataille qui continuait. On ne réussissait pas à savoir qui avait le dessus. Tout était tellement confus. Je n'avais qu'une envie, c'était de m'arrêter une seconde quelque part pour chier, j'en pouvais plus.

Quelques carabiniers nous ont attaqués, et je ne suis jamais arrivé à rejoindre le centre de la bataille, là où le combat était le plus dur. Juste à ce moment-là, on a entendu un type qui criait: Les voilà, les voilà. Je voyais un gros nuage de fumée au milieu du boulevard et tout le monde courait d'un côté et de l'autre en hurlant. Alors, au milieu de la fumée, les flics ont fait leur apparition sur leurs fourgons blindés dont les phares éclairaient tout, autour. Ils avaient l'air grands et forts, et ils lançaient tous des grenades lacrymogènes. Il y avait un chantier à côté du boulevard, un groupe de camarades était en train de s'y rassembler. Le camarade qui était avec moi s'est dirigé vers ce chantier, et je l'ai suivi.

Beaucoup fuyaient tous ensemble le long du boulevard. J'ai regardé en arrière, j'ai vu que tout le monde courait et s'éparpillait dans les rues de traverse. Quand on est arrivés au chantier, il y avait déjà pas mal de camarades. Les flics nous lançaient des lacrymogènes par-dessus la tête en faisant tomber des morceaux de bois et de briques. On ne pouvait plus voir ce qui se passait en bas, sur le boulevard. Il n'y avait que de la fumée, des cris, et des détonations. Le boulevard était caché par la fumée et la poussière, il n'y avait que des ombres, un grand bruit de cris, de sirènes et d'explosions. À ma gauche, j'entendais le vrombissement et les sirènes des fourgons des flics qui remontaient le boulevard. Deux molotov ont éclaté au milieu de la rue.

Il y avait de la fumée et du gaz partout, on ne pouvait plus respirer. Les policiers sont descendus de leurs fourgons et se sont mis à courir dans notre direction. Ils couraient au milieu de la fumée avec leurs masques et leurs boucliers. Je me suis trouvé avec pas mal de camarades qui couraient çà et là, et qui se dispersaient dans les rues de traverse. Les flics nous poursuivaient en courant et nous étions tous là, mêlés dans cette pénombre qu'éclairaient les incendies et dans ce fracas. Je n'ai pas réussi à voir grand-chose, à un moment j'ai vu un camarade se lancer avec un bâton contre un flic qui était resté isolé et le frapper plusieurs fois.

On a vu des flics qui arrivaient en courant d'une rue de traverse à notre gauche. On a tous levé nos bâtons et on s'est élancés sur eux dans la pénombre qui nous enveloppait. Je suis tombé sur un flic casqué et je l'ai frappé. Il a crié et s'est affalé le nez contre terre. Après, on est tous revenus vers le boulevard. De l'autre côté du boulevard, on a vu un groupe de camarades qui se lançait à l'assaut des flics, ils retournaient vers leurs fourgons. Les flics ont fui tout de suite et on les a tous poursuivis pour les repousser au sommet du boulevard, où ils avaient laissé leurs fourgons avec les moteurs en marche et les phares qui éclairaient la route. Il y avait un flic

qui levait les bras en gémissant. J'ai vu quelques camarades qui aidaient un jeune à se relever. Il était blessé et saignait de la tête.

Avec l'aide de nouveaux renforts, la police gagnait lentement du terrain. La rafle maison par maison commence avec des méthodes brutales, impitoyables. Mais les gens ne s'en vont pas. Ouvriers et gens du quartier se relayent, tous sont désormais habitués aux gaz lacrymogènes et continuent à construire des barricades. Je suis arrivé, avec quatre ou cinq camarades et une vingtaine de carabiniers aux trousses, au portail d'une maison, qu'on referme. Je me suis hissé sur le mur de la cour et je suis tombé dans un atelier. Il y avait une échelle. J'y grimpe et je me retrouve sur le toit de l'atelier. Je retire l'échelle. Je vois d'autres camarades sur le toit de la maison d'à côté.

Les carabiniers avaient réussi à enfoncer la porte, ils ont commencé à entrer dans tous les appartements. De mon toit, je les voyais qui sortaient sur les balcons, je les voyais sur les rampes d'escaliers, ils montaient avec leurs casques et leurs fusils, et je les voyais un moment après qui sortaient sur les balcons d'autres appartements, à notre recherche. Ils réveillaient les gens dans leur lit pour contrôler les identités. Nous, on est restés là un bon moment, on ne pouvait pas vérifier si les carabiniers s'en étaient allés ou pas. Après, des femmes de la maison qui nous avaient vus nous ont fait signe qu'ils étaient partis, elles nous disaient de descendre. C'était presque l'aube, le soleil se levait. On était morts de fatigue, complètement crevés. Pour le moment, ça suffisait. On est redescendus, on est rentrés chez nous.

## POSTFACE

Audacieuse expérimentation littéraire, pamphlet, manuel sociologique, instrument de propagande politique, lors de sa parution en 1971 le roman *Nous voulons tout* de Nanni Balestrini interpelle toute sorte de lecteurs, des critiques les plus exigeants aux jeunes révolutionnaires<sup>1</sup> et produit l'effet d'une bombe dans le panorama culturel et politique de la péninsule. Aujourd'hui encore, il s'agit d'un texte incontournable pour quiconque se penche – avec le regard de l'historien, du lettré, du militant ou du non-spécialiste – sur cette foisonnante et complexe saison de recherches et de révoltes qu'ont été les années soixante-dix. Sa valeur documentaire, la force et la nouveauté politique dont il est porteur mais aussi la fécondité et l'inventivité littéraire qu'il révèle, en font le roman symbole de la décennie soixante-dix, livre charnière qui marque le début d'une phase politique inédite et qui inaugure une période de changements substantiels dans la littérature italienne.

Lorsque *Nous voulons tout* paraît chez l'éditeur Feltrinelli, l'Italie traverse un des moments les plus riches et les plus tumultueux de son histoire récente puisque la généralisation de la contestation sur le territoire national et la radicalisation de l'affrontement politique donnent corps aux projets révolutionnaires nés des mouvements de 1968. La vigueur et la durée des révoltes renforcent la conviction que les piliers mêmes de la société bourgeoise sont en train de s'écrouler, qu'il est en cours une phase révolutionnaire en mesure de renverser l'ordre social existant. Selon une spécificité toute italienne – due à l'importance du courant opéraïste dans les années soixante et à l'ancrage des militants dans les usines – la contestation étudiante se double de manifestations spontanées de la part des ouvriers.

1. « *Vogliamo tutto*, le nouveau roman de Nanni Balestrini, s'est vendu comme des petits pains. Les dames l'apprécient, les étudiants le lisent, les hommes politiques en discutent, les hommes de lettres l'étudient, les écrivains qui savent lire le respectent », Angelo Guglielmi, *La letteratura del risparmio*, Milan, Bompiani, 1973, p. 53.

C'est la période de la croissance exponentielle des mouvements d'extrême-gauche et de la constitution des groupes extra-parlementaires, tels Lotta Continua ou Potere Operaio dont Balestrini a été l'un des fondateurs avec Toni Negri, Sergio Bologna et d'autres. De mai à juillet 1969, à commencer par l'établissement Mirafiori de Fiat et dans plusieurs usines du Nord de l'Italie, des grèves sauvages non dirigées par les syndicats bloquent la plupart des ateliers pour aboutir à ce qu'on a appelé l'*automne chaud*. «Que voulons-nous? Nous voulons tout!» c'est le slogan redoutablement joyeux et arrogant hurlé par les ouvriers le 3 juillet pendant la célèbre révolte de corso Traiano alors que, sortis de l'usine de Mirafiori, ils marchent à la conquête de la ville de Turin.

Comme Balestrini le rappelait dans le cadre d'une série de conférences organisées en novembre 1971 par Potere Operaio<sup>2</sup>, *Nous voulons tout* illustre l'explosion de ces luttes ouvrières. Né dans l'espoir de l'avènement de la révolution, c'est un livre qui a pour objectif de faire connaître le nouveau «sujet révolutionnaire» à l'origine de ces luttes: «l'ouvrier-masse». Suivant le récit à la première personne du protagoniste, le livre retrace le parcours qui a conduit ce jeune méridional à émigrer à Milan et à Turin en quête d'une meilleure qualité de vie. Les cinq chapitres de la première partie du livre (Le Sud, Le travail, Le Nord, Fiat, La lutte) s'articulent autour de motifs récurrents: des expériences de travail aliénantes, les stratagèmes du personnage pour éviter de travailler, ses affrontements avec les garants de l'autorité. En adoptant une structure qui évoque celle d'un roman de formation, à travers le cas exemplaire du protagoniste cette première partie éclaire les caractéristiques principales de la catégorie de l'ouvrier-masse: son origine méridionale, son absence de professionnalisation, son interchangeabilité, sa mobilité, le travail à la chaîne. Mais aussi sa radicalité, son refus de la discipline et du travail, le spontanéisme de sa rébellion, le recours à la violence. Autant d'attitudes qui déterminent individuellement et

2. N. Balestrini, *Prendiamoci tutto. Conferenza per un romanzo, letteratura e lotta di classe*, Milan, Feltrinelli, 1972.



comme type sociologique le personnage et à travers quoi il affirme son autonomie de classe, sa volonté de s'emparer du pouvoir pour détruire l'État capitaliste. C'est d'ailleurs dans l'usine par excellence, Fiat, que la révolte instinctive du protagoniste va progressivement se transformer en conscience politique jusqu'à en faire un des acteurs principaux des luttes ouvrières du printemps 1969. Dans la seconde partie du livre, «à partir du moment où le personnage comprend la dimension collective du combat – comme l'a expliqué Balestrini –, les choses dont [le roman] parle sont celles qui servent à élucider les niveaux et les instruments des luttes»<sup>3</sup>. Dès lors, les chapitres s'intitulent à ces différents niveaux et instruments: le salaire, les camarades, l'autonomie, l'assemblée et l'insurrection. Autrement dit: le terrain sur lequel il faut se battre, le niveau d'organisation politique minimum, la façon dont le mouvement se développe, la forme d'organisation de masse, et enfin la forme de la lutte.

Cette rapide présentation des contenus de *Nous voulons tout* témoigne à elle seule du changement que semble connaître l'écriture balestrinienne après 1968 et pourrait expliquer les réactions désorientées d'une bonne partie de la critique italienne à la parution du roman<sup>4</sup>. L'auteur le plus radicalement formaliste de la néo-avant-garde italienne – celui-là même qui s'était attelé à une opération systématique de destruction des normes littéraires et langagières par la liquidation de la figure de l'auteur<sup>5</sup>, par la mise en cause de la narration<sup>6</sup>, par la déconstruction même du signe linguistique<sup>7</sup> – était accusé de renier ses précédentes recherches

3. *Ibid.*, p. 14.

4. Nous renvoyons au chapitre «Vogliamo tutto e la critica» que Claudio Brancaloni consacre à la question de la réception de *Nous voulons tout*. Voir *Il giorno dell'impazienza. Avanguardia e realismo nell'opera di Nanni Balestrini*, San Cesario di Lecce, Manni, 2009, p. 101-114.

5. Balestrini est l'un des premiers écrivains à réaliser des poèmes à l'aide d'un calculateur électronique: «Tape Mark I» et «Tape Mark II», initialement publiés dans *L'Almanacco letterario Bompiani*, Milan, Bompiani, 1962.

6. Il suffit de comparer la structure de *Nous voulons tout* à celle du précédent roman de Balestrini, *Tristan*, Milan, Feltrinelli, 1966 [pour l'édition française, Seuil, 1972].

7. Voir les recueils de poèmes *Come si agisce* (Milan, Feltrinelli, 1963) et *Ma noi facciamo un'altra* (Milan, Feltrinelli, 1968).

expérimentales et de faire du néoréalisme après l'heure. Certes Balestrini, comme d'autres écrivains au lendemain de 1968, était à la recherche d'une pratique artistique et intellectuelle pouvant participer de l'élan révolutionnaire, d'une littérature «faite *par* les masses et *pour* les masses»<sup>8</sup>. Il est néanmoins fondamental de souligner que la dimension de propagande et la portée politique de *Nous voulons tout*, ainsi que sa force et son originalité, relèvent de sa capacité à exprimer, non seulement en termes de contenus mais avant tout dans la langue, l'esprit des mouvements contestataires de l'après-68. Balestrini, comme peu d'autres écrivains ont su le faire à la même époque, parvient en effet à créer un langage qui traduit formellement la singularité du nouveau phénomène social et politique: la spontanéité et la violence de la lutte, son absolutisme, son caractère anonyme et collectif.

Rappelons tout d'abord une donnée essentielle, à savoir les matériaux dont est constitué *Nous voulons tout*. Puisant directement dans la réalité extra-textuelle, Balestrini construit son roman à partir d'interviews faites à Alfonso Natella, un jeune ouvrier militant de Potere Operaio qu'il avait rencontré lors des grèves de Mirafiori. En utilisant comme matière première du livre ces enregistrements, mais également la langue des tracts et des assemblées, le pari qu'il tente (et gagne) est de produire une œuvre littéraire à partir de matériaux issus des luttes sociales et qui conservent donc une valeur politique effective. En ce sens, *Nous voulons tout* est l'un des premiers textes de l'époque répondant à l'exigence d'une prise de parole de la part des classes prolétariennes qui passerait aussi par la littérature<sup>9</sup>.

8. N. Balestrini: «I nemici della poesia», in *Quindici*, n° 18, juillet 1969, p. 15.

9. Dans la première moitié des années soixante-dix différentes revues et journaux se font l'écho de l'émergence d'un nouveau phénomène littéraire: la «littérature sauvage». Cette appellation embrasse des œuvres différentes dont le dénominateur commun est toutefois la volonté de faire de la littérature l'instrument de l'expression des catégories sociales les plus assujetties: de renouer donc le dialogue entre la réalité et la littérature.

Mais au moment même où Balestrini privilégie un point de vue «interne au prolétariat»<sup>10</sup> c'est en considérant l'ouvrier-masse en tant que «sujet linguistique particulier»<sup>11</sup>. En écrivain expérimenté et en maître du collage tel qu'il a toujours été, c'est par un subtil travail de réélaboration du flux oral et de montage des fragments écrits qu'il réussit à préserver la puissance communicative des matériaux employés et à reproduire un «effet d'oralité». *Nous voulons tout* est un «roman d'action» dont l'action se fonde principalement sur les formes du langage et sur leur transformation à l'intérieur de l'œuvre. Aussi, par exemple, l'idiolecte même du protagoniste est-il façonné par l'auteur – du point de vue de l'articulation des contenus, de la syntaxe et du rythme – pour en faire le reflet linguistique de ses convictions idéologiques, brutales et irrespectueuses peut-être, mais qui ont l'évidence d'un truisme: le travail est exploitation et il faut s'en libérer par tous les moyens. De même, au fil du texte, la progression narrative qui conduit le lecteur du récit de l'histoire personnelle d'Alfonso à la chronique des luttes collectives repose, elle aussi, sur une graduelle évolution du langage. À travers le passage du «je» du narrateur au «nous» des tracts et des assemblées, de la singularité à la pluralité des voix, Balestrini parvient à transmettre l'énergie d'un mouvement politique en pleine constitution, un mouvement dans lequel ce qui importe n'est pas l'individu en tant que tel mais l'émergence d'un sujet collectif. Enfin, au moment culminant de la bataille de corso Traiano l'individuel et le commun se fondent complètement lorsque le protagoniste de rebelle solitaire se transforme en «héros [...] ou en «paladin» de la *Chanson de Roland*»<sup>12</sup> luttant à côté de ses camarades contre l'ennemi.

Redécouverte de l'oralité, dimension chorale, désir de narrer les hauts faits d'une collectivité, *Nous voulons tout* peut certainement être considéré une chanson de geste moderne, le poème en prose

10. Mario Lunetta: «Il carro armato della neoavanguardia. Intervista a Nanni Balestrini», *Aut*, mai 1972, p. 33.

11. Renzo Paris, *Il mito del proletario nel romanzo italiano*, Milan, Garzanti, 1977, p. 163.

12. Claudio Brancaloni, *op. cit.*, p. 96.

des années soixante-dix<sup>13</sup>. En réintégrant et en prolongeant les formules de la néo-avant-garde, Balestrini poursuit en réalité le renouvellement des modèles du roman traditionnel et élabore une forme moderne de style épique qui caractérisera non seulement ses romans à venir<sup>14</sup> mais nombre d'autres textes narratifs de la seconde moitié du vingtième siècle.

13. Le premier critique qui a parlé d'un style épique pour l'œuvre de Balestrini et tout particulièrement pour la prose de *Nous voulons tout* a été Mario Spinella: «Le roman (ou «poème en prose») est construit par laisses narratives, ou strophes, d'une longueur presque constante [...] Nous savons qu'il s'agit seulement d'une allusion, mais souvent, en lisant ce livre, la *Chanson de Roland* nous est venue à l'esprit, pour la composition et certaines analogies de ton» («Balestrini: "Vogliamo tutto"», in *Rinascita*, n. 47, 26 novembre 1971, p. 37).

14. *Nous voulons tout* inaugure une nouvelle voie de recherche, liée au traitement de l'oralité dans le texte et au rendu littéraire de la «langue parlée», que l'auteur développera principalement dans ses œuvres écrites après les années quatre-vingt, comme *Gli invisibili* (Milan, Bompiani, 1987), *I furiosi* (Milan, Bompiani, 1994) ou *Sandokan. Storia di camorra* (Turin, Einaudi, 2004).

## TABLE

### PREMIÈRE PARTIE

1. Le Sud	9
2. Le travail	25
3. Le Nord	39
4. Fiat	55
5. La lutte	71

### DEUXIÈME PARTIE

6. Le salaire	87
7. Les camarades	101
8. L'autonomie	117
9. L'assemblée	135
10. L'insurrection	151

Postface d'Ada Tosatti	167
------------------------	-----

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Dernières parutions*

Nanni Balestrini

*Sandokan*

Georges Sorel

*Réflexions sur la violence*

Nanni Balestrini

*Nous voulons tout*

Karl Marx

*La Guerre civile en France*

Marianne Enckell

*La Fédération jurassienne*

Léon de Mattis

*Crises*

Nanni Balestrini

*La Violence illustrée*

Paul Mattick

*Marxisme, dernier refuge de la bourgeoisie ?*

Nanni Balestrini

*Blackout*

Otto Rühle

*Karl Marx, vie et œuvre*

Maximilien Rubel

*Marx théoricien de l'anarchisme*

Michel Bakounine

*Considérations philosophiques  
sur le fantôme divin, le monde réel et l'homme*

Yann Collonges, Pierre Georges Randal

*Les Autoréductions*

Otto Rühle

*La révolution n'est pas une affaire de parti*

Karl Marx

*Contribution à la critique  
de la philosophie du droit de Hegel*

Alfredo M. Bonanno

*La Foie armée*

Karl Marx

*Salaires, prix et profits*

Voline

*La Révolution inconnue (3. vol.)*

Jean Wintsch, Charles Heimberg

*L'École Ferrer de Lausanne*

CET  
OUVRAGE A ÉTÉ  
COMPOSÉ AVEC LE MONDE  
LIVRE CLASSIQUE CORPS 9.8 ET A  
ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE QUATORZE  
NOVEMBRE DEUX MILLE DOUZE SUR MUNKEN  
PRINT CREAM ET OLIN SMOOTH POUR  
LE COMPTE DES ÉDITIONS  
ENTREMONDE À  
GENÈVE ET  
PARIS.

ISBN: 978-2-940426-24-9

ISSN: 1662-3231



IMPRIMÉ EN BULGARIE